

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

REVUE TRIMESTRIELLE FONDÉE EN 1967 PAR LE DR ANDRÉ PECKER†

Éditée par

Société française d'histoire de la médecine
sous la direction du président de la SFHM
<http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/revue.htm>

Comité éditorial de la revue

Directeur : M. Jacques Monet PhD-CESSP (École de Kinésithérapie de Paris)
Rédacteurs : Pr Danielle Gourevitch (EPHE, Institute for Advanced Studies, Princeton),
Pr Jacqueline Vons (Univ. Tours, Acad. sciences, belles-lettres et arts, Tours)
Rédacteurs adjoints : Dr Michel Caire PhD (EPHE), M. Guy Cobolet (BIU Santé, Paris),
Dr Claude Gaudiot
Secrétariat de rédaction :
edit.sfhm@gmail.com ou ecole.kinesitherapie.paris@aderf.fr

Conseil scientifique international de la revue

Pr Jacques Battin (Univ. Bordeaux, Acad. nat. de médecine) /
Pr Évelyne Berriot-Salvadore (Univ. Montpellier) / Dr. Michel Caire, PhD (EPHE) /
Dr Jacques Chevallier (Acad. des sciences, belles-lettres et arts, Lyon),
M. Guy Cobolet (BIU Santé, Paris) / Pr Vincent Geenen (Univ. Liège, Belgique) /
Pr Simone Gilgenkrantz (Univ. Nancy) / Pr Danielle Gourevitch (EPHE, Institute for
Advanced Studies, Princeton) / Pr Bernard Hoerni (Institut Bergonié, Bordeaux) /
Pr Samuel Kottek (Univ. Jérusalem) / Pr Magdalena Kozluk, PhD (Univ. Łódź, Pologne) /
Pr Jean-Marie Le Minor (Univ. Strasbourg, Acad. nat. de chirurgie) /
Pr Marie-Hélène Marganne (Univ. Liège, Belgique) / M. Jacques Monet, PhD-CESSP
(École de Kinésithérapie de Paris) / Pr Jacques Rouéssé (Acad. nat. de médecine) /
Dr Pierre L. Thillaud, PhD (EPHE) / Dr Teunis van Heiningen (Société Néerlandaise
d'Histoire de la Médecine, Amsterdam) / Pr Stéphane Velut (Univ. Tours) /
Pr Jacqueline Vons (Univ. Tours, Acad. sciences, belles-lettres et arts, Tours)

Comptes rendus

Dr Philippe Albou / Dr Élise André / Dr Philippe Bonnichon / Dr Pierre Charon /
Dr Philippe Guillet / Dr Jean-François Hutin / M. Alexandre Klein /
Dr Patrice Le Floch-Prigent / Pr Dominique Mabin / M. Antonio Ricciardetto, PhD /
Dr Alain Ségal / M. Francis Trépardoux.

Indexation

Pubmed Journals, Erihplus, Refdoc.fr (CNRS-Inist), LiSSa

Objectifs de la revue

Histoire des sciences médicales, organe officiel de la *Société française d'histoire de la médecine* (fondée en 1902), est une revue d'audience internationale éditée 4 fois par an depuis 1967. Elle diffuse les recherches médico-historiques des membres de la SFHM ainsi que les contributions d'orateurs invités aux séances mensuelles. Elle publie également des analyses d'ouvrages envoyés au Comité éditorial et concernant les humanités médicales, l'histoire de la médecine et de la santé.

La langue des contributions est le français, avec titres et résumés en anglais.

La revue peut être consultée en Open Access sur :

<http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/revue.htm>

Depuis 2015, elle est accompagnée d'un supplément illustré en ligne : la e.sfhm

<http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/esfhm.htm>

Aims and scope

Histoire des sciences médicales, the official organ of the *Société française d'histoire de la médecine* (founded in 1902) is a journal with an international audience, edited since 1967, 4 times a year. It distributes medico-historical studies of members of the SFHM and contributions of invited speakers at monthly meetings. It also publishes reviews of books sent to the Editorial Board, about medical humanities, history of medicine and health.

The language of the contributions is French, with titles and summaries in English.

Journal issues are accessible in Open Access here :

<http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/revue.htm>

Since 2015, the journal has an online illustrated supplement : e.sfhm

<http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/esfhm.htm>

Contact et soumission des articles

edit.sfhm@gmail.com ou ecole.kinesitherapie.paris@aderf.fr

Consignes éditoriales

http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/seances_org.htm

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle est interdite sans accord écrit de la rédaction. Une copie ou une reproduction des textes, dessins, publicité, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

© Société française d'Histoire de la Médecine : 12, rue de l'École de Médecine - 75006 Paris

Imprimé en France par

Mégatexte sarl - 51100 REIMS - ☎ 03.26.03.18.22 - Courriel : megatexte@free.fr

La revue est mise en ligne par la Bibliothèque interuniversitaire de Santé

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2018 - Commission paritaire 1020 G 79968

p-ISSN 0440-8888 • e-ISSN 0440-8888

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

ASSOCIATION RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE FONDÉE EN 1902

12, rue de l'École de médecine, Paris, 75006
Site WEB : www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm

Contact : secretariat.sfhm@gmail.com

MEMBRES D'HONNEUR- CONSEIL DES SAGES

Professeur A. BOUCHET, Docteur J.-J. FERRANDIS, Professeur D. GOUREVITCH,
Madame M.-J. PALLARDY, Professeur J. POSTEL, Monsieur M. ROUX-DESSARPS,
Madame J. SAMION-CONTET, Docteur A. SÉGAL

CONSEIL D'ADMINISTRATION 2017

BUREAU

Président : Pr Jacqueline VONS
Vice-Présidents : Pr Jacques BATTIN et M. Guy COBOLET
Secrétaire Général : Dr Philippe ALBOU
Secrétaire Général adjoint : Dr Jacques CHEVALLIER
Secrétaire de séance : M. Jacques MONET
Trésorier : Dr Jean-François HUTIN
Trésorier adjoint : Dr Pierre CHARON

SONT ASSOCIÉS AU BUREAU

Le comité éditorial des publications de la SFHM
Le délégué aux affaires extérieures : Dr Pierre L. THILLAUD

MEMBRE HONORAIRE

Professeur Samuel KOTTEK

MEMBRES

Docteur Ph. ALBOU, Professeur J. BATTIN, Professeur P. BERCHE, Docteur Ph. BONNICHON,
Docteur Ph. CHARLIER, Docteur P. CHARON, Docteur J. CHEVALLIER,
Monsieur G. COBOLET, Docteur A.-J. FABRE, Docteur J.-J. FERRANDIS,
Docteur C. GAUDIOT, Professeur M. GERMAIN, Professeur D. GOUREVITCH,
Docteur J.-F. HUTIN, Docteur P. LEFLOCH-PRIGENT, Docteur A. LELLOUCH,
Professeur J.-M. LE MINOR, Monsieur J. MONET, Docteur J. POUILLARD,
Monsieur M. ROUX-DESSARPS, Docteur A. SÉGAL, Docteur P.-L. THILLAUD,
Monsieur F. TRÉPARDOUX, Professeur J. VONS.

Membres d'honneur de la Société Française d'Histoire de la Médecine depuis 1973

Année 1973

Monsieur Raymond GUILLEMOT†

Année 1982

Docteur André PECKER†, Madame Denise WROTNOWSKA†,
Doyen Jean-Pierre KERNEIS†

Année 1984

Docteur Théodore VETTER†

Année 1987

Madame Jacqueline SONOLET†

Année 1989

Professeur Jean CHEYMOL†

Année 1990

Docteur Michel VALENTIN†, Docteur Pierre DUREL†

Année 1992

Madame le Docteur Anna CORNET†

Année 1993

Médecin-Général Louis DULIEU†

Année 1994

Professeur André CORNET†

Année 1995

Professeur Jean-Charles SOURNIA†

Année 1997

Médecin-Général Pierre LEFEBVRE†, Madame Paule DUMAÎTRE†
Monsieur Jean THÉODORIDÈS†

Année 1999

Professeur Mirko Dražen GRMEK†

Année 2001

Professeur Alain BOUCHET, Professeur Guy PALLARDY†,
Professeur André SICARD†

Année 2003

Professeur Jacques POSTEL

Année 2004

Madame Marie-José PALLARDY

Année 2005

Docteur Maurice BOUCHER†, Professeur Jean-Louis PLESSIS†

Année 2006

Monsieur Michel ROUX-DESSARPS, Docteur Alain SÉGAL

Année 2009

Professeur Danielle GOUREVITCH

Année 2010

Professeur Louis-Paul FISCHER†, Madame Janine SAMION-CONTET

Année 2012

Docteur Jean-Jacques FERRANDIS

Année 2014

Docteur Pierre L. THILLAUD

Année 2016

Monsieur Francis TRÉPARDOUX

HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

TOME LII

2018

N°1

Sommaire

Société française d'histoire de la médecine

- Compte rendu de la séance du samedi 17 février 2018 7
Compte rendu de la séance du samedi 17 mars 2018 20

Vie de la Société : À l'occasion du départ de Guy Cobolet

- par Jacqueline VONS 28

Nouvelles considérations sur La leçon d'anatomie du Dr Tulp réalisée par Rembrandt van Rijn

- par Alain SÉGAL et Teunis Willem VAN HENNINGEN 29

Réflexions historiques autour de la question de la nostalgie

- par Christelle FERRATY 39

Nostalgie versus hystérie

- par Danielle GOUREVITCH 45

La doctrine de Broussais fut-elle introduite aux Pays-Bas ?

Les péripéties d'un voyage d'études à Paris de trois jeunes médecins hollandais.

- par Teunis Willem VAN HEININGEN 51

Bernardo Alberto Houssay (1887-1971) sa contribution

à la physiologie hypophysaire

- par Hernan VALDES-SOCIN 65

Jacques Dalechamps, médecin de la Renaissance, humaniste et commentateur de

Caelius Aurelianus à Lyon

- par Philippe GUILLET 73

La Chirurgie Française de Jacques Dalechamps, commentateur de Paul d'Égine

- par Philippe BONNICHON, Marine FONTAINE et Jacqueline VONS 91

Jean-Augustin Bussière (1872-1958) : un trait d'union entre la France et la Chine

- par Jean-Louis BUSSIÈRE 99

Hommage complice à Guy Cobolet

- par Danielle GOUREVITCH 111

- Comptes rendus d'ouvrages* 115

<i>Instructions aux auteurs</i>	125
<i>Annuaire des membres de la SFHM (2017)</i>	127

Les 36 volumes du Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine (1902-1941, avec les tables 1902-1914) sont en ligne sur le site de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine avec deux possibilités d'accès :

- feuilletage volume par volume:

<http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?bsfhm>

- recherche par les index (noms des auteurs, mots des titres des articles) :

<http://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/periodiques.php>

Cette deuxième adresse permet une recherche croisée avec huit autres revues majeures du XVIIIème au XXème siècle. On peut imprimer les textes. Notre actuelle revue Histoire des sciences médicales est en ligne, elle aussi, via le site de la BIU Santé, à l'adresse : <http://www2.biusante.parisdescartes.fr/hsm/?do=list>

La *e-sfhm*

La Société française d'histoire de la médecine, fondée en 1902, a créé en 2015 un supplément illustré électronique à la revue *Histoire des sciences médicales*, intitulé *e-sfhm*. Ce supplément élargit l'éventail des communications possibles pour ceux qui ne peuvent assister aux séances de la société ou qui veulent diffuser et partager une iconographie de qualité, inaccessible à la reproduction dans une revue imprimée. Contrairement à l'*Histoire des sciences médicales* qui comporte quatre fascicules par an, avec un total de 500 à 600 pages, sortant entre 3 et 6 mois après la présentation des communications lors des séances mensuelles, la *e-sfhm* a un rythme de parution plus souple, tout en assurant une qualité scientifique équivalente à celle des articles imprimés. Les propositions de publication, comportant un texte n'excédant pas 20000 signes (espaces comprises) et entre 10 et 20 illustrations (2000 x 2000 pixel), accompagnées d'un résumé et de deux illustrations au moins, doivent être envoyées par voie électronique à M. Jacques Monet, directeur du Comité éditorial, edit.sfhm@gmail.com. Les normes éditoriales pour la *e-sfhm* peuvent être consultées sur le site Internet de la SFHM :

http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/revue/01sup_illustre_revue.pdf

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

COMPTE RENDU DE LA SEANCE DU SAMEDI 17 FÉVRIER 2018

Séance de la Société Française d'Histoire de la Médecine sous la présidence de Mme le Pr Jacqueline Vons, le samedi 13 février 2018 à 14h30, dans la salle du Conseil de l'ancienne Faculté, 12 Rue de l'École de Médecine, 75006 Paris.

Assemblée générale ordinaire annuelle

Excusés : Jacqueline Carolus, Fernando de Amorim, Jean Dupouy-Camet, André Fabre, Denise Fresnais, Bernard Hoerni, Magdalena Kozluk, Pierre Labrude, Yves-Marie Lahaye, Jean Lazare, Philippe Lepivert, Jean-Pierre Levet, Jean-Pierre Luauté, Marie-Hélène Marganne, René Matignon, Jacques Meillet, Gérard Pagniez, Pascal Payen-Appenzeller, Laurent Sarazin, Louis-Marie Terrier, René Van Tiggelen, Stéphane Velut, Patrick Vincelet, Olivier Walusinski, Hervé Watier, Marguerite Zimmer.

Rapport moral du secrétaire général, Dr Philippe Albou, secrétaire général

Madame le Président, Mesdames, Messieurs, chers Collègues, À l'issue de la neuvième et dernière année de mon mandat, je vais avoir le plaisir de vous présenter, en tant que Secrétaire général, le rapport moral de notre société pour 2017. J'aimerais cependant, en préambule, vous faire part de quelques réflexions sur la vie de la SFHM depuis ma nomination, le 14 février 2009. Contrairement à la fonction de Président, dont le mandat est fixé à deux ans dans nos statuts, la durée du secrétariat n'est pas précisée. Mes prédécesseurs immédiats, mes amis Alain Ségal et Jean-Jacques Ferrandis, étaient restés respectivement 11 ans et 9 ans à ce poste : je me situerai donc, si j'ose dire, dans la moyenne ! J'ai exercé cette fonction sous l'autorité de cinq présidents : Louis-Paul Fischer, Jean-Jacques Ferrandis, Pierre Thillaud, Francis Trépardoux et Jacqueline Vons. Ces cinq éminents collègues, que j'ai eu grand plaisir à côtoyer à cette même tribune, ont été pour moi, chacun à sa manière, la source d'un enrichissement irremplaçable. Je tiens à les associer tous les cinq pour les remercier collectivement, et aussi individuellement.

Au cours de ces années, j'ai assisté à un bouleversement des pratiques lié en premier lieu au développement de l'informatique : - Le traitement de texte a définitivement remplacé la dactylographie ; - La recherche et la diffusion d'informations se font de plus en plus "en ligne" ; - Les contacts se font désormais quasi intégralement par courriel, avec déjà environ 700 conversations échangées en 2009 et jusqu'à près de 1200 en 2017, soit une augmentation de 70 % en huit ans, avec en moyenne plus de trois conversations par jour, jours chômés compris ! ; - Le suivi des membres sur un fichier Excel partagé avec les autres membres du Bureau nous aide à gérer le listing de manière plus efficace ; - L'envoi des informations au sein de la SFHM privilégie désormais l'informatique avec une baisse de moitié des envois par la poste depuis 5 ans, avec actuellement 90 envois mensuels contre 175 en 2012... ce qui nous permet d'entrevoir la disparition des envois par la poste dans un avenir proche ; - Cette évolution a entraîné enfin une accélération des échanges, évidemment en phase avec l'évolution de notre société de plus en plus "connectée" : alors que la réponse était jadis acceptable dans un délai de 15 jours après la réception d'une lettre... nous sommes désormais agacés si la réponse à nos mails n'arrive pas dans les trois jours... ! ; - Le site Web de la SFHM enfin, qui a été développé avec l'aide et le soutien de Guy Cobolet et des équipes de la BIU Santé (que nous ne remercierons jamais assez !), est devenu en quelques années une vitrine importante et incontournable de notre Société.

Je voudrais dire enfin que la *Société française d'histoire de la médecine*, à laquelle je suis fier d'appartenir depuis 1990, a la particularité d'associer des membres venus d'horizons variés : d'une part des professionnels de la santé passionnés par le passé de leur profession ; et d'autre part des spécialistes issus d'autres domaines : historiens, philologues, philosophes, sociologues, professeurs de littérature, bibliothécaires, bibliomanes et j'en passe... tous réunis autour d'un intérêt commun pour l'histoire des sciences médicales. Je suis profondément persuadé que nous devons avoir le souci de préserver et de favoriser cette diversité d'origine de nos membres, car elle est notre richesse commune !

J'en arrive maintenant au rapport moral proprement dit pour l'année 2017 :

Évolution des effectifs

Au 31 décembre 2017, la société comptait 352 membres actifs (contre 360 fin 2016, et 372 fin 2015) dont 235 étaient également abonnés à la revue. Il y avait au total 307 abonnés à la revue (contre 315 fin 2016 et 329 fin 2015), dont 71 abonnés non membres. On comptait un membre bénéficiant du tarif étudiant (contre 4 en 2016 et 2 en 2015). Nous avons eu à déplorer en 2017, à notre connaissance, le décès de quatre de nos membres : le Dr Jacques Toyon (Paris), le Pr Jean-Jacques Rousset (Paris et Poilly-sur-Serein), le Dr Boris Chatin (Charbonnières-les-Bains) et le Pr Pierre Sevestre (Paris). Par ailleurs, six collègues ont démissionné et le Conseil d'administration a procédé en février 2017 à la radiation de 22 membres pour cotisation non payée deux années de suite. Enfin, nous avons élu 15 nouveaux membres en 2017 (15 en 2016 et 23 en 2015).

Avenir de la revue

Au cours de la séance du 18 novembre 2017, le Conseil d'administration de la SFHM, sous la présidence de Mme le Pr Jacqueline Vons, a été amené à débattre de l'évolution de la revue *Histoire des sciences médicales* en lien avec le référencement de celle-ci dans *Pubmed*, principal moteur de recherche actuel de données bibliographiques internationales (Medline) dans les domaines de la biologie et de la médecine, outils développés par la National Library of Medicine (NLM), située à Washington. Par un courrier électronique reçu le 8 août 2017, nous avons appris que notre revue n'était plus référencée dans *Pubmed* depuis le n° 1 de 2016, car n'étant plus conforme aux normes éditoriales édictées par la NLM. Deux causes principales expliquaient cette situation : - L'existence de l'embargo de deux ans pour la mise en ligne des articles publiés ; - La nécessité de se conformer désormais au système XML, utilisé par la NLM, qui demande de nouveaux outils informatiques.

Pubmed recense actuellement une soixantaine de revues françaises, toutes disciplines confondues, mais seulement quatre traitant d'histoire de la médecine, dont la nôtre jusqu'en 2016. Le Conseil d'administration a considéré, après délibération, qu'il était important de maintenir notre signalement dans *Pubmed* qui est la plus grande bibliographie internationale en biomédecine, et un critère de qualité en matière de publication.

Après avoir pris connaissance des aspects techniques, qui avaient été synthétisés par Mme Jacqueline Vons à la suite d'un groupe de travail préalable organisé avec l'aide de MM. Jean-François Vincent et Guy Cobolet de la BIU Santé, le Conseil d'administration de la SFHM a validé les propositions suivantes : 1- L'abandon de l'embargo de deux ans qui nous pénalise sur le plan de la visibilité et qui n'est pas en accord avec la politique d'*Open Access* de la BIU Santé, institution publique qui héberge et gère gratuitement notre site, et qui par ailleurs numérise et met en ligne, également gratuitement, notre revue, ceci dans l'intérêt du public ; 2- En accord avec les normes éditoriales demandées par la NLM, a doté la revue *Histoire des sciences médicales* d'un comité éditorial,

composé d'un directeur, de deux rédacteurs, de trois rédacteurs adjoints, d'un comité scientifique, et d'une adresse électronique spécifique réservée aux propositions de communications dans la revue, avec une composition nominative publiée dans chaque revue et sur le site Internet (Cf. <http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/revue.htm>)*. La maquette de la nouvelle mise en page, effective dès le n°3 (2017) de la revue, a par ailleurs été validée par le CA ; 3- Dans le même temps, la BIU Santé assurera gratuitement la création et la maintenance de l'outil informatique permettant d'exporter les métadonnées en XML vers la NLM, ainsi que la reprise des notices de nos fascicules depuis 2007 ; 4- La SFHM facilitera de son côté ce travail en demandant à Mégatexte de fournir les fichiers PDF complets et découpés au fur et à mesure des publications.

La discussion s'est ensuite engagée au sein du CA quant au maintien (ou non) de la revue papier dans la durée. Des arguments ont été échangés, avec d'une part la question du coût de la revue et d'autre part l'intérêt indéniable pour nos membres de continuer à recevoir la revue sous forme papier. Aussi, le CA propose de poursuivre l'édition papier, tout en mettant en place un groupe de travail chargé de suivre pendant les deux ans à venir l'évolution de la revue (qui sera donc désormais en accès libre dès sa parution) : statistiques de fréquentation sur le Web, répercussions sur le nombre d'abonnements, conséquence sur la commission paritaire, etc. Ce groupe de travail sera composé de Philippe Bonnichon, Guy Cobolet, Jean-François Hutin, Jacques Monet, Michel Roux-Dessarps, Pierre Thillaud, Jacqueline Vons et Jean-François Vincent pour la BIU Santé.

Publications et site Web

La revue *Histoire des sciences médicales* n'a comporté à ce jour, pour des raisons diverses, que deux numéros pour 2017. Les deux numéros manquants vont paraître très prochainement, correspondant à un total de quelque 500 pages en quatre livraisons pour l'année 2017. C'est l'occasion de rappeler que la règle, pour les conférenciers, est de fournir le texte complet de leur communication 15 jours avant la présentation en séance. Le Conseil d'administration a remercié à nouveau Mme le Pr Danielle Gourevitch pour la qualité de son travail de coordination comme Directeur de publication déléguée de la revue.

La *e-sfhm*, supplément illustré de la revue *Histoire des sciences médicales*, créée en 2015 et en accès libre sur notre site Web, a vu la parution de deux numéros en 2017, accessibles par un lien bien visible sur la page d'accueil. Nous vous rappelons que les membres de la SFHM peuvent proposer leurs contributions sous la forme de textes illustrés, avec une iconographie entre 10 à 20 illustrations. Les consignes éditoriales sont sur le site.

Le site Web a été régulièrement réactualisé avec l'aide de Mme Marie Derre et de M. Jacques Gana (remplacés depuis peu par M. Olivier Ghuzel) du service informatique de la BIU Santé, avec le soutien constant et appréciable de son directeur M. Guy Cobolet, de M. Jean-François Vincent, responsable du Service d'histoire de la médecine et de Mme Anna Svenbro, responsable du service informatique.

* Composition actuelle du Comité éditorial : *Directeur du Comité de lecture et de programmation* : M. Jacques Monet, PhD-CESSP (École de Kinésithérapie de Paris) ; *Rédacteurs* : Pr Danielle Gourevitch (EPHE, Institute for Advanced Study, Princeton), Pr Jacqueline Vons (Univ. Tours, Acad. sciences, belles-lettres et arts, Tours) ; *Rédacteurs adjoints* : Dr Michel Caire, PhD (EPHE), M. Guy Cobolet (BIU Santé, Paris) et Dr Claude Gaudiot.

Le Comité de lecture et de programmation

Le Comité de lecture et de programmation s'est réuni régulièrement en 2017 autour de Jacques Monet, directeur de ce comité, qui veille à l'application des règles établies (consultables sur le site Web). Le nouveau Comité, désigné ce matin par le Conseil d'administration, comprend le président en exercice, les membres du comité éditorial de la revue, et deux autres membres de la SFHM : MM. Dominique Mabin et Patrice Le Floch-Prigent.

Commission des prix

Les prix de thèse d'histoire de la médecine Georges Robert pour l'année 2016 ont été remis par Jacqueline Vons, présidente du Jury, lors de la séance du 25 mars 2017 :

- Mention "sciences médicales" : Mme Nazife Yildiz, *Lèpre, lépreux et léproseries : histoire générale à travers les siècles. Les léproseries à Lyon et dans sa région*. Thèse de doctorat soutenue à Lyon 1 en 2015 ;

- Mention "sciences humaines" : M. Andric Capella pour *L'encadrement des professions libérales en France : l'exemple du corps médical de la IIIe à la IVe République. De la conception à la confirmation des ordres de santé*. Thèse de doctorat soutenue à la faculté de droit et science politique de Nice en 2015.

Le prix Sournia de la SFHM, qui récompense tous les deux ans, un travail de recherche en histoire des sciences médicales, rédigé en français et émanant d'un chercheur étranger de moins de 40 ans, a été remis le 16 décembre 2017, également par Jacqueline Vons, à M. Nicola Zito pour sa thèse en cotutelle entre les universités de Florence et de Paris Ouest-Nanterre, soutenue le 28 mars 2012 et publiée à Paris, Les Belles Lettres en 2016 : *Peri Katarchôn (Sur les commencements, v. 141-438)*, poème médico-astrologique attribué à Maxime d'Éphèse (édition critique, traduction française et commentaire philologique).

Le Conseil d'administration a proposé ce matin un changement du fonctionnement de la Commission des prix de thèse Georges Robert (en demandant au Bureau d'établir un nouveau règlement intérieur en ce sens). En voici les grandes lignes : - Les thèses seront réceptionnées par M. Jean-François Vincent, responsable du Service d'histoire de la médecine de la BIU Santé ; - outre le président en exercice, deux *Membres référents* sont chargés de solliciter, en fonction des thèmes traités, un lecteur au sein de la SFHM en fonction de ses compétences relatives au domaine traité ; - chaque lecteur, qui deviendra de fait membre du jury, sera chargé d'établir un rapport sur la thèse qui lui est soumise, et de présenter ce rapport aux autres membres du jury avant de passer au vote pour le choix des lauréats. Le Pr Jacqueline Vons et le Dr Philippe Guillet ont été désignés membres référents de la Commission des Prix.

Déroulement des séances

Nos séances mensuelles ont rassemblé en moyenne une cinquantaine de collègues. Permettez-moi au nom de tous d'exprimer nos remerciements à monsieur le Président de l'Université Paris Descartes, pour son accueil bienveillant dans cette prestigieuse Salle du Conseil. En dehors des séances de communications libres, j'évoquerai ici la tenue de deux séances plus particulières : - La séance commune, organisée entre la Société française d'histoire de la médecine (SFHM) et la Société française d'histoire de l'art dentaire (SFHAD), qui s'est tenue le 20 mai 2017 sous la co-présidence de Mme le Pr Jacqueline Vons et de M. Pierre Baron. Cette séance avait été précédée le matin même d'une séance particulière de la SFHAD à laquelle assistaient plusieurs membres de la SFHM. - Nous

PROCÈS VERBAL DE LA SÉANCE DU SAMEDI 17 FÉVRIER 2018

avons ensuite été fort bien accueillis à la Faculté de médecine de Strasbourg du 13 au 15 octobre 2017, par le Pr Jean-Yves Pabst, vice-président de l'université de Strasbourg, le Pr Jean-Marie Vetter, président de l'Institut des arts et traditions populaires d'Alsace, et le Pr Jean-Marie Le Minor, ce dernier ayant été l'instigateur de ces journées d'histoire de la médecine dans le cadre prestigieux de l'histoire du rayonnement médical européen de Strasbourg du XIVème siècle à 1870.

Conditions d'adhésions et d'abonnement

Le conseil d'administration réuni ce matin a suggéré de maintenir au même niveau la cotisation annuelle comme membre et le montant de l'abonnement à la revue, qui se déclinent comme suit :

TARIF 2019	Cotisation seule	Abonnement seul	Cotisation et Abonnement
Particulier Union Européenne	50 €	85 €	135 €
Particulier autres pays	50 €	90 €	140 €
Étudiant < 28 ans	25 €	40 €	65 €
Donateur	100 €	90 €	190 €
Institution Union Européenne	/	120 €	
Institution autres pays	/	130 €	
Retard (par année)	50 €	85 €	135 €
Prix de vente au numéro	UE 30 € - Autres pays 30 € + frais d'envoi		

Il est précisé à nouveau que la cotisation comme membre est due par tous les sociétaires, quel que soit le mode de convocation (par courrier ou par Internet) ; et que les tarifs réduits destinés aux étudiants sont limités à 28 ans révolus.

Pour conclure, permettez-moi de vous adresser mes plus vifs remerciements pour la confiance qui m'a été accordée depuis neuf ans. C'est avec un pincement au cœur, mais aussi avec un grand plaisir que je transmets les rênes du Secrétariat général à mon ami Jacques Chevallier, dont j'ai pu apprécier la qualité des travaux qu'il a présentés au sein de la SFHM, mais aussi son engagement en faveur de l'histoire de la médecine, en particulier à travers l'histoire de la dermatologie et la gestion des conférences lyonnaises annuelles d'histoire de la médecine. Je lui souhaite "bon vent !" ainsi qu'à l'ensemble du nouveau bureau de la SFHM.

Le rapport moral est adopté à l'unanimité par l'Assemblée générale.

Bilan financier pour l'année 2017 par le docteur Jean-François Hutin, trésorier et le docteur Pierre Charon, trésorier-adjoint

Le bilan 2017 fait ressortir un résultat d'exploitation négatif de 1902 euros et un résultat net également négatif de 1333 euros. La baisse est importante par rapport à l'exercice précédent (respectivement 19107 et 20585 euros), mais ce dernier avait bénéficié du legs du docteur Robert pour 15000 euros.

Cette baisse du résultat net est liée à la baisse des produits d'exploitation et à l'augmentation des charges. La baisse des produits d'exploitation est secondaire à celles des cotisations (10994 contre 11544 euros) et des abonnements (19005 contre 21707 euros), sans oublier l'absence cette année de publication comme cela avait été le cas avec le livre sur Vésale l'année dernière. Nous espérons que ces baisses sont toutefois en partie liées à des retards de paiement qu'il est néanmoins difficile d'apprécier (seuls 880 euros ont

PROCÈS VERBAL DE LA SÉANCE DU SAMEDI 17 FÉVRIER 2018

été comptabilisés en créances clients pour les 115 membres en retard de cotisation pour 2017 (39 pour 2016 et 2017 et 76 pour 2017).

Nous vous renvoyons néanmoins aussi aux chiffres annoncés par le secrétaire général qui montrent l'érosion de nos effectifs, tant en membres actifs, cotisants ou non, qu'en abonnés... (352 membres actifs contre 360 fin 2016, 372 fin 2015 et 395 fin 2014). Cette érosion ne date pas d'aujourd'hui. Le docteur Bonichon l'avait déjà constatée durant sa mandature comme trésorier, les effectifs passant de 527 en 2005 à 432 en 2010...

À côté de cette baisse des produits d'exploitation, nous avons également dû faire face à une hausse des charges (34866 contre 33801 euros soit 1065 euros de plus). Celles-ci sont toujours dominées par la revue et sa diffusion (25421 euros). D'autres postes ont légèrement augmentés : les frais d'appareteur (2 séances de plus) (576/432 euros), les honoraires du comptable (1350/1228 euros), la e-revue qui a comporté deux N° en 2017 (908/504 euros), les fournitures administratives (210 euros), la remise des prix (1500/1000 euros). Les autres frais sont restés stables : Assurance (277/272 euros), cotisation SPCS (665/658 euros), ou en légère baisse : diffusion (1208/ 1257euros), frais postaux (159/510 euros).

Les frais du congrès de Strasbourg (2500) doivent être analysés avec les recettes (2700 euros), ce qui fait ressortir un bénéfice de 200 euros.

L'absence cette année de publication en dehors de la revue, de frais liés aux élections et de dons accentue encore cette différence entre les charges d'exploitation de 2016 et de 2017.

Ce bilan négatif peut nourrir la réflexion concernant l'avenir de la revue papier. Celle-ci nous coûte en effet plus de 25000 euros pour un gain de 19000 euros par les abonnements, soit une perte de 6000 euros, alors que la e-revue, si elle ne rapporte rien, coûte moins de 1000 euros pour deux numéros, 2000 pour 4 numéros annuels.

On note de plus une légère baisse de la rentabilité de nos placements (569/594 euros). Les actifs circulants se décomposent en valeurs mobilières pour 6714 euros (compte sur livret pour 2079 euros et 45 LCL Garanti 100 soit 4567 euros,) et en disponibilité pour 120974 contre 117192 euros l'année dernière (Livret A 79891 contre 79296 euros et compte courant 41083 contre 37896 euros).

Le rapport financier est adopté à l'unanimité par l'Assemblée générale.

PROCÈS VERBAL DE LA SÉANCE DU SAMEDI 17 FÉVRIER 2018

COMPTE DE RÉSULTATS SIMPLIFIÉ DE L'EXERCICE		
Durée de l'exercice : 12 mois		
	Exercice N-1 du 01/01/16 au 31/12/16	Exercice N du 01/01/17 au 31/12/17
PRODUITS D'EXPLOITATION		
Production vendue (Médaille).....	415	65
Cotisations	11 544	10 994
Abonnements	21 717	19 005
Publication Vésale.....	1 800	30
Congrès	2 035	2 700
Dons	398	170
Legs	15 000	
Total produits d'exploitation .	52 909	32 964
CHARGES D'EXPLOITATION (Charges externes)		
Frais appariteur	432	576
Fournitures administratives	0	210,50
Honoraires	1 228	1 350
Frais de congrès	1 120	2 500
Revue SFHM	23 598	25 421,50
Publication Vésale	1 901	
E-revue SFHM	504	948
Frais de diffusion	1 257	1 208,50
Assurances	272	277,40
Frais postaux.....	511	159
Services bancaires	75	
Dons	1 000	
Cotisation	658	665
Remise de prix	1 000	1 500
Médailles	35	50
Frais élections	1 211	
Total charges externes	33 802	34 866
Résultat d'exploitation	19 107	- 1 902
PRODUITS ET CHARGES EXTERNES		
Produits financiers	594	569
Produits exceptionnels	884	
BENEFICE OU PERTE	20 5856	5 493

PROCÈS VERBAL DE LA SÉANCE DU SAMEDI 17 FÉVRIER 2018

BILAN SIMPLIFIÉ		
Durée de l'exercice : 12 mois		
ACTIF	Exercice clos le 31/12/2016	Exercice clos le 31/12/2017
ACTIF IMMOBILISÉ		
ACTIF		
Créances clients	1 075	880
Charges constatées d'avance	253,92	258
Valeurs mobilières		
LCL garanti 100	4 635	4 567,20
Cpte livret	2 076,31	2 079,40
Amort. provisionné		67,80
Total (I)	6 672,28	6 714,40
LCL cpt	37 896,23	41 083
LCL livret A	79 296,45	79 891
Caisse	0	0
Total (II)	117 192	120 974
TOTAL GÉNÉRAL (I+II)	125 193	128 826
PASSIF		
CAPITAUX PROPRES		
Capital social	32 252	32 252
Report à nouveau	61 753,68	82 339,60
Résultat de l'exercice	20 585,92	- 1 333
Total (I)	114 591,60	113 258,60
Fournisseurs Fact. N/parv.	8 057,28	13 165
Produits constatés d'avance.....	2 545	2 335,70
Total (II)	10 602	10 892,35
TOTAL GÉNÉRAL (I+II)	125 193	128 759

Annnonce du changement de Bureau

Le Conseil d'administration, réuni le matin même, a renouvelé le Bureau pour les deux ans à venir, avec la composition suivante :

Président : Pr Jacques Battin

Vice-Présidents : M. Guy Cobolet, Dr Philippe Bonnichon

Secrétaire Général : Dr Jacques Chevallier

Secrétaire Général Adjoint : Dr Jean-José Boutaric

Secrétaire de séance : M. Jacques Monet

Trésorier : Dr Jean-François Hutin

Trésorier adjoint : Dr Pierre Charon

Le Conseil d'administration a également souhaité que les membres du comité éditorial de la revue (Pr Danielle Gourevitch, Pr Jacqueline Vons, M. Jacques Monet, M. Guy Cobolet, Dr Michel Caire et Dr Claude Gaudiot), soient désormais associés au Bureau, ainsi que le Dr Pierre Thillaud, en tant que délégué aux affaires extérieures. Le Conseil d'administration a désigné à l'unanimité, Mme le Pr Jacqueline Vons, membre d'honneur de la SFHM.

Allocution de fin de mandat de Madame le professeur Jacqueline Vons

Mesdames, messieurs, chers collègues, Le 20 février 2016, vous m'avez fait l'honneur de me désigner comme président de cette belle société et de me confier l'orientation que nous allions lui donner pendant la durée de mon mandat. Je dis "nous" parce que, comme je l'expliquerai tout à l'heure, je pense avoir eu beaucoup de chance en trouvant auprès de vous des appuis, des conseils, dans le bureau et dans le comité administratif, mais aussi auprès de "simples" membres de la SFHM.

Ces deux années ont été riches en événements. Tout d'abord un legs - ce qui n'est pas fréquent - dû à un généreux mécène, M. Georges Robert, destiné à favoriser l'histoire de la médecine. Pour honorer sa mémoire, nous avons donné son nom au prix de thèse en histoire de la médecine décerné chaque année par la Société française d'histoire de la médecine. C'est toujours un moment agréable dans la vie d'une société savante de pouvoir récompenser de jeunes - et moins jeunes - chercheurs, et j'ai tenu à poursuivre l'œuvre de mes prédécesseurs, M. le Dr Thillaud et M. Trépardoux, en resserrant les liens avec l'Académie de médecine dans le choix du lauréat du prix désormais commun à la Société et à l'Académie et qui est décerné pour un ouvrage de qualité publié en histoire de la médecine ; enfin, cette année, nous avons pu féliciter un jeune chercheur étranger par le prix Sournia.

D'autres événements agréables ou festifs ont marqué ces deux dernières années ; le Dr Philippe Albou vous les a rappelés ; qu'il me soit permis de mentionner simplement nos séances délocalisées, à Meaux en 2016 et à Strasbourg en 2017, grâce à l'excellent travail d'organisation effectué respectivement par le Dr Charon et le Pr Le Minor, que nous remercions ici.

Mais vous ne m'aviez pas élu pour simplement présider d'agréables moments conviviaux. Je m'étais engagée devant vous à renforcer, autant que je le pourrais, *pro meo marte*, comme disait André Vésale en latin, notre "visibilité" et notre présence dans différentes instances, qu'elles soient scientifiques (lors de congrès, d'expositions ou de conférences en France, en Belgique ou en Grèce), académiques (en participant au DU d'histoire de la médecine de Paris-Descartes par exemple) ou encore culturelles (plusieurs membres de la SFHM ont réuni leurs connaissances pour un gros chapitre d'un ouvrage collectif sur le cerveau qui paraîtra cette année chez Hachette et pour la préparation d'une grande exposition sur Galien, qui ouvrira ses portes fin mai à Mariemont en Belgique). Je me suis plus particulièrement attachée, avec les membres du bureau et l'aide sans faille du service d'histoire de la médecine et du service informatique de la Bibliothèque inter-universitaire de médecine, à développer notre audience et à donner aux jeunes chercheurs la possibilité de publier dans notre revue tout en veillant aux intérêts de leur carrière. Il est important que nous soyons présents sur la scène du numérique. Ce n'est pas seulement céder à une mode, mais nous inscrire dans de nouvelles formes de diffusion du savoir, sans nuire à notre spécificité de société savante. Or, nous avons la chance de béné-

ficier d'un support prestigieux dans le monde médical, puisque grâce au travail mené depuis plusieurs années par Mme Solenne Coutagne et M. Guy Cobolet, notre vice-président, la Bibliothèque interuniversitaire de santé vient d'intégrer la Medical Heritage Library (MHL), un consortium des plus grandes bibliothèques de médecine du monde, où toutes les ressources pour l'étude de l'histoire de la médecine seront réunies, y compris (et c'est très important) celles en langue française.

En supprimant le délai de deux ans avant la publication en ligne des articles publiés dans la revue, en participant à ce courant de "sciences ouvertes", au libre partage des connaissances scientifiques, nous développerons la diffusion de nos contributions à l'histoire de la médecine. Pour les mêmes raisons, nous avons retravaillé la conception du site web qui est maintenu à jour gratuitement par le service d'informatique de la BIUSanté, et je vous invite à le consulter régulièrement. Vous y verrez également notre dernière-née, la petite *e.sfhm*, entièrement électronique, qui grossit peu à peu et que je ne désespère pas d'être un jour reconnue internationalement comme sa grande sœur.

Mais je ne voudrais pas que vous pensiez que je fasse ici montre de jactance. Le bilan que je vous présente résulte d'un travail collectif. Je remercie sincèrement le Dr Ph. Albou, qui a occupé pendant près de dix ans l'exigeante fonction de secrétaire général, au carrefour des informations à recevoir et à communiquer entre l'extérieur et notre Société, parfois entre les membres mêmes de la Société. Je voudrais aussi souligner le rôle discret, mais combien nécessaire, de notre trésorier, le Dr Jean-François Hutin, qui gère impeccablement nos finances, et pour qui l'argent reste le nerf de toutes les guerres. Si j'ai pu compter sur le soutien et l'amitié de tous les membres du bureau, qui ont été très sollicités, je dois une reconnaissance particulière à deux d'entre eux. M. Jacques Monet, qui centralise les propositions de communication, établit le calendrier, relance les retardataires, vérifie la validité des propositions et en assure le suivi, est la pièce maîtresse pour la bonne organisation du comité de lecture et du comité éditorial des publications de la Société française d'histoire de la médecine dont on lui a demandé de prendre la direction. Je suis fière aussi de coopérer à la revue, et de le faire aux côtés de Mme le Pr Danièle Gourevitch, dont vous connaissez tous l'inlassable exigence de qualité sur le plan scientifique et l'acuité du regard porté sur les textes fournis.

Enfin, si la Société française d'histoire de la médecine se dirige hardiment vers ses 120 ans d'existence (dans 4 ans à peine), c'est grâce aussi à tous ses membres qui participent ponctuellement aux manifestations, aux tâches des différentes commissions, à la rédaction d'articles et de comptes rendus de livres, aux reportages photographiques, à la constitution en cours d'un annuaire des membres, en fonction des compétences de chacun..., et qui illustrent si bien la devise du petit pays dont je suis originaire "L'union fait la force". C'est donc confiante dans cette force, sereine dans la continuité et curieuse des innovations, que je passe le relais à Monsieur le professeur Jacques Battin, nouveau président statutairement élu aujourd'hui, et que je lui souhaite un beau et fructueux parcours.

Allocution du nouveau président, le professeur Jacques Battin

Je suis particulièrement heureux de succéder à Madame le Pr Jacqueline Vons qui a œuvré avec efficacité à la pérennité de la *Revue Histoire des sciences médicales*. Elle va poursuivre cette action en partenariat avec la BIU Santé pour la mise en ligne visant à optimiser la visibilité et l'audience des travaux de la société.

Appartenant depuis plus de quarante ans à la SFHM, j'ai contribué à établir des liens avec l'Académie nationale de médecine, qui se sont concrétisés par un prix commun. Et, parmi les anciens présidents, que je me garde d'oublier, je citerai le Docteur Jean-Jacques Ferrandis d'une constante loyauté, et le Professeur Louis Paul Fischer, devenu un ami trop tôt disparu, avec qui je partageais une passion commune pour l'histoire de l'art et de la médecine.

Prenant acte de la diminution du nombre des cotisations indiquée par le trésorier, en relation avec les démissions signalées par le précédent secrétaire général, il s'avère indispensable d'encourager les adhésions des plus jeunes, les sociétés savantes étant comme tout être vivant soumises aux lois du vieillissement. Mais, celles-ci ne sont pas aussi implacables. C'est pourquoi, afin de rendre notre société plus attractive par ses programmes, elle pourrait consacrer des séances dédiées à l'histoire de la médecine contemporaine, tant le progrès des sciences biomédicales est exponentiel depuis un demi-siècle.

Connaître l'histoire ancienne est certes nécessaire, mais, dans son *Apologie pour l'histoire*, Marc Bloch (1886-1944) faisait remarquer que "l'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. Et, ajoutait-il, il n'est peut-être pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé, si on ne sait rien du présent". L'autre grand historien, de la longue durée, Fernand Braudel confirme : "Le but secret de l'histoire, sa motivation profonde, n'est-ce pas l'explication de la contemporanéité ?". Les sujets ne manquent pas, qui seraient ainsi un complément utile aux étudiants inscrits au module d'enseignement d'histoire de la médecine institué justement à l'université René Descartes, laquelle nous fait l'honneur de nous accueillir pour nos séances mensuelles dans sa prestigieuse salle du conseil, sans omettre le Val-de-Grâce, mis encore généreusement à notre disposition.

Au printemps 2019, les membres de la société seront invités à participer à Bordeaux à une séance délocalisée, qui leur permettra de goûter les séductions de cette ville entièrement inscrite à l'Unesco, qui attire de plus en plus de nouveaux résidents et de touristes, le port de commerce, autrefois source de sa fortune, devenu maintenant port de croisière.

Enfin, faut-il rappeler que la vitalité de notre société est l'affaire de tous dans une joyeuse confraternité où chacun a mission de transmettre son savoir. Souhaitons longue vie à notre société déjà centenaire.

Séance habituelle

1) Élections

- Pr Catherine Barthélémy pédopsychiatre, professeur émérite à la Faculté de médecine de Tours, membre de l'Académie nationale de médecine. Parrains : Jacqueline Vons et Jacques Battin.

- Dr Valérie Callot, dermatologue à Paris, membre de la Société d'histoire de la dermatologie et de la Société de psychosomatique. Parrains : Jacques Chevallier et Philippe Albou.

- Pr Loïc Capron, éditeur de la *Correspondance* de Guy Patin sur le site de la BIU Santé. Parrains : Guy Cobolet et Jacqueline Vons.

- M. Valentin Maisons, étudiant en sixième année de médecine à Tours. Parrains : Philippe Albou et Pierre Thillaud.

Pr Patrick Mercié (hôpital St-André de Bordeaux), qui s'intéresse à la naissance des maladies auto-inflammatoires au XXème siècle. Parrains : Pierre Thillaud et Jacques Battin.

Nicola Zito, Prix Sournia 2017 pour son édition critique avec traduction française et commentaire du poème médico-astrologique *Sur les commencements*, attribué à Maxime d'Éphèse. Parrains : Danielle Gourevitch et Jacqueline Vons.

2) Livres récents

- Bruno ARGÉMI - *Clot-Bey, un médecin français à la cour du Pacha d'Égypte*, Gaussen Eds, 2018 (20 €) ;

- Georges VIGARELLO - *Le corps redressé : histoire d'un pouvoir pédagogique*, Du Felin Eds, 2018 (25 €) ;

- Yves-Marie BERCÉ - *Esprits et démons : histoire des hystéries collectives XVIème-XXème siècles*, Librairie Vuibert, 2018 (21,90 €) ;

- Ariel TOLEDANO - *La médecine de Maïmonide : quand l'esprit guérit le corps*, In Press Eds, 2018 (19 €).

3) Communications

- **Alain SÉGAL et Teunis VAN HEININGEN** : *Nouvelles considérations sur le tableau de Rembrandt La leçon d'anatomie du Dr Nicolas Tulp*.

Les auteurs offrent un nouvel aperçu des circonstances de cette œuvre de commande, déterminante pour la réputation de Rembrandt à Amsterdam. Ce n'est pas une leçon d'anatomie, mais bien une leçon de physiologie sur les fléchisseurs de l'avant-bras gauche. Leur regard s'est aussi porté sur le condamné Adriaen Adriaenszoon, alias Arisz Kindt ou même t'Kindt, âgé de 28 ans et exécuté par pendaison le 31 janvier 1632. Sa morphologie et les difformités particulières qu'il présente font songer à un syndrome de Silver Russell décrit seulement en 1953/54.

- **Hernan VALDES-SOCIN** : *Bernardo Alberto Houssay (1887-1971) : sa contribution à la physiologie hypophysaire*.

Il y a près de 70 ans, en 1947, Bernardo Alberto Houssay recevait un télégramme en provenance de Stockholm à son domicile, à Buenos Aires, lui annonçant sa nomination au Prix Nobel de médecine ou physiologie, pour ses découvertes sur le rôle de l'antéhypophyse sur la régulation du métabolisme glucidique. Sa vie et son œuvre sont l'histoire d'une volonté farouche de développer les sciences de la vie en Amérique Latine. Intervention : Pr Gourevitch.

- **Christelle FERRATY** : *Réflexions autour de la question de la nostalgie - Aspects historiques*.

La nostalgie peut être décrite comme le désir douloureux de retrouver les liens, les objets, les êtres, les paysages du passé. Elle a été longuement étudiée par les médecins militaires lors des campagnes napoléoniennes, fortement pourvoyeuses de nostalgie, dans lesquelles elle provoquait des épidémies de désertion ou menait un grand nombre de soldats à la mort. Ce qui a d'abord été défini dans la nostalgie comme le rapport au pays natal, qui est le symbole territorial de l'enfance, a été redéfini ultérieurement comme le rapport du sujet à ses propres figures parentales et aux stades primitifs de son développement : la terre natale est l'incarnation, par excellence, de l'objet perdu. Le traitement préconisé de cette maladie, qui est le retour au pays de naissance, n'apparaît donc dans cette perspective qu'une illusion, car il n'y a pas de retour possible : ce que voudrait l'homme nostalgique, c'est redonner vie au fantasme du souvenir (Jankélévitch). Intervention : Pr Gourevitch.

- **Teunis VAN HEININGEN** : *La doctrine de Broussais fut-elle introduite aux Pays-Bas ?*

Du 25 novembre 1818 à la fin de juillet 1819, Christiaan Tilanus, Johan Broers et

Pieter de Fremery, trois jeunes médecins de l'université d'Utrecht, firent un voyage d'études à Paris et à Strasbourg, afin d'y assister aux démonstrations faites par plusieurs fameux chirurgiens et obstétriciens. En plus, ils prirent connaissance de quelques nouveaux développements techniques, tels que le bdellomètre de Sarlandière. Ils furent impressionnés aussi par l'adresse avec laquelle furent opérés des hernies inguinales et des calculs vésicaux (par Dupuytren) et des fractures (par Larrey). En outre, ils firent plus ample connaissance avec Gall et sa doctrine phrénologique, à laquelle ils s'étaient déjà initiés aux Pays-Bas. À leur retour, les amis firent carrière.

Prochaine séance le samedi 17 mars 2018, précédée de la remise des Prix d'histoire de la médecine Georges Robert de la SFHM à partir de 14 h 30 dans la salle du Conseil de l'ancienne Faculté de Médecine.

Jacques Monet,
Secrétaire de séance.

COMPTE RENDU DE LA SEANCE DU SAMEDI 17 MARS 2018

Séance de la Société Française d'Histoire de la Médecine sous la présidence de M. le professeur Jacques Battin, le samedi 17 mars 2018 à 14h30, dans la salle du Conseil de l'ancienne Faculté, 12, rue de l'École de Médecine, 75006 Paris.

Rappel de la séance du 17 Février 2017 avec l'assemblée générale ordinaire annuelle et le changement de bureau : Président Jacques Battin, Vice-Présidents Guy Cobolet et Philippe Bonnichon, Secrétaire général Jacques Chevallier, Secrétaire général adjoint Jean-José Boutaric, Secrétaire de séance Jacques Monet, Trésorier Jean-François Hutin, Trésorier adjoint Pierre Charon.

Séance habituelle, avec 1) remise des prix par Mme le professeur Jacqueline Vons qui présente le palmarès des prix de thèse Georges Robert en histoire de la médecine 2017

Onze thèses et mémoires de Master II étaient en compétition. Ils ont été examinés en double lecture à l'aveugle. À l'issue de ses délibérations, le jury a décidé d'attribuer le prix aux ouvrages suivants :

Mention "sciences médicales" : Yves-Marie Lahaie, Le Dr Jules Héricourt (1850-1938). Découverte de la sérothérapie, affaire Dreyfus, hygiène sociale : parcours d'un médecin engagé dans la IIIème République, thèse d'exercice soutenue à la faculté de médecine de Tours, sous la direction du Pr Hervé Watier, le 12 octobre 2016.

Mention "autres disciplines" : Philippe Casassus, Jean-Jacques Rousseau, le malade et le penseur de la médecine, thèse pour le titre de docteur en histoire soutenue à l'université Paris XIII, sous la direction des Pr Élisabeth Belmas et Joël Coste, en décembre 2016.

Le jury a tenu à souligner également la qualité des travaux suivants : - le mémoire de Master II en histoire des sciences et des techniques de **T. Ivassenko, Le laboratoire d'Elie Metchnikoff, colonie russe à l'Institut Pasteur**, présenté à Paris I en 2017 ; - la thèse en histoire de **C. Husquin, Penser le corps social en situation à Rome et dans le monde romain : perceptions et représentations de l'atteinte physique du Ier siècle avant notre ère au IVème siècle de notre ère**, soutenue à Lille en 2016.

2) Après la remise du prix, le président du jury, Mme le Pr Jacqueline Vons, invite les lauréats à présenter brièvement leurs travaux.

Philippe Casassus - Jean-Jacques Rousseau, le malade et le penseur de la médecine (travail fondé sur *Les confessions. Les rêveries du promeneur solitaire*, La Bibliothèque,

Garnier, Paris, 2009 et *Correspondance de JJ Rousseau, 40 tomes*, sous la direction de Théodore Bestermann, 1972-1993).

Jean-Jacques Rousseau fut atteint d'une maladie chronique, qui l'a handicapé toute sa vie, et à laquelle il fait bien souvent allusion dans une autre partie de ses écrits, moins publics : sa correspondance privée. C'est surtout là (même s'il en fait état aussi dans ses *Confessions*) qu'il nous informe de troubles urinaires qu'il étiquette lui-même, comme nous dirions aujourd'hui, affection congénitale : "un mal inconnu dont j'ai porté le germe dès mon enfance, et qui me consume depuis vingt cinq ans" (juillet 1761). Ces troubles ont eu incontestablement un retentissement important sur sa vie sociale, probablement même expliqué en partie son comportement vis-à-vis des autres, cette tendance à l'isolement, au point d'être raillé par son ami Diderot, cause de leur brouille définitive : "Il n'y a que le méchant qui soit seul", lui avait-il écrit un jour. Ils ont été l'occasion, dans ses lettres, non seulement de plaintes et de descriptions personnelles, mais aussi d'interprétations de sa part, de commentaires sur les actes et paroles des médecins qu'il a eu l'occasion de fréquenter. Notre premier objectif a été de partir de l'abondante correspondance, si heureusement réunie et classée par l'universitaire anglais R. Leigh, et qui comprend plus de 7000 lettres reçues ou écrites par Rousseau, pour analyser ses troubles, tenter de les expliquer à la lumière des propositions émises par de nombreux auteurs depuis 150 ans et des connaissances actuelles, et en noter, ici ou là, les conséquences que cela a pu avoir dans sa vie.

La première partie de la thèse traite donc de sa maladie urologique et, puisque certains auteurs en ont tiré argument pour prétendre qu'elle ne pouvait que le rendre stérile, de la question de savoir s'il a réellement été le père de ces cinq enfants qu'il dit avoir eus de Thérèse Levasseur et avoir abandonnés à la naissance. À côté de sa pathologie somatique, Rousseau, réputé au moins de caractère très susceptible, a été considéré dès le XIX^{ème} siècle par beaucoup de biographes et d'essayistes, notamment médecins, comme présentant les signes d'un état "névrotique" (avec tout le flou que pouvait comporter ce terme), qui est passé par de nombreuses dénominations au fur et à mesure que la nosologie psychiatrique a évolué, pour être pris en exemple par plusieurs psychiatres français du début du XX^{ème} siècle comme un type caricatural de "délire paranoïaque d'interprétation". Le deuxième volet de notre travail a donc été de noter ce qui, dans cette correspondance, complétée parfois par la lecture des *Confessions*, permettait d'accréditer ou non ce diagnostic, en nous appuyant aussi sur les dernières recommandations internationales de la psychiatrie. Enfin, il nous a paru évident que, fort sans doute de ses observations sur son propre cas, et progressivement tenté de rejeter le recours à la profession médicale qu'il jugeait inefficace, Rousseau s'est pris d'un intérêt pour la médecine au point de se comporter parfois comme s'il était un vrai praticien : l'analyse des conseils qu'il donne, comme des prescriptions, à ses correspondants, est très parlante à ce sujet. Dans la logique de ses idées sur la nature, qu'il a bien développées dans l'*Émile*, il va régulièrement adresser à ses correspondants un ensemble de conseils pour "bien vivre" et "bien éduquer ses enfants" en accord avec cette Nature "qui ne se trompe jamais", dont nous verrons la proximité d'idées avec le courant hygiéniste, dont le médecin suisse Samuel Tissot, ami et admirateur de Rousseau, fut un célèbre représentant.

La pathologie urologique de Jean-Jacques Rousseau

Ce qu'il en dit

Il semble que cela ait débuté tôt, même si le trouble s'est apparemment progressivement majoré dans le temps, puisqu'il en fait état dans une lettre datée de Paris le 30 juin

1748 (il n'a que 36 ans) où il parle d'une "terrible attaque d'un mal dont je n'avais pas eu jusqu'ici le moindre soupçon". Il le décrit ainsi : "Une violente rétention d'urine a été suivie d'une indication déclarée de gravelle, et enfin d'une colique nephretique, la plus effroyable qu'on ait jamais sentie". Cette première crise l'a fait souffrir au moins deux semaines : "Après quinze jours de souffrance, grâce à Dieu, les douleurs sont un peu calmées ; mais la difficulté d'uriner continue toujours au même degré". Et "l'homme à qui vous écrivez affligé d'une maladie incurable et cruelle lutte tous les jours de sa vie entre la douleur et la mort, et que la lettre même qu'il vous écrit est souvent interrompue par des distractions d'un genre bien différent". Et sa période montmorencéenne (1757-1762) est marquée par une série de crises douloureuses, qui lui font fuir les soirées mondaines.

Quelle interprétation donner ?

Étant donnée la fréquence de la goutte dans l'élite de l'époque, et des lithiases uriques qui en découlaient, l'hypothèse de la "gravelle" était en effet logique à évoquer. Mais, outre qu'il n'a pas lui-même été goutteux, les nombreux urologues qu'il a consultés n'ont jamais trouvé le moindre calcul dans sa vessie. Encore doit-on préciser que la plupart n'ont même pas été capables de le sonder jusqu'à la vessie, sauf le frère Côme, l'un des plus réputés du moment : "(...) je n'avais jamais pu l'être (=sondé), même par Morand, qui s'y prit à plusieurs fois, et toujours sans succès", écrit-il dans *Les Confessions*. Et : "je viens d'être sondé pour la seconde fois (par le frère Côme) avec le plus grand soin, et il est constaté que je n'ai point de pierre dans la vessie".

Et qu'a donné l'autopsie de Rousseau ? Car il avait exigé que son corps soit autopsié. En effet, il voulait être lavé, pour la postérité, de l'accusation de maladies vénériennes dues à une soi-disant vie dissolue qu'avait répandue Voltaire à son propos. En voici un extrait : "(...) nous n'avons pu trouver ni dans les reins, ni dans la vessie, les uretères et l'urètre, non plus que dans les organes et canaux séminaux, aucune partie, aucun point qui fût maladif ou contre nature. (...) Ainsi, il y a lieu de croire que les douleurs dans la région de la vessie, et les difficultés d'uriner (...) venaient d'un état spasmodique des parties voisines du col de la vessie, ou du col même". On comprend dès lors que de nombreux auteurs, notamment au XIX^{ème} siècle, aient évoqué une origine "non somatique". Sans aller jusqu'à la "simulation" (pour laquelle il n'y avait vraiment aucun argument logique), il a ainsi été fait l'hypothèse de troubles purement "nerveux" : *névropathie urinaire*, *artério-sclérose neurasthénique*, *réactions hystérisiformes*, *psychasthénie* selon les auteurs, voire même *homosexualité latente*, par un raisonnement d'autant plus singulier que les deux évocations de l'homosexualité qu'il fait dans *Les Confessions* s'accompagnent d'un sentiment d'horreur.

Plusieurs arguments nous font retenir une cause organique : celle d'une rétention d'urine par un obstacle urétral incomplet. Par exemple l'impossibilité d'être sondé par les plus grands spécialistes de l'époque et même les difficultés rencontrées pour cela par Frère Côme qui constata "l'absence de pierre, mais une vessie dilatée". Mais aussi, outre le fait qu'il était aggravé par les voyages en voiture (dont les cahots devaient être inconfortables en cas de globe vésical), ce trouble chronique présentait des périodes d'intensité variable : maximum l'hiver, il s'atténuait l'été. On peut en effet comprendre que la diminution de la diurèse en saison chaude atténuait le risque de globe. Il l'avait si bien compris qu'il explique dans une lettre une de ses habitudes en hiver : "Je vous dirai seulement que je ne puis me procurer des nuits supportables qu'en fendant du bois tout le jour malgré ma foiblesse pour me maintenir dans une transpiration continuelle dont la moind-

dre suspension me fait cruellement souffrir”. Ainsi ont été évoquées (surtout au début du XXème) : *une affection spasmodique de l’urètre, une “valvule musculaire au niveau du col vésical”, une “inflammation chronique de la membrane muqueuse de l’urètre”, des “pertes séminales” (?...), une sténose urétrale*. Et pour finir, nous retiendrons le diagnostic proposé dans une thèse en 1929 par le Dr Suzanne Elosu, celui d’un *rétrécissement urétral spasmodique congénital*. Cette entité, ignorée des auteurs du XIXème, permet en effet d’associer le contexte congénital, l’obstacle incomplet, l’absence de lésion anatomiquement visible à l’autopsie et l’évolution irrégulière, modulée par l’aggravation en périodes de tension psychique, ce qui a été clairement le cas chez Rousseau. Il fut des périodes (notamment au moment de son exil de France, chassé lors de l’interdiction de son *Émile*), où ce que nous appellerions de nos jours un contexte de “stress” a notablement aggravé son état au point de l’obliger à s’auto-sonder quasi-quotidiennement, sans complication infectieuse apparemment, à l’étonnement du médecin d’aujourd’hui. Il s’est ainsi procuré des centaines de sondes, en choisissant celles de Daran, car faites en cuir épais et non coupantes comme la plupart des autres, ce qui l’a obligé à s’affubler pendant longtemps de ce curieux “manteau arménien” rendu célèbre par un portrait, qui lui permettait de camoufler ses sondes et qui le rendit si singulier aux yeux des habitants du village suisse de Môtiers. Nous ne développerons pas ici les arguments s’opposant au diagnostic de “porphyrie aiguë intermittente”, curieusement proposé il y a une quarantaine d’années, mais pour lequel il n’existe aucun argument objectif.

Rousseau était-il paranoïaque ?

Ce personnage de caractère difficile, si prompt à exprimer son affection en pleurant, et aussi rapide à se fâcher à mort quelques mois après avec la même personne, a été pris comme exemple de “délire d’interprétation” par Sérieux et Capgras dans un ouvrage qui a fait référence en psychiatrie. On retrouve en effet chez lui de quoi facilement alimenter les quatre composants de ce délire : la surestimation pathologique du Soi, la méfiance, la fausseté de jugement, l’inadaptabilité sociale. Quelques exemples tirés de sa correspondance : “Très persuadé que de tous les hommes que j’ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi”. “Ils m’ont trop maltraité pour ne pas me haïr. Ils ne souffrent pas qu’on soit meilleur qu’eux impunément”, à propos des Genevois. “Je commencerai par vous dire que le stile équivoque et loûche de vos dernières Lettres ne m’a point échapé”. “J’ai des preuves de jour en jour plus certaines que l’œil vigilant de la malveillance ne me quitte pas d’un pas”.

Incontestablement, il avait un “tempérament paranoïaque”. Mais, certainement favorisé par les agissements de certains de ses ennemis, qui ne l’ont guère ménagé, à commencer par Voltaire, ce tempérament s’est peu à peu transformé en réel “délire paranoïaque”, bien analysé, reprenant les travaux de Sérieux et Capgras, par Genil-Perrin. La méfiance qu’il commence à avoir vis-à-vis de l’entourage de Madame d’Épinay, qui l’accueille à Montmorency, notamment Grimm, Diderot, d’Urbach, puis Tronchin, va se transformer bientôt en la certitude qu’un vaste complot s’est organisé contre lui, à partir de l’élite intellectuelle parisienne, qui a ensuite contaminé, grâce à Voltaire, sa cité de Genève, puis est devenue européenne. Cette sensation douloureuse va lui donner l’impression d’être en permanence surveillé, menacé. Il va en chercher l’explication, en vain ; puis le chef de ce complot contre lui : il va être finalement convaincu de l’avoir trouvé en la personne du chef du gouvernement, Choiseul lui-même ! C’est au point qu’il va se trouver persuadé que Choiseul, pour le perdre, cherche à le compromettre dans la tentative d’assassinat de Damiens contre Louis XV...

Rousseau, les médecins et la médecine

Les relations de Rousseau avec les médecins ont d'abord été bonnes, il les appelait "ses amis". Mais, il s'est vite rendu compte que les médecins étaient incapables de le soulager. À part Frère Côme, dont il a reconnu l'habileté, mais qui lui a annoncé qu'il "souffrirait beaucoup et vivrait longtemps", il s'est mis à les mépriser et à les fuir définitivement : "C'est ainsi qu'après avoir été traité successivement pendant tant d'années pour des maux que je n'avais pas, je finis par savoir que ma maladie, incurable sans être mortelle, durerait autant que moi".

De là, il a vite élargi son jugement sur les médecins en les considérant non plus comme inutiles, mais même comme nuisibles, au point de déconseiller à son élève fictif, Émile, et à tous ses correspondants épistolaires, de s'adresser à eux avec des phrases lapidaires du genre : "Il faut balancer l'avantage d'une guérison que le médecin opère par la mort de cent malades qu'il a tués". - "Je demanderai toujours quel vrai bien cet art (= la médecine) a fait aux hommes? Quelques uns de ceux qu'il guérit mourroient il est vrai, mais des millions qu'il tue resteroient en vie". - "Tout au contraire des théologiens, les médecins et les philosophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, et font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces messieurs ne connaissaient rien à mon mal; donc je n'étais pas malade: car comment supposer que des docteurs ne sussent pas tout ?".

Puisque les médecins sont incompetents, il va se mêler de médecine et conseiller, d'abord à Émile, puis à ses connaissances, un certain nombre de règles de vie. Elles sont fondées sur le respect de la Nature et, reprenant d'ailleurs les idées de Buxtehude, il va être un peu le héraut du courant hygiéniste que va développer le docteur suisse Samuel Tissot, admirateur de Jean-Jacques, et qui sera le seul médecin épargné par ses critiques : "la seule partie utile de la médecine est l'hygiène". Quelles sont ces idées ? Toujours faire confiance à la nature, qui sait ce qu'elle fait : il gronde son ami du Peyrou, qui a la curieuse idée de vouloir guérir d'une crise de goutte. Cela implique une hygiène alimentaire : "Il vaudroit mieux être sobre (...) et je vous avertis que si vous vous vantez longtemps de vos indigestions, vous ne vous vanterez pas longtemps de votre santé" ; et une hygiène physique : "La marche est (...) préférable aux promenades à cheval ou en voiture, (...) en mettant tout le corps en mouvement". Il recommande aux femmes de ne pas abandonner leurs nourrissons aux nourrices, ou sinon d'en choisir une "aussi saine de cœur que de corps", d'habituer les enfants "à la dure" : "la nature exerce continuellement les enfants", "il convient d'isoler (l'enfant) de tous les artifices de la société afin de faire ressurgir l'authenticité physique et morale". Il conseille de tremper dès le premier jour le bébé dans l'eau froide pour l'aguerrir, de ne pas l'emballoter, et de "laisser les enfants aller tête nue pour affermir leur cerveau contre les intempéries de l'air et de l'extérieur". Ses avis sont écoutés, notamment dans l'élite européenne. Le Président de Brosse, écrit ainsi, en annonçant la naissance d'un fils : "Mme de Brosse est accouchée hier d'un petit garçon qui mange tout seul et qu'on ne liera pas dans son berceau, car on veut faire pour lui du demi-Jean-Jacques".

Conclusion

En guise de conclusion, voici des extraits d'une lettre que Rousseau écrit au jeune duc d'Albe, de passage à Paris, et que l'on disait malade : on y trouve quasiment résumés les différents points traités dans ce travail... : "Je suis né avec une indisposition qui a du rapport à la votre (...). Les travaux de la plume m'ayant échauffé le sang augmentèrent des maux qui jusqu'alors avoient été Supportables (...). Les attaques devinrent vives et

frequentes, les douleurs presque continuelles, je voulus guerir, je me livrai aux guerisseurs qui épuisant à la fois leur savoir et mes forces me mirent au bord du tombeau (...) Le frère Come m'ayant enfin Sondé, ce qu'on n'avoit pu faire jusqu'alors qu'avec des bougies, m'apprit que je n'avois pas la pierre: cela calma tout d'un coup mon imagination" (...) après avoir vainement épuisé tous les secours de l'art pour guérir, je m'avisai (...) d'apprendre à Souffrir en patience, et à ne pas vouloir guérir malgré la nature. Je renonçai donc pour jamais aux tristes secours de la medecine (...) rendant à la nature la confiance que j'ôtois au Medecin. (...) (les attaques) sont devenues moins fréquentes et moins vives, tant parce que j'ai renoncé à toute application de l'esprit que parce que je ne m'inquiète plus de mon mal et fais beaucoup d'exercice. (...) Les Medecins guerissent quelques fois, je n'en doute point; mais ils tuent souvent, et tourmentent toujours. (...) Ces Messieurs (les médecins) ne m'aiment pas, je le sais, et leur haine qu'ils cachent n'en est que plus redoutable : Mais qu'ils manoeuvrent tout à leur aise dans les ténèbres ainsi que bien d'autres (...). Ainsi j'acheverai de vivre sans remède et sans inquietude, je mourrai Sans medecin, et quoi qu'il arrive j'ai dès à présent par devers moi dix ans d'un etat rendu supportable pour avoir pris le grand art d'être malade, et abjuré l'art trompeur de guérir".

Yves-Marie Lahaye - *Dr Jules Héricourt (1850-1938). Découverte de la sérothérapie, affaire Dreyfus, hygiène sociale : parcours d'un médecin engagé dans la IIIème République*, par Yves-Marie LAHAIE, sous la direction du Pr Hervé Watier. Retenu par ses lointaines obligations professionnelles, le lauréat est représenté par son maître, le professeur Watier.

C'est avec une grande émotion que j'ai appris la décision de la SFHM de m'accorder le prix de thèse d'histoire de la médecine Georges Robert. Je suis très honoré que mon travail ait été distingué par la Société, et adresse mes plus chaleureux remerciements aux membres de la commission des prix, en particulier à Madame le Professeur Jacqueline Vons. Je tiens à exprimer mes plus vifs regrets de ne pas pouvoir être présent, pour des raisons professionnelles.

Cette thèse passionnante n'a pu être réalisée que grâce à l'intuition, aux conseils, et aux encouragements constants du professeur Hervé Watier, de la Faculté de médecine de Tours, qui l'a dirigée. Je lui suis particulièrement reconnaissant de sa confiance, et souhaiterais l'associer à ce prix. J'aimerais également remercier les membres de mon jury, qui m'ont fait l'honneur de juger mon travail : le professeur Yvon Lebranchu, président du jury, les professeurs Anne-Marie Lehr-Drylewicz et Marc de Ferrière le Vayer, et les docteurs Philippe Solal-Céligny et Andrea Grignolio. Enfin, je souhaiterais témoigner ici ma gratitude envers les professeurs de la Faculté de médecine de Tours, qui m'ont décerné en octobre dernier le prix de thèse de la Faculté. Elle tente de retracer le parcours d'un médecin, le Dr Jules Héricourt qui, en dépit de sa contribution à l'histoire de la médecine, mais aussi à l'histoire de France, est aujourd'hui presque oublié. C'est en 2007, dans le cadre de ses toutes premières recherches sur l'origine de la sérothérapie anticancéreuse, que le professeur Hervé Watier commença à s'intéresser au personnage d'Héricourt, collaborateur et ami de Charles Richet (1850-1935). Grâce à l'aide de Claire Marchand, alors doctorante en histoire, le Pr Watier eut ainsi l'occasion d'évoquer à plusieurs reprises, dans des publications et des congrès, les travaux de sérothérapie de Richet et Héricourt. On lui doit également d'avoir patiemment rassemblé de nombreux documents relatifs à Jules Héricourt, désormais légués à la Fondation-Rabelais et mis en dépôt à la Bibliothèque universitaire Émile-Aron de la Faculté de médecine de Tours

(fonds Watier). Le fonds Watier et les recherches du Pr Watier furent le socle de mon travail, commencé en février 2013. L'exploitation de ces documents permit de mieux cerner le personnage d'Héricourt, de dégager plusieurs pistes d'étude et de recueillir des sources primaires dans divers services d'archives et bibliothèques. Puis, bien sûr, ces recherches entraînèrent d'autres, en mettant à jour de nouvelles pistes.

La deuxième phase de mon travail consista à mettre en relief ces éléments biographiques bruts, grâce à diverses sources secondaires : articles de presse sur Héricourt, témoignages de personnalités qu'il avait côtoyées, lecture des mémoires de Charles Richet, etc. Également, la consultation d'ouvrages historiques récents m'aida à comprendre le contexte de l'époque, ainsi que la portée et le sens des choix d'Héricourt. Enfin, la dernière phase fut consacrée au tri de cette masse de documents, à la confrontation des différentes sources, et à la synthèse des informations recueillies. Le manque de temps m'empêcha parfois d'explorer certaines pistes : il reste donc d'importantes zones d'ombre dans la vie d'Héricourt. Cependant, j'ai pris soin de ne négliger aucun des documents recueillis, et me suis efforcé de garder la plus grande objectivité, malgré la sympathie que m'inspira le personnage de Jules Héricourt, dès le premier abord.

Issu d'un milieu populaire, Jules Héricourt réussit, à force de travail et grâce à l'admirable abnégation de sa mère, à intégrer l'École de santé militaire de Strasbourg. Devenu médecin, il se passionna pour la microbiologie dès les années 1880, s'affranchissant de la tutelle de ses maîtres, Paul-Louis Kiéner et Achille Kelsch, et contribua, grâce à sa théorie des maladies atténuées, à consolider la théorie des germes de Pasteur. Lors de ses premières années d'exercice, Héricourt montra un intérêt marqué pour l'hygiène, et surtout se distingua par son refus des injustices et par une sollicitude constante à l'égard des plus démunis, en prenant courageusement la défense des simples soldats. Appelé par Charles Richet, son ami de lycée, à travailler à ses côtés au laboratoire de physiologie de la Faculté de médecine, Héricourt lui apporta des connaissances et un savoir-faire précieux dans le domaine de la microbiologie. Les deux hommes découvrirent ainsi ensemble le principe de la sérothérapie, révolution thérapeutique de la fin du XIX^{ème} siècle, mais décidèrent, sur l'insistance d'Héricourt, de l'appliquer à une "maladie sociale", qui faisait des ravages chez les pauvres : la tuberculose. Après deux années de recherches infructueuses, ils furent finalement doublés par l'Allemand Emil von Behring qui, lui, mit au point avec succès une sérothérapie contre la diphtérie, obtint le Prix Nobel, et passe désormais injustement pour l'inventeur de la sérothérapie. Après leurs échecs dans la recherche d'une sérothérapie antituberculeuse, Héricourt et Richet tentèrent d'appliquer cette méthode à diverses maladies, en particulier au cancer, dans des essais de sérothérapie anticancéreuse qui préfigurent les actuelles immunothérapies ciblées.

Témoïn au procès Zola en 1898, Héricourt, révolté par l'injustice dont était victime Dreyfus, fit partie des premiers intellectuels qui, dans le sillage d'Émile Duclaux, et sous les auspices de l'"esprit scientifique", se levèrent pour défendre le capitaine juif. Son engagement dreyfusard se mua rapidement en un engagement "dreyfusiste", plus large, qui s'exprima en particulier à travers son action au sein de la Ligue des Droits de l'Homme, dont il fut l'un des fondateurs. À partir de 1904, après avoir recherché une nouvelle voie politique en participant à la création de l'Alliance républicaine démocratique, Héricourt, devenu vice-président de la LDH, s'engagea aux côtés de Francis de Pressensé dans la lutte pour le réformisme social. Laissant de côté des postes plus prestigieux, il choisit également, en devenant directeur d'un dispensaire antituberculeux et

médecin inspecteur des Postes, d'être un acteur de l'hygiène sociale qu'il défendait dans ses écrits, et de se consacrer aux pauvres et à la tuberculose, maladie qui les gangrénaient.

Homme de la III^{ème} République - il a vingt ans lors de sa proclamation par Gambetta, et il meurt à la veille de la Seconde Guerre Mondiale - Héricourt participa ainsi à de nombreux événements emblématiques de cette période : la guerre de 1870, l'aventure coloniale, l'affaire Dreyfus, la Grande Guerre... Épris de justice et soucieux de la question sociale, il s'investit également dans sa vie politique - par la Ligue des Droits de l'Homme, l'Alliance républicaine démocratique -, dans sa vie sociale - par les Universités populaires, par sa participation à l'hygiène sociale, mais aussi par son œuvre de vulgarisation -, et, bien sûr, dans sa vie scientifique, ce domaine tant valorisé par la III^{ème} République : témoin, et même acteur, de la révolution microbiologique, puis inventeur, avec Richet, de la sérothérapie. Héricourt fut aussi un personnage central dans la naissance de l'immunologie moderne. Le parcours de cet homme humble et droit, marqué par le souci constant des pauvres et, plus largement, des victimes d'injustices, nous semble ainsi un témoignage passionnant, qui, nous l'espérons, contribue à éclairer les interactions entre la médecine, la politique, et la société sous la III^{ème} République.

3) *Candidature*

Dr Richard Trèves, professeur de rhumatologie au CHU de Limoges, en activité comme professeur consultant, et membre correspondant de l'Académie de médecine, s'intéresse particulièrement à la Révolution française. Ses recherches en histoire de la médecine concernent les médecins dans l'histoire, d'Ambroise Paré à nos jours, et les maladies qui ont défait l'histoire, d'Alexandre le Grand au tsarévitch Alexis ; de quoi sont-ils morts ?

4) *Ouvrage reçu*

La erradicacion y el control de las enfermedades infecciosas, ouvrage collectif espagnol coordonné par Mmes Gallo, Cervellera, Espinosa et M. Sanz.

5) *Communications*

- **Philippe GUILLET** : *Jacques Dalechamps, médecin de la Renaissance, humaniste et commentateur de Cælius Aurelianus à Lyon.*

Le codex 432 de la Bibliothèque Interuniversitaire de Santé de Paris contient deux exemplaires abondamment commentés du *Traité des Maladies Chroniques* de Cælius Aurelianus publié par Henricus Petrus à Bâle en 1529. L'étude de ce document a permis d'établir qu'il représente deux états des commentaires réalisés par Jacques Dalechamps, médecin humaniste du XVI^{ème} siècle, installé à Lyon et collaborant aux publications de la librairie du libraire-imprimeur Guillaume Rouillé. Il s'agit du travail préparatoire à la première édition complète du *Traité des Maladies Aiguës et des Maladies Chroniques* de Cælius Aurelianus publié par Rouillé en 1566. Cette étude confirme de façon positive le travail d'Anna-Maria Urso qui avait démontré sur des arguments philologiques que le commentateur de l'édition de Rouillé est bien Jacques Dalechamps. Ce document ouvre également une fenêtre sur quelques aspects du travail des éditeurs et imprimeurs du XVI^{ème} siècle. Intervention : Pr Gourevitch, Drs Thillaud, Chevallier et Ségala.

- **Philippe BONNICHON** : *La Chirurgie Française de Jacques Dalechamps, commentateur de Paul d'Égine.*

Nous connaissons deux éditions de la *Chirurgie Française* de Jacques Dalechamps, la première publiée en 1569 et la seconde de 1610. Elles sont basées sur la traduction du sixième livre de Paul d'Égine consacré à la chirurgie. Après chaque chapitre Dalechamps a ajouté des annotations rappelant les avis et les connaissances des différents auteurs

depuis le VIème siècle. Le livre est le premier ouvrage de technique chirurgicale généralistes écrit en français. Mais surtout, associé à Ambroise Paré et Pierre Franco, il s'inscrit dans un processus qui, de 1545 à 1575, a permis à la chirurgie française de devenir l'une des meilleures du monde occidental.

- **Jean-Louis BUSSIÈRE** : *Jean-Augustin Bussière 1872-1958 : un trait d'union entre la France et la Chine.*

Jean-Augustin Bussière (1872-1958) aurait pu rester un illustre inconnu ayant sillonné à la fin du XIXème les mers du globe avant de rester 41 ans dans une Chine tourmentée en pleine mutation. Élève des Écoles de santé de la marine de Brest et Bordeaux, il sert comme médecin colonial au moment où les élèves de Pasteur sont envoyés combattre la peste et le choléra en Afrique et en Asie. Saint-Louis du Sénégal, Pondichéry, Saïgon, Paris, Bender Bouchir, Chiraz, Hong Kong, Shanghai et Pékin émaillent son parcours médical. Dans la capitale de l'Orient où il soigne indistinctement les dignitaires de cette fin d'empire comme les pauvres paysans, il apporte pendant 41 ans le souffle de la médecine occidentale dans l'Université franco-chinoise de Pékin et comme doyen de l'Université l'Aurore à Shanghai malgré les aléas de la première révolution, les attaques puis l'occupation des Japonais, et l'arrivée de la république populaire chinoise qui le chasse en 1954. Sa mémoire resurgit lorsque le président chinois Xi Jinping décide en 2014 de transformer son dispensaire et ses maisons de campagne en Centre Culturel des relations sino-françaises pour le 50ème anniversaire des relations France-Chine et rend honneur à sa bravoure face à l'envahisseur japonais lors du 70ème anniversaire de la fin de la guerre (1945-2015). Cent ans après que Jean-Augustin Bussière ait remis le premier diplôme de médecine à l'Aurore, les médecins de l'Université JiaoTong de Shanghai parlent encore et enseignent en français... Intervention : M. Trépardoux, Prs Battin et Gourevitch.

Jacques Monet,
Secrétaire de séance

Vie de la Société :

À l'occasion du départ de Guy Cobolet

À l'occasion du départ en retraite de notre ami et collègue Guy Cobolet, la Société française d'histoire de la médecine tient à le remercier chaleureusement pour le soutien indéfectible qu'il lui a apporté tout au long de ces dernières années. Soutien mais aussi conseils, encouragements, initiatives ont marqué son parcours, en offrant à notre société une vitrine exceptionnelle et en la faisant entrer dans l'ère du numérique.

Danielle Gourevitch relate ci-dessous quelques étapes du long chemin parcouru ensemble pour défendre et promouvoir l'histoire de la médecine, mais qu'il s'agisse de journées d'étude menées en partenariat avec la SFHM, de publications d'actes de colloques ou de revues, de musées virtuels ou de rencontres internationales, à Washington comme à Zakynthos, nous avons toujours rencontré une écoute bienveillante, amicale et un dynamisme assurément contagieux.

Merci à vous, Guy, nous comptons encore sur vous puisque vous restez dans le bureau et dans le comité éditorial de la Société française d'histoire de la médecine. Merci aussi à ceux et celles qui vous ont suivi et accompagné dans l'aventure à la Bibliothèque inter-universitaire de santé, prêts à reprendre le relais pour continuer l'histoire de la médecine et celle de la SFHM !

Au nom de la SFHM, les anciens et nouveaux présidents et secrétaires généraux,
J. Vons et J. Battin,
P. Albou et J. Chevallier



Guy Cobolet lors de nos journées de Meaux en juin 2016.

Nouvelles considérations sur *La leçon d'anatomie du Dr Tulp* réalisée par Rembrandt van Rijn *

Some considerations on Dr. Nicolas Tulp's lesson of anatomy by Rembrandt van Rijn

par Alain SÉGAL ** & Teunis Willem VAN HEININGEN ***

Cette œuvre de Rembrandt a fait l'objet d'études approfondies voire scientifiques et nous songeons en particulier à celle du groupe de Frank F.A. Ijpma, celle d'A. J. Masquelet en 2011 ainsi qu'aux pages que le professeur Alain Bouchet y consacre dans son remarquable ouvrage sur *L'esprit des leçons d'anatomie* [4]. Malheureusement, on ne peut rien retenir de l'écrit délirant de Winfried Georg Sebald. Cependant, reconnaissons que notre regard de médecin peut être vraiment troublé par *La leçon d'anatomie du docteur Tulp*, peinture qui a totalement lancé la réputation de Rembrandt Harmensz van Rijn (1), né à Leyde le 15 juillet 1606 et décédé à Amsterdam le 4 octobre 1669, dont l'œuvre n'est pas encore clairement attribuée, couvrant au moins 400 peintures, 300 eaux fortes et 300 dessins. Cette Leçon, grande peinture rectangulaire de 169,5 x 216,5 cm, se trouve au Mauritshuis à la Haye et nous intrigue, car elle n'est en rien une leçon d'anatomie (Fig. 1) mais bien la représentation d'un groupe écoutant une leçon de physiologie fonctionnelle portant sur les fléchisseurs de l'avant-bras gauche, leçon exposée par Claes Pieters (1599-1674), renommé médecin diplômé de Leyde, mais aussi chirurgien d'Amsterdam. Il est effectivement plus connu sous le nom du docteur Nicolaes Tulp, sobriquet dont nous allons expliquer l'origine. Il est évident que la volonté de Rembrandt est de capter d'emblée le regard du spectateur, ce qu'il réussit par l'éclat focalisant du rouge vif des muscles et du blanc des tendons de l'avant-bras gauche disséqué.

Que sait-on sur le docteur Nicolas Tulp et sa position à Amsterdam en 1632 ?

D'abord, c'est bien une personnalité de la ville, responsable de la guilde des chirurgiens d'Amsterdam, et c'est bien lui qui a fait la commande officielle au tout jeune Rembrandt de ce tableau du groupe de sa guilde, même si le marchand d'art Hendrick van Uylenburgh, un proche de Rembrandt, a su orienter cette commande vers lui,

* Séance de février 2018.

** 25, rue Brûlée, 51100 Reims.

*** Diepenbroeklaan, 11, 7582 CX Losser (Pays-Bas).



Fig. 1 : *La leçon d'anatomie du Dr Tulp*, Rembrandt 1632
(avec la permission du Musée Mauritshuis de La Haye, Pays Bas)

d'autant que le peintre, âgé de 25 ans, est déjà réputé pour les qualités innovantes de ces portraits gravés ou peints.

Cependant, c'est bien avec ce nom de Nicolaes Tulp ou Tulpius qu'il fit publier dans sa ville d'Amsterdam par les imprimeurs renommés Louis et Daniel Elsevier ses *Observationum medicarum libri tres* en 1641, lesquels sont réédités et augmentés (2) en 1652 et 1672. Le frontispice de la dernière édition évoque quelques recherches qui ont fait la réputation de l'auteur. En effet, Tulp fut le premier à disséquer plutôt un chimpanzé qu'un orang-outang et il écrivit avant Caspar Aselli des observations judicieuses sur les vaisseaux chylifères, et observa bien en premier la valvule iléo-caecale dont l'attribution fut pourtant donnée au Suisse Gaspard Bauhin. Notons aussi qu'Amsterdam est une ville importante dans cette période de la première moitié du XVIIIème siècle avec environ 110 000 habitants ; le négoce y triomphe, donnant un formidable essor économique, d'autant que la moitié du commerce européen transite sur des navires hollandais ; en 1650 les titres des deux compagnies hollandaises (4), celles des Indes occidentales et orientales, peuvent rapporter du 500 % ! Voulant rivaliser avec Leyde et devenir le haut lieu de l'anatomie néerlandaise, la ville fit construire un nouvel amphithéâtre pourvu de huit cercles de gradins situé dans le célèbre Waag ; le commerce de la tulipe importée de Turquie depuis 1560 était tellement florissant qu'il a engendré de nombreux profits souvent spéculatifs et c'est bien en partie à ce commerce fructueux que la famille Pieters, celle de Tulp, doit une partie de sa fortune et son assise dans Amsterdam. C'est pourquoi

on retrouve une stèle de pierre où figurait une tulipe, stèle apposée sur la demeure familiale de notre personnage Claes Pieters mieux connu sous le sobriquet de Tulp.

Un théâtre anatomique suppose des dissections mais à l'époque de notre tableau il n'y avait pas encore d'amphithéâtre anatomique, qui fera par la suite partie de l'*Athenaeum Illustre*, érigé seulement en 1690/91 pour rivaliser avec celui déjà fort réputé de Leyde ; en revanche c'est déjà le Dr Pieters alias Tulp qui était depuis l'an 1628 pour la guilde des chirurgiens d'Amsterdam le *praelector anatomiae*, c'est à dire le maître qui explique oralement. Il délaissa cette charge en 1654 pour se consacrer à la fonction de bourgmestre, l'un des quatre d'Amsterdam, et il le sera encore trois autres fois, ayant été déjà par huit fois le trésorier de cette ville en pleine expansion. On sait aussi que la guilde des chirurgiens d'Amsterdam avait obtenu l'autorisation de disséquer une fois par an le corps d'un criminel exécuté dans l'hiver et c'est en l'occurrence le Dr Tulp qui fut chargé de la démonstration, conformément aux règles. De plus, la tradition néerlandaise faisait que l'on demandait volontiers à un peintre l'équivalent de nos jours d'une photographie de groupe. Il en est ainsi pour des représentations de régents des hospices, des maisons de redressement, des diverses et nombreuses compagnies, des personnalités des guildes etc. D'ailleurs, citons quelques exemples anciens [8] sur notre sujet comme *La leçon d'anatomie du Dr Sebastiaen Egbertz* de 1603 ou celle de Willem van der Meer par le peintre Mierevelt (1617) ou même la leçon de 1625 du Dr Johan Fonteyn, le prédécesseur de Tulp, peinte par Nicolas Eliasz surnommé Pickenoy qui fera également un beau portrait de Tulp.

Ainsi, dans notre cas, c'est soutenu par Constantijn Huygens (1596-1687), secrétaire du prince d'Orange, que le marchand d'art Uylenburg propose la commande du Dr Tulp au jeune Rembrandt. Toutefois, c'est bien en janvier 1632 que le tableau du groupe des chirurgiens sera entrepris, car un condamné à mort est exécuté à cette période et proposé pour une dissection, et l'hiver reste la période idéale pour une telle démonstration. Nous devons observer attentivement ce chef d'œuvre du maître hollandais qui fut signé dans un deuxième temps sur un placard situé au fond, entre les deux plus hauts visages centraux (Fig. 1) ; le tableau n'a pas été effectué au siège de la guilde mais dans l'atelier de Rembrandt d'après quelques esquisses prises sur le lieu. Le Dr Tulp, alors âgé de 39 ans, n'est pas situé au centre de la toile mais, sur l'œuvre définitive, il est le seul à porter un chapeau à large bord et il paraît surtout concentré sur ses dires, comme le révèle son regard, alors que les autres personnages regardent soit l'avant-bras gauche disséqué soit un personnage supposé devant le groupe qui aurait, peut-être, posé une question intéressante au démonstrateur qui semble réfléchir pour donner une réponse. Les teintes rouges et blanches du bras disséqué focalisent notre regard dans l'ambiance claire/obscur si spécifique et si remarquable du maître hollandais, fruit de ses leçons avec Pieter Lastman, lui-même héritier du Caravage sur l'utilisation du clair/obscur. On remarque à droite également un gros volume dont on devine des caractères plutôt gothiques - mais sans certitude sur ce point - et celui-ci n'est pas relié, comme le démontre une certaine incurvation du dos malgré un reposoir. Ce volume est un ouvrage d'anatomie qui fait penser par son importance à la *Fabrica* d'André Vésale ou plutôt à l'une de ses copies révisées comme celle prise en Flandre d'Adrien van den Spiegel de 1627 pourvue des planches des *Tabulae anatomicae* de Giulio Casserio [4].

On sait que Rembrandt s'attacha particulièrement à l'étude de l'avant-bras gauche, installé ici en prono-supination pour bien exhiber le rôle des fléchisseurs disséqués par le Dr Tulp qui, avec sa pince (3), tient regroupés les muscles fléchisseurs superficiels des

doigts [1, 2]. Sur ce point, certains commentateurs pensaient y voir des erreurs [2] ou anomalies mais il n'en est rien. Du fait que l'abdomen n'est en rien ouvert, on ne peut parler d'une leçon d'anatomie, car celle-ci commençait toujours par l'abdomen pour éviter le rôle néfaste des fermentations et de la putréfaction des intestins. Certains, en fonction de l'imposant volume ouvert, ont pensé que celui-ci pouvait être vraiment l'ouvrage de Vésale car on retrouve dans l'originale de la *Fabrica* un portrait d'Andreas Vésalius expliquant la même zone anatomique mais sur le bras droit (Fig. 2) ; ce n'est pas le seul tableau représentant une telle scène, car on connaît aussi la représentation de l'anatomiste Leone Bonzio dont certains soutiennent que c'est plutôt Vésale qui aurait été peint.



Fig. 2 : Influence du célèbre portrait de Vésale ayant disséqué les fléchisseurs de l'avant bras droit et le tableau représentant l'anatomiste Leo Bontius peint par Leandro da Ponte.

Finalement, tout est fait dans cette peinture pour attirer l'œil du spectateur par le jeu de la lumière sur cet avant-bras disséqué du cadavre ainsi que sur les mains de l'opérateur, d'autant que le regard des autres assistants dont les cols sont tous pourvus de fraises, nous incite à cela. Nous devenons ainsi partie intégrante de cette leçon de physiologie fonctionnelle. Tous les personnages sont connus : celui qui nous fixe particulièrement tient dans la main gauche une liste numérotée avec le nom précis de chacun d'entre eux [8] : Jakob Blok, Hartman Hartmanszoon, Adriaen Slabraen, Jakob de Witt, Mathijs Calkoen, Jacob Koolvelt et le plus haut situé Frans van Loenen. Celui qui tient la liste est Hartman Hartmanszoon et entre ces deux personnages est peint Jacob Block et depuis la gauche sur la même ligne à la hauteur des mains de Tulp on observe Jacob Koolvelt, puis Adriaen Slabraen, puis Jakob de Witt plus penché, et enfin Mathys Calkoen. On sait que certains des chirurgiens de cette guilde ont été ajoutés par la suite ce qui explique que le

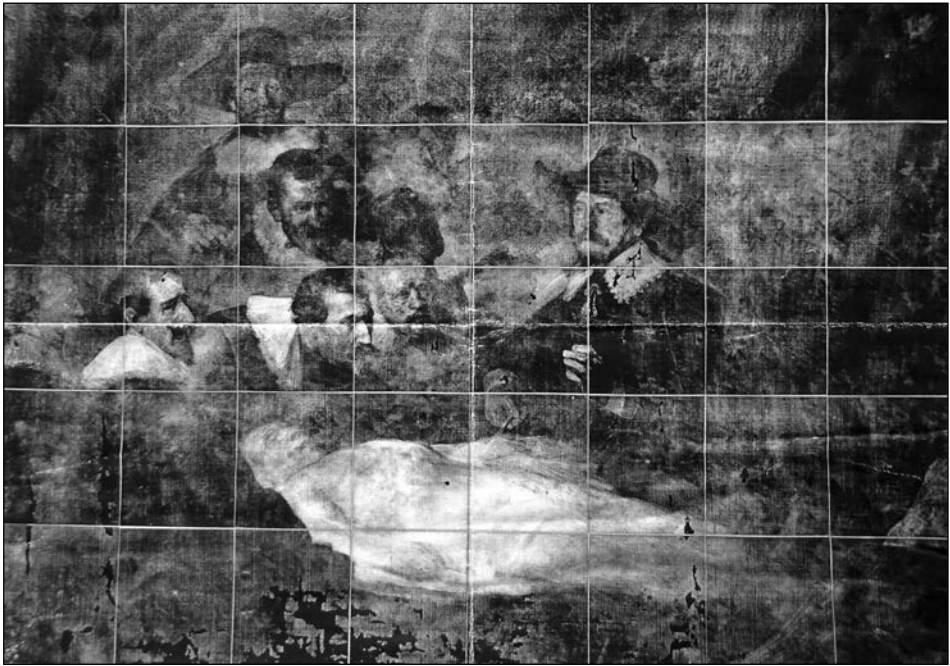


Fig. 3 : Radiographie du tableau par le Mauritshuis, La Haye, Pays-Bas.

détenteur de cette liste n'ait pas été peint dans la première ébauche ; on a découvert par l'analyse aux infra-rouges, aux ultra-violets et autre Rx mous que le personnage de Frans van Loenen était même pourvu d'un chapeau à large bord (Fig. 3) qu'il avait été un personnage important de cette guilde, détail rectifié par la suite. Donc, selon la volonté de Tulp, seul lui comme *praelector* portera un chapeau à large bord dans la représentation de cette compagnie qui débuta ses activités avec cinq membres pour finir à douze. À l'époque, l'assistant officiel du *praelector* est Mathijs Calkoen (1590/91- 1653) mais Frans van Loenen est l'assistant réel alors que Johann Fontey, non figuré ici, était le prédécesseur de Nicolaes Tulp. Nous sommes sensés être placés pour cette leçon au premier étage de la Kleine Vleeshal (5) (Petite halle aux Viandes) (Fig. 4), car, à l'occasion de l'inauguration festive de l'*Athenaeum Illustre* célébrée le 8 janvier 1632 dans l'Agnietenkapel, il fut décidé qu'une leçon d'anatomie par le Dr Tulp serait immortalisée par Rembrandt, récemment arrivé de Leyde.

Que sait-on de précis sur le condamné à mort qu'est Arisz Kindt, alias Arents Kint, alias Arents Kintge alias t'Kindt et de son vrai nom Adriaen Adriaenszoon ?

Nous avons pu obtenir les procédures concernant ce criminel dans les archives civiles de la ville d'Amsterdam [7]. Le verdict définitif - c'est à dire la potence - a été prononcé le 30 janvier 1632, les interrogatoires du criminel ayant commencé bien avant le 20 janvier et s'étant terminés le 24 janvier 1632. Donc, selon les archives de la ville d'Amsterdam, il n'est pas possible que le criminel Arisz Kindt ait été pendu à la date du 16 janvier 1632 ! Les procédures sont longues et afin d'obtenir un résultat "fondé" et

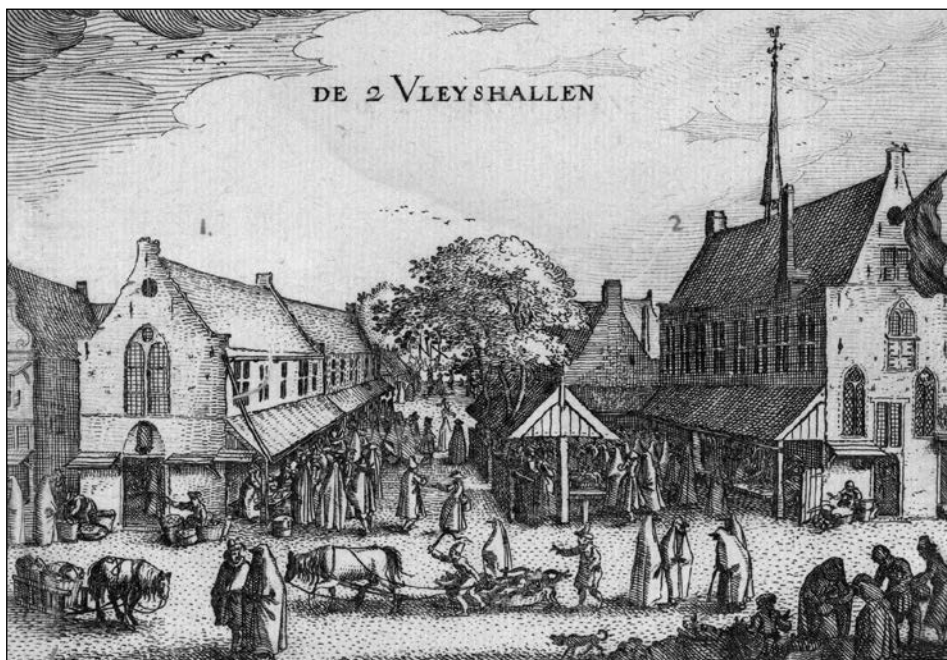


Fig. 4 : Gravure ancienne des Halles aux viandes ou Vleyshallen ; le lieu de la dissection est au premier étage de la Halle marquée 2, à droite, qui, en fait, est plus petite que la gauche, mais il existe ici une évidente erreur de perspective selon Teunis van Heningen.

selon les mœurs de l'époque, il a même été soumis à la torture, méthode courante à cette époque en Europe. Certes, le mobile principal reste les vols répétés aussi bien à Leyde, ville natale d'Aris Kindt, qu'à Amsterdam où il est arrêté avec son complice du moment, le dénommé Hendrick Jansz pour vols de manteaux et de tabac ; mais lors de la dernière agression afin de dérober le manteau d'un passant, en voulant l'empêcher de crier, il provoqua sur ce malheureux une attaque suffocante qui le fit succomber. Aris Kindt est alors arrêté comme meurtrier et on apprend qu'il est âgé de 28 ans et non de 41 ans comme l'ont indiqué bien des références. De plus, son comparse Hendrick Jansz fit une déclaration fort défavorable sur les divers cambriolages réalisés auparavant par Kindt avec d'autres complices.

Déjà, l'avant-bras *droit* du condamné soulève quelques problèmes, car on sait qu'une amputation à la scie de la partie basse de l'avant-bras droit donc aussi de la main du condamné a été effectuée quelques semaines avant son exécution sur ordre du Bailli de la ville de Leyde [10] comme peine pour diverses agressions commises dans sa ville. Cela ne fait pas de doute et se démontre dans la seule radiographie dont on dispose de ce tableau qui exhibe un moignon sur le membre supérieur droit (Fig. 3). C'est donc à l'instigation de certains que Rembrandt a rétabli l'intégrité du membre supérieur droit avec une main telle qu'elle pouvait être. Toutefois, il faut savoir que cette toile a été restaurée vingt et une fois et ces nécessités se comprennent en portant surtout notre regard sur la partie inférieure de la radiographie du tableau !

Quels problèmes soulève la représentation par Rembrandt du cadavre du condamné Aris Kindt ?

On sait les qualités exceptionnelles de dessinateur du maître hollandais ; il veillait toujours avec rigueur à représenter strictement ce qu'il observait selon la nature même et ce n'est pas la qualité expressive des divers visages parmi les sept personnages qui assistent à cette leçon qui va nous le démentir ou même les portraits antérieurs peints ou gravés du jeune maître. Cependant, le condamné exécuté nous pose quelques problèmes, sachant combien Rembrandt *représente vraiment ce que la nature lui donne à voir*. Il est bien vrai que le condamné Aris Kindt est de très petite taille si l'on compare simplement son thorax à celui du Dr Tulp par exemple, mais nous avons encore un autre moyen de juger de sa taille en nous servant de la hauteur connue du volume broché supposé de Vésale ou de van den Spiegel qui mesure à peu près 42 cm et grosso-modo de la tête au pied on reporte trois volumes et demi donc le condamné a une taille d'adolescent d'environ 147-149 cm. C'est bien cette petite taille qui explique son surnom d'enfant Kindt, Kindt ou même de t'Kindt. Sa tête, comparée à celle des autres personnages est pourtant de proportions habituelles présentant en revanche un front assez proéminent et une oreille droite antéversée.

Le docteur Tulp ne pouvait que disséquer l'avant-bras gauche du condamné, car ce dernier n'avait plus d'avant-bras droit, mais une chose nous frappe pour l'avant-bras droit, c'est qu'il est bien court surtout si il est comparé à celui disséqué de gauche qui arrive comme chez tout un chacun au-dessus du genou, alors qu'à droite on est un peu au-dessus du bassin et son avant-bras est fort bien restauré et proportionné. Rembrandt a reçu du groupe de chirurgiens des indications précises sur cet avant bras. Cependant, certains pensent que le bras disséqué lui a été confié auparavant pour qu'il se réalise à sa guise chez lui. Si l'on examine attentivement la longueur des membres inférieurs en se référant à la hauteur du livre d'anatomie si proche, on peut dire qu'ils sont vraiment très courts, justifiant toujours pour le condamné le surnom de Kindt. Si l'on pousse notre examen, on note que les membres inférieurs ne sont pas au même niveau et que le droit est nettement plus court que le gauche. Finalement, Rembrandt était tout à fait instruit de la peine antérieure subie et la seule radiographie connue du tableau montre bien ce moignon alors que rien d'autre n'a été changé sur le condamné par la suite, sinon cette reconstruction d'une main sur l'avant-bras droit, plus court. Somme toute la déficience de longueur des membres droits supérieur et inférieur se juge bien par rapport à ceux de gauche sur cet homme de très petite taille d'environ 147/149 cm pour son âge : 28 ans. L'observation de cette asymétrie entre l'hémicorps droit et gauche avait déjà intrigué notre ami l'anatomiste lyonnais le professeur Alain Bouchet, qui pensait à une séquelle d'hémiplégie mais on voit mal Aris Kindt se livrer aisément avec une telle séquelle aux vols à la tire ou même par agression ! Intrigués aussi, nous avons recherché s'il existait un syndrome possible correspondant à nos observations et nous remercions vivement de son aide notre collègue spécialiste des maladies congénitales Mme le Dr Pigeon. En effet, devant notre faisceau de constatations, cela lui a suggéré la possibilité d'un syndrome de Silver/Russell [9], décrit en premier par H.K. Silver en 1953, puis par A. Russel en 1954, qui est reconnu depuis comme une maladie génétique dont le gène a été identifié (mutation sur le gène IGF2). Ce syndrome est rare, un cas sur 100.000, mais on apprend que dans ce nanisme plutôt harmonieux, il est constaté des degrés variables dans l'asymétrie de croissance d'un hémicorps. Le périmètre crânien est normal, ce qui fait que chez les enfants à la naissance, on pense même à une hydrocéphalie. Le front est proéminent avec

un menton pointu et des oreilles antéversées, comme ici la droite d'Arisz Kindt. Il existe bien d'autres signes mais inutilisables sur ce cadavre.

Conclusion

Nous pensons que devant la qualité géniale et fort précise de cette œuvre de Rembrandt à qui rien des choses observées de la nature n'échappait, on peut vraiment suggérer que le condamné Adriaen Adriaenszoon dit Arisz Kindt était porteur d'une dysmorphie du type syndrome de Silver/Russell. Alors on comprend mieux certaines remarques du poète Andries Pels tirées de ses *Gebruik en misbruik des tooneels* de 1681 : "Il (Rembrandt) appelait sa fantaisie 'imitation de la nature'. Toute autre chose était pour lui vains ornements. Seins tombants, mains mal faites, et jusqu'aux marques des lacets du corset sur la poitrine, des jarrettières sur les jambes devaient être visibles, pour que soit respectée la Nature et telle était sa Nature, qui n'aurait supporté nulle règle, nul canon de proportions, pour le corps humain". Et Pels d'ajouter : "qui le dépassa dans le champ de la peinture ?" Uniques et fascinantes ces peintures de Rembrandt, et il est vrai que le raisonnement cède la place au regard, car son art remet par là en question les certitudes fondamentales de la connaissance selon Michael Bockenmühl [11] et nous fait prendre conscience des possibilités inépuisables de notre regard.

NOTES

- (1) Rembrandt est bien le prénom du peintre dont il se servait pour signer ses toiles et gravures car il fut aussi un exceptionnel graveur. Au début, il signait volontiers Rt puis Rt van Ryn mais en 1633 on voit Rembrunt puis Rembrandt.
- (2) Les éditions des *Observationum medicorum libri tres* de Nicolaes Tulp sont riches d'observations rares dont le nombre a augmenté avec le temps car N. Tulp a vécu 71 années.
- (3) C'est une pince droite que l'on retrouve dans l'*Armentarium* de Jean Scultet sur la planche VIII (9) dans l'édition de 1655, d'Ulm, sa ville natale.
- (4) Les deux compagnies néerlandaises des Indes avaient les sigles suivant : VOC pour les orientales, et GWC pour les occidentales ; leurs profits n'ont jamais été égalés !
- (5) Depuis 1555, la guilde des chirurgiens avait l'autorisation de disséquer annuellement le corps d'un criminel exécuté et cela se faisait dans la Kleine Vleeהל, située dans l'ancienne chapelle du cloître Sainte-Marguerite qui jadis servit d'hôpital.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] IJPM FFA., VAN DE GRAAF RC., NICOLAI JPA., MEEK MF. - "The anatomy lesson of Dr Nicolaes Tulp by Rembrandt (1632) : a comparison of the painting with a dissected left forearm of a Dutch male cadaver", *J.Hand Surg.*, 2006, 31A, 6, 882- 892.
- [2] MASQUELET Alain Charles - "The anatomy lesson of Dr Tulp, *J.Hand Surg.*, 2005, 30B, 4, 379-381, et "La leçon d'anatomie du Docteur Tulp" (Séance du 29 mars 2011), *Bull. Acad. Natle Med.*, 2011, 195, N° 3, 773-783.
- [3] SEBALD WG. - Les anneaux de Saturne (voir p. 24-30 où l'auteur démontre par ses erreurs une méconnaissance totale du tableau et des personnages de celui-ci), Gallimard, Paris, 2003.
- [4] BOUCHET Alain - *L'esprit des leçons d'anatomie*, Cheminement, septembre 2008.
- [5] PEDRETTI Carlo et collaborateurs - *Rappresentare il corpo. Arte e anatomia da Leonardo all'Illuminismo*, Bologna, Bononia University Press, 2004.
Dont les textes de Louis van Delf : "I secoli d'oro dell'anatomia" et de Norbert Middelkoop : "Immortalati intorno al tavolo anatomico".
- [6] HECKSCHER W S - *Rembrandt's anatomy of Dr Tulp : an iconological study*, Washington ; N.Y. University Press, 1958.
- [7] Archives civiles de la ville d'Amsterdam - Arch. 5061/Inv 299 f37, f37v, f38 et f47v. - Arch. 366 / Inv 294 f 13v.

- [8] SCHUPBACH William - "The paradox of Rembrandt's anatomy of Dr. Tulp", *Medical History*, Supplément N° 2, 1982.
- [9] LAMZOURI A, RATBI I, SEFIANI A - "Syndrome de Silver Russell. À propos de trois cas et revue de la littérature", *The Pan African medical journal*, 2013,14 : 91.
- [10] SIEGAL Nina - *The anatomy lesson. A novel*, Anchor Books, New-York, p. 179-190 et 217-220, 2014.
- [11] BOCKENMÜHL Michael - *Rembrandt*, Taschen, 2016.

RÉSUMÉ

Les auteurs offrent un nouvel aperçu des circonstances de cette œuvre commandée, déterminante pour la réputation de Rembrandt à Amsterdam. Ce n'est pas une leçon d'anatomie car le ventre n'a pas été ouvert mais bien une leçon de physiologie sur les fléchisseurs de l'avant-bras gauche déjà fort bien analysée. Mais leur regard a aussi particulièrement porté sur le condamné Adriaen Adriaenszoon, alias Arisz Kindt ou même t' Kindt, âgé de 28 ans et exécuté par pendaison le 31 janvier 1632. Sa morphologie et les difformités particulières qu'il présente font songer à un syndrome de Silver Russell décrit seulement en 1953/54 et les auteurs précisent les raisons du choix de ce syndrome. On comprend mieux ainsi pourquoi le Dr Tulp a disséqué l'avant-bras gauche, puisque la main droite avait été tranchée auparavant.

SUMMARY

The authors provide new ideas about the circumstances of the commissioned work which has been a determining factor for Rembrandt's reputation in Amsterdam. Not a real lesson of anatomy as belly was not opened but a well-analyzed lesson of physiology about flexors of a left forearm. They particularly look at the condemned man, 28, Adriaen Adriaenszoon, hanged on the 31th January 1632. His morphology and his peculiar deformities make think of a syndrom of Silver Russell described only in 1953-54 and the authors precisely explain the reasons for choosing this syndrom.

Réflexions historiques autour de la question de la nostalgie *

Historical considerations about nostalgia

par Christelle FERRATY **

La nostalgie, le désir fort et douloureux de rentrer chez soi, a existé de tous temps. Retrouver sa patrie, les êtres chers, desquels on a été éloigné, a inspiré de nombreux textes littéraires anciens ou plus récents, que ce soient des mythes, des épopées, des romans. Sa survenue a souvent été diagnostiquée chez les soldats, mais aussi chez les marins, et elle a fait l'objet de nombreux écrits, en particulier ceux des médecins militaires français.

Le terme de nostalgie est issu de deux mots grecs, *nostos*, retour et *algos*, douleur ou souffrance. C'est un médecin alsacien, né à Mulhouse, Johannes Hofer, qui à la fin du XVII^{ème} siècle a construit le néologisme de nostalgie. Jusqu'alors était utilisé le mot allemand *Heimweh*, qui désignait spécifiquement le "mal du pays". Dans sa thèse soutenue le 22 juin 1688 devant ses maîtres de l'université de Bâle, intitulée *Dissertatio medica de Nostalgia oder Heimwech* (Essai sur la nostalgie, appelée maladie du pays), Hofer évoque la survenue chez certains sujets d'un état de dépression grave suscité par l'obsession douloureuse de retourner chez soi, accompagnée d'un cortège de symptômes somatiques, et qui, en l'absence de traitement, peut mener à la mort. Il relate dans son travail le cas d'un étudiant suisse originaire de Berne qui dépérit à Bâle, éloigné de sa terre natale, ainsi celui d'une servante qui, après un traumatisme, meurt à l'hôpital loin de sa famille. Le jeune Suisse, quasi moribond, sera guéri par le retour, avant même d'atteindre sa patrie à Berne. Hofer décrit comme signes cliniques de la nostalgie à la période d'état une dépression de l'humeur, un syndrome asthénique avec anorexie, palpitations, insomnie, gémissements et un syndrome fébrile permanent ou intermittent. La pathologie se complique de troubles digestifs importants. Le pronostic de la maladie nostalgique non traitée est mauvais; elle ne connaît pas de rémission spontanée. Le seul traitement est le retour au pays. Ceux pour qui ce retour n'est pas possible connaissent pour la plupart une aggravation de leur maladie. Certains deviennent fous (1). La thèse de Hofer est publiée de nouveau en 1710 avec quelques corrections de Théodore Zwinger, un compatriote médecin né à Bâle. La nostalgie a été tout d'abord décrite comme le "mal suisse", les montagnards suisses fournissant à l'époque la majeure partie des contingents de

* Séance de février 2018.

** Service local de psychologie appliquée de la Marine de Brest, BCRM Brest, CC23, 29240 Brest Cedex 9.

mercenaires qui se trouvaient sur les champs de bataille en Europe. Les troupes suisses au service du roi de France qui vont s'illustrer dans la bataille de Fontenoy en 1745 comptent plus de dix mille hommes. Les sentiments de solitude et d'exil qui les assaillent engendrent chez eux des réactions dépressives ainsi que l'obsession du retour. Mais la distance qui les sépare de leur patrie est considérable pour l'époque et le moral des Gardes suisses s'effondre quand se fait entendre l'air du pays, le *Ranz des vaches*, qui est l'air qui accompagne les troupeaux aux alpages, car il leur rappelle trop de souvenirs émouvants. Zwinger rapporte le fait qu'en vue de prévenir les épidémies de dépression qui mènent au suicide ou à la désertion, les officiers des troupes suisses ont fait interdire que le *Ranz des vaches* soit joué à la cornemuse, ou chanté, ou simplement sifflé. Albert de Haller, qui est un citoyen de Berne dont le renom comme poète et comme médecin touche aussi à l'histoire de la nostalgie, publie en 1779 dans l'*Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* un article, en 1779, un article où il dit de ce mal que "c'est une mélancolie causée par le vif désir de revoir ses parents et par l'ennui d'être avec des étrangers que nous n'aimons pas et qui n'ont pas pour nous cette vive affection que nous avons éprouvée de la part de notre famille". Elle s'exprime par le fait "de retrouver la voix des personnes que l'on aime dans les voix de ceux avec qui l'on converse, et de revoir sa famille dans les songes" (2). Un nouvel article intitulé "Nostalgie" paraîtra en 1821. L'auteur en est l'illustre Philippe Pinel, alors médecin-chef à l'hôpital de la Salpêtrière et professeur de médecine, dont l'écrit est complété par celui de François-Gabriel Boisseau, autre médecin des armées napoléoniennes, qui lui-même a souffert du mal de nostalgie (3). Pinel s'inspire pour cet article, sur un plan clinique, de la *Nosologie méthodique* de François Boissier de Sauvages, datant de 1771 (4).

Les médecins militaires avaient constaté avant la Révolution les dégâts qu'engendrait la nostalgie, véritable fléau des armées en campagne, par l'abondance des nostalgiques dans les hôpitaux militaires, et le nombre élevé de cas mortels. Elle s'élevait au même rang que le scorbut pour sa fréquence, et que le typhus pour sa gravité. Elle était classée par la plupart des auteurs comme une variété de mélancolie, en raison de la profondeur de la douleur morale qu'elle engendrait. Elle était décrite aussi bien dans les armées de l'Ancien régime que dans la Marine. Charles Polydore Forget, dans son *Traité de médecine navale*, en 1832, souligne que la nostalgie a été étudiée dans la Marine française mais qu'elle était réputée antérieurement dans la Marine anglaise. Elle s'emparait des matelots anglais lorsque, après un voyage au long cours, ils commençaient à jouir du plaisir de revoir leur famille, et qu'on les reconduisait à bord pour les emmener vers des terres éloignées. Forget signale aussi la survenue de nostalgie chez les marins bretons venus de l'intérieur des terres.

La Révolution provoque la recrudescence des épidémies de nostalgie, avec les lois sur la réquisition et la conscription militaire, qui augmentent le nombre de réfractaires et de déserteurs : "Nulle époque n'a été peut-être plus féconde en exemples de nostalgie que la Révolution française, et les guerres qu'elle a engendrées" (5). Au début du XIX^{ème} siècle, un grand nombre d'auteurs, tous médecins (en réalité chirurgiens) des armées napoléoniennes, décrivent des épidémies de nostalgie pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, entre 1792 et 1815. Denis Guerbois, qui a exercé pendant sept ans comme chirurgien dans les hôpitaux ambulants des armées, a à peine dix-huit ans lorsqu'il est affecté comme aide-chirurgien dans l'armée du Rhin en 1793. Il participe à la campagne des Alpes, en 1799, et est le chef du service chirurgical de l'armée d'Italie à partir de 1800, après Marengo. Sa thèse de médecine, soutenue à Paris en 1803, est la

première dissertation en français, et non en latin, qui étudie la nostalgie et ses ravages parmi les jeunes conscrits appelés à défendre le territoire national en 1793. Il apporte comme précision clinique qu'une amélioration se produit chez les combattants souffrant de nostalgie lorsqu'ils sont en contact avec des individus originaires du même pays (6). Les observations cliniques sur la nostalgie de Dominique-Jean Larrey ont longtemps fait autorité (7). Devenu chirurgien en chef de la Grande armée en 1812, et après avoir servi sur le Rhin et en Égypte, il est le chirurgien en chef de la Garde impériale jusqu'à Waterloo, en 1815. La correspondance qu'il entretient avec sa femme pendant la campagne de Russie témoigne qu'il n'est pas exempt lui-même d'une angoisse nostalgique douloureuse et envahissante.

Pierre-François Percy quant à lui est aussi chirurgien en chef et le principal responsable du service de santé dans les armées de la Moselle et du Rhin quand se déclarent les épidémies de maladie nostalgique. Il est l'auteur, avec Charles-Nicolas Laurent, d'une importante étude sur la nostalgie, consignée dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, publié en 1819. Il y décrit le cas de soldats qui finissent "par devenir sombres et mélancoliques et succomber à des maladies, suites inévitables de l'état d'affaiblissement dans lequel l'idée chérie d'un pays qu'il craignent de ne plus revoir, les a insensiblement jetés". Il précise que la maladie du pays a exercé d'importants ravages dans l'armée de la Moselle et du Rhin entre 1793 et 1794, lors de la campagne d'Égypte en 1799, dans le camp de Montreuil entre 1803 et 1805, et lors du siège de Mayence entre 1813 et 1814. Il la caractérise comme la maladie du conscrit, et la définit comme la pathologie la plus grave des armées en campagne (5).

Percy remarque que, dans le camp de Montreuil, les combattants sont sous les ordres de chefs durs et exigeants, et n'ont que peu de repos malgré la fatigue (5). Nombre de médecins ont affirmé que la nostalgie était d'autant plus fréquente et plus grave que les commandements étaient sévères, et qu'elle se développait plus après les défaites. Quand les troupes étaient inactives, manquaient d'instructeurs, étaient confrontées à l'ennui et aux ruminations, en particulier dans les camps et les casernements, elles étaient beaucoup plus exposées. En revanche, la distraction pouvait prévenir sa survenue, et il était préconisé que des activités à type de chants, de danses, de jeux soient organisées pour diminuer son ampleur. Le chirurgien de marine Jean-Baptiste Fonssagrives observe quant à lui, à la fin du XIX^{ème} siècle, que les campagnes paraissent longues aux marins sur les navires de guerre, et que le découragement rend les jeunes matelots "nostomanes" (8).

Toujours d'après Percy, "le traitement de la nostalgie essentiel doit être plutôt moral que pharmaceutique [et il] est bien prouvé par l'expérience que l'administration de médicaments contribue beaucoup plus à aggraver les symptômes qu'à les calmer". Le seul traitement possible paraît donc être le rapatriement du malade dans son lieu d'origine, l'urgence étant de lui rendre l'espoir de revoir les siens, la promesse du retour au pays pouvant déjà engager l'amorce d'une guérison (5).

Il faut noter que certaines régions de France sembleraient prédisposées à la nostalgie ; seraient touchés principalement les Bretons, les Vendéens, les Corses, les Basques... Louis-Jacques Bégin, autre chirurgien de la Grande armée, fait remarquer dans ses écrits de 1834 que d'un point de vue clinique "le mal du pays, ou la nostalgie, s'empare avec une grande facilité des Suisses, des Bretons, des paysans de l'ouest de la France, de tous les hommes sortis de solitudes ou de montagnes, où leur existence s'écoulait paisible, sans assujettissement de convention, et au milieu des relations restreintes, mais affectueuses de la parenté et du voisinage. L'habitant des grandes villes, le jeune soldat sorti

de la capitale, connaissait rarement la nostalgie” (9). En 1853, l’officier de santé Malaper du Peux dresse spécifiquement un portrait détaillé d’un cas de nostalgie observé quelques années auparavant en Algérie sur la personne d’un Breton (10). Percy remarque lui aussi que les Bretons sont tout particulièrement visés par les épidémies de nostalgie qui déciment des unités entières de l’armée de la Moselle et du Rhin, de celle des Alpes entre 1799 et 1800, ainsi qu’au camp de Montreuil. Dans ce camp, la nostalgie exerce toute son influence sur les Bas-Bretons arrivés tout récemment de leur pays. Ne parlant que leur langue, et disséminés au milieu de personnes dont ils ne peuvent pas se faire comprendre, ils sont envahis par la tristesse, ne tardent pas à tomber malades, et à entrer à l’hôpital (5). Le caractère favorisant de l’usage de dialectes ou idiomes locaux est très souvent retrouvé chez les victimes de nostalgie, par manque de compréhension du français et donc d’échanges verbaux. Dès le XVII^{ème} siècle, les auteurs insistent sur l’importance de la langue dans l’apparition du mal du pays, car les nostalgiques en règle générale utilisent un patois natal. Ainsi, Henri Rey, en 1877, relie spécifiquement l’inclination nostalgique des Bretons et de Corses à leurs difficultés de communication du fait de la non-pratique du français (11).

Selon Percy, ce n’est pas toujours l’éloignement du sol natal qui cause la nostalgie, ni le retour qui en opère la guérison. Il met en évidence que certains Suisses deviennent nostalgiques parce qu’ils sont séparés de leurs parents, quoique habitant le même pays (5). Le nosographe Boissier de Sauvages souligne que la nostalgie peut se manifester chez l’enfant et que, lorsqu’il s’agit d’enfants de bohémiens en perpétuelle migration, cette affection ne résulte pas uniquement de la privation d’un lieu déterminé: ces enfants souffrent en réalité de l’éloignement de leurs parents (12). Denis Guerbois quant à lui perçoit dans la nostalgie du jeune conscrit arraché des bras de sa mère la répétition du déchirement qu’a ressenti l’enfant ôté du sein de sa nourrice (6).

Vladimir Jankélévitch, en 1974, dans son ouvrage *L’irréversible et la nostalgie*, rapporte que le nostalgique aime son petit village comme la mère aime son enfant, non pas parce que cet enfant est remarquablement beau, mais parce qu’il est le sien. De la même façon, l’exilé rêve de son village, non pas à cause de son exceptionnalité, mais parce que ce village est le sien, qu’il est le lieu de sa naissance et de son enfance. La fascination pour le lieu natal ne tient pas à sa nature intrinsèque, mais au fait d’y être né. Ainsi, l’objet de la nostalgie serait plutôt le fait du passé, ce que Jankélévitch nomme la *passéité*, qui elle-même est avec le passé dans le même rapport que la temporalité avec le temps (13).

Emmanuel Kant évoque l’hypothèse, dans son *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht (Anthropologie du point de vue pragmatique)*, en 1798, que le mal du pays, qui touche également, lui a-t-on raconté, des soldats originaires de Westphalie, représente le regret douloureux de la jeunesse qui a passé, et non pas du pays que l’on a dû quitter. Il explique que ce ne sont pas les lieux mais les âges de l’enfance, que ce n’est pas l’espace mais le temps, qui donnent sa structure essentielle à la nostalgie. Ce que désire le nostalgique, ce n’est pas l’endroit où il a vécu sa jeunesse, mais sa jeunesse elle-même. Son désir n’est pas tendu vers un site qu’il pourrait retrouver, mais vers un temps de sa vie à jamais irrécupérable. Kant ramène ainsi la maladie du pays aux dépressions liées au temps qui passe, telles que les chagrins d’amour, les deuils et les ruptures, qui renvoient aux angoisses de séparation (14). Jean Starobinski reprend cette idée lorsqu’il affirme que la nostalgie est une variété de deuil lorsque le sujet est demeuré dépendant du lieu et des personnes avec lesquels se sont établis ses rapports premiers (15). Ainsi, chez le

RÉFLEXIONS HISTORIQUES AUTOUR DE LA QUESTION DE LA NOSTALGIE

nostalgique, derrière le désir de retour en arrière dans l'espace se cache le désir d'une régression temporelle vers le paradis perdu, celui de la prime enfance. C'est parce que notre enfance est à jamais inaccessible qu'elle nous paraît heureuse, car l'impossibilité de la revivre nous la fait idéaliser (16).

D'un point de vue psychanalytique, la nostalgie peut être envisagée comme l'expression métaphorique du rapport au manque et à la perte de l'objet, ou comme la métaphore du désir du névrosé. Le nostalgique, qui vit dans le regret d'avoir été, et qui est dans la quête incessante des traces d'un passé définitivement révolu, veut croire que le retour au pays peut combler ce manque. Il feint de penser que son problème est un simple problème de retour, dans le but de se rassurer lui-même. Or l'espace permet les allées et venues : il peut être sillonné dans tous les sens, et autorise de revenir sur ses pas, car les mouvements y sont réversibles. Le retour renvoie au départ, et de nouveau le départ au retour ; aller et revenir sont en définitive une seule et même chose. Ce qui est vrai de l'aller et du retour est aussi vrai du voyage circulaire, qui est une boucle close. Cependant, le vrai remède de la nostalgie n'est pas le retour en arrière dans l'espace mais la régression vers le passé dans le temps. Or cette réversion chronologique est inconcevable : on ne peut pas être et avoir été à la fois. Comme l'explique Jankélévitch, "l'irréversibilité temporelle empêche le retour spatial de se replier exactement sur son point de départ", ce qui rend la nostalgie de ce fait incurable (13). Revenu dans son pays, le nostalgique reste malheureux, car il y trouve des personnes et des choses qui ne ressemblent plus à ce qu'elles ont été. L'Ulysse de l'*Odyssée* ne retrouvera pas celui qu'il était quand il a quitté son île : cet Ulysse-là est mort et à jamais disparu, car il revient chez lui transformé par ses aventures, mûri par les épreuves qu'il a traversées et enrichi par l'expérience de son voyage.

La nostalgie s'inscrit dans le rapport que l'homme entretient avec son passé et les lieux de son histoire. Toutes les guerres, par l'éloignement et l'absence sur de longues durées qu'elles impliquent, ont fourni des exemples d'épidémies de nostalgie, chez les soldats appartenant aux armées napoléoniennes ou au cours du premier conflit mondial, mais aussi sur les navires de la Marine. Les travaux des chirurgiens de la Grande armée ont permis de limiter, par le repérage et la prévention, la survenue de cette pathologie psychique.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) HOLFERS J. (1688) - *Dissertatio medica de nostalgia oder Heimwehe*. Bâle, Jacob Bertsch.
- (2) HALLER A. de (1779) - Nostalgie, *Encyclopédie*, 4 (suppl.), p. 57.
- (3) PINEL P., BOISSEAU F.G. (1821) - Nostalgie, *Encyclopédie méthodique*, 10, 663-665. Paris, Jacques-Louis Moreau.
- (4) BOISSIER DE SAUVAGES F. (1763) - Melancholia, *Nosologia methodica sistens morborum classes, genera et species*, pp. 379-394. Amsterdam, Frères de Tournes.
- (5) PERCY P.-F. LAURENT Ch. (1819) - Nostalgie, *Dictionnaire des sciences médicales*, 265-281. Paris, Pankouche.
- (6) GERBOIS D.-F.-N. (1803) - *Essai sur la nostalgie, appelée vulgairement maladie du pays*. Thèse de médecine. Paris.
- (7) LARREY D.-J. (1821) - Mémoire sur le siège et les effets de la nostalgie, *Recueil de mémoires de chirurgie*. Paris, Compère Jeune.
- (8) FONSSAGRIVES J.-B. (1856) - *Traité d'hygiène navale*, p.842. Paris, J.-B. Baillière.
- (9) BÉGIN L.-J. (1834) - Nostalgie, *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, 12, 76-77. Paris, Méquignon-Marvis.
- (10) MALAPER DU PEUX J.-U. (1853) - *De la nostalgie*, p.12-13. Thèse de médecine. Paris.

- (11) REY H. (1877) - Nostalgie, *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique*, 24, pp.116-144. Paris, S.-F. Jaccoud.
- (12) BOISSIER DE SAUVAGES F. (1772) - *Nosologie méthodique*, 7, p. 239. Lyon, Gouvion.
- (13) JANKÉLÉVITCH V. (1974) - La nostalgie, *L'irréversible et la nostalgie*. Paris, Flammarion.
- (14) KANT E. (1798) - *Anthropologie du point de vue pragmatique*. Paris, Flammarion (1999), 1 (32).
- (15) STAROBINSKI J. (2012) - La leçon de la nostalgie, *L'encre de la mélancolie*. Paris, Seuil.
- (16) ROBERT-DEMONTROND P. (2001) - Psychodynamique de l'expatriation : la nostalgie comme syndrome d'adaptation, *Revue internationale de psychosociologie*, 16 (7), 317-338.

RÉSUMÉ

La nostalgie peut être décrite comme le désir douloureux de retrouver les liens, les objets, les êtres, les paysages du passé. Elle a été longuement étudiée par les médecins militaires lors des campagnes napoléoniennes, fortement pourvoyeuses de nostalgie, dans lesquelles elles provoquaient des épidémies de désertion ou menait un grand nombre de soldats à la mort. Ce qui a d'abord été défini dans la nostalgie comme le rapport au pays natal, qui est le symbole territorial de l'enfance, a été redéfini ultérieurement comme le rapport du sujet à ses propres figures parentales et aux stades primitifs de son développement : la terre natale est l'incarnation, par excellence, de l'objet perdu. Le traitement préconisé de cette maladie, qui est le retour au pays de naissance, n'apparaît donc dans cette perspective qu'une illusion, car il n'y a pas de retour possible : ce que voudrait l'homme nostalgique, c'est redonner vie au fantasme du souvenir (Jankélévitch).

SUMMARY

Nostalgia can be described as the painful desire underlying the desire to rediscover relationships, objects, people, and countries of the past. It has been thoroughly studied by military doctors during the Napoleonic military campaign, which purveyed much nostalgia, provoked epidemics of desertion, and lead a large number of soldiers to their death. While nostalgia was originally defined as the relationship to one's country of birth, the territorial symbol of childhood, was later redefined as the relationship between the subject to his own parental figures and primitive stages of development: the country of birth is the ultimate incarnation of the lost object. The recommended treatment for this illness, which is to return to one's native country, therefore appears to be simply an illusion from this perspective since there is no possible return: what the nostalgic person would like is to give life back to their memories.

Nostalgie ⁽¹⁾ versus hystérie ^{(2)*}

Nostalgia versus hysteria

par Danielle GOUREVITCH **

En un temps où l'hystérie avait bon dos et étiquetait les femmes difficiles, la nostalgie étiquetait les garçons qui posaient des problèmes à leur hiérarchie lorsqu'ils étaient incorporés, qu'ils fussent appelés sous les drapeaux ou qu'ils s'engageassent. Les hasards de la recherche et de la manie de collectionneur m'ont ainsi mise en présence d'une lettre d'un sénateur à un illustre chef de service de Sainte-Anne pour attirer son attention sur un jeune homme qui venait d'y être hospitalisé.

La lettre



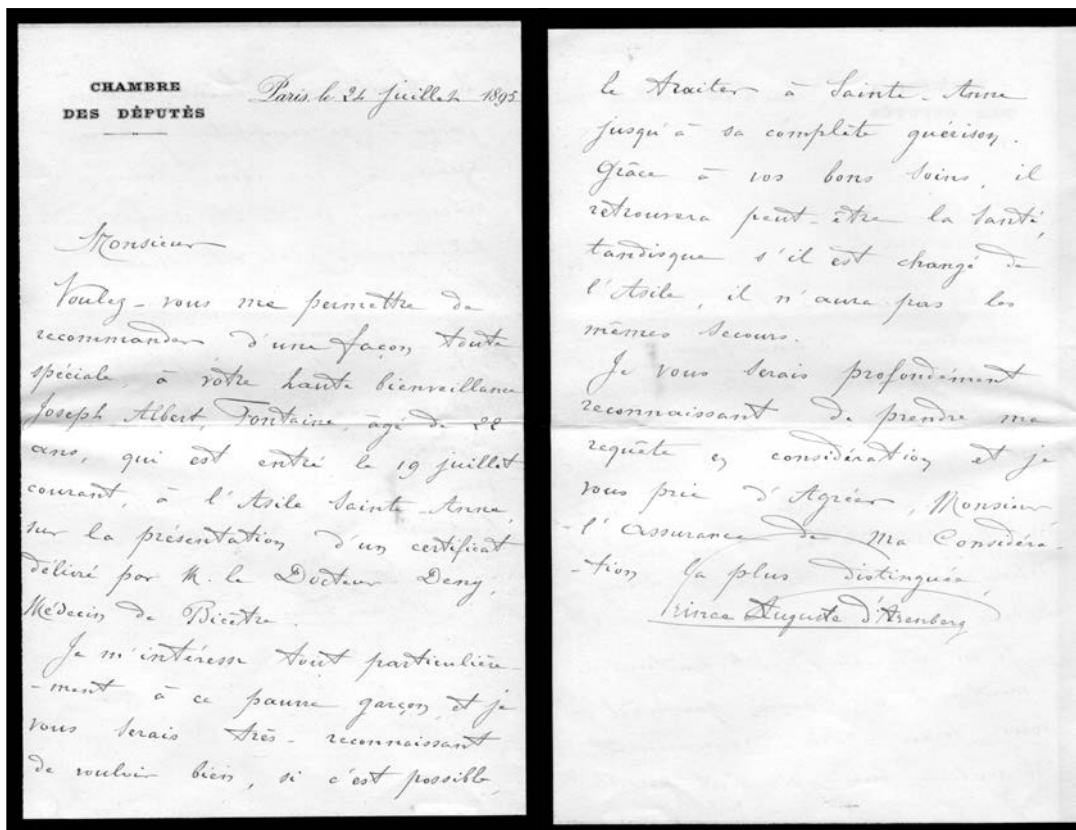
Le prince d'Arenberg

La lettre recommande Joseph Albert Fontaine, âgé de 22 ans (le 24 juillet 1895) au docteur Joffroy, professeur à la faculté de médecine, médecin de l'asile Sainte-Anne, arrivée par porteur à son adresse personnelle, 186, rue de Rivoli, une belle adresse où il reçoit sa clientèle privée. L'auteur de cette lettre est un député, le prince Auguste d'Arenberg (1837-1924), homme d'affaires très riche et homme politique en vue, sinon de premier plan. Il a fait construire un hôtel aujourd'hui disparu, 20-22, rue de la Ville l'Evêque, dans le VIIIème, sur un terrain acquis en 1888 par son épouse Jeanne Greffulhe ; ni le renom de l'architecte Ernest Sanson (1836-1918) ni le choix d'un élégant style Louis XVI n'ont empêché sa destruction dans les années 1960. Mais ce prince est aussi un homme de bien, philanthrope, fondateur ou directeur de divers services d'aide "aux plus démunis", dirait-on aujourd'hui ; est-ce à ce titre qu'il intervient en faveur d'un pauvre malade ?

La lettre est écrite sur le papier à en-tête de la Chambre des députés, datée du 24 juillet 1895, fileté d'un noir de deuil, usage peut-être adopté à la mort de sa femme en 1891.

* Séance de février 2018.

** 21, rue Béranger 75003 Paris.



La lettre, recto et verso.

En voici la transcription : Voulez-vous me permettre de recommander de façon toute spéciale à votre haute bienveillance Joseph Albert Fontaine âgé de 22 ans, qui est entré le 19 juillet courant à l'Asile Sainte-Anne sur la présentation d'un certificat délivré par M. le Docteur Deny, médecin de Bicêtre.

Je m'intéresse tout particulièrement à ce pauvre garçon et je vous serais très reconnaissant de vouloir bien, si c'est possible, le traiter à Sainte-Anne jusqu'à sa complète guérison. Grâce à vos bons soins il retrouvera peut-être la santé, tandis que s'il est changé de l'Asile (sic) il n'aura pas les mêmes secours. Je vous serais profondément reconnaissant de prendre ma requête en considération, et je vous prie d'Aggréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Prince Auguste d'Arenberg.

Le dossier

Grâce à la précision de la lettre, à l'intervention de mon fils Raphaël, chef de service du CPOA, à l'obligeance de sa collègue, le Dr Valérie Le Masson (département de l'information médicale) et à l'efficacité de l'archiviste, Mme Corinne Moressee, j'ai pu

NOSTALGIE VERSUS HYSTÉRIE

obtenir photocopie du dossier qui était sur le point de gagner les réserves du Boulevard Sérurier (archives de la Ville de Paris).

Le malade est donc Joseph-Albert Fontaine, célibataire, domicilié à Paris, rue de la Ville l'Evêque, 20, né le 19 mars 1873, à Paris (Seine), et qui sortira sous le régime de la "liberté", le 13 septembre 1895. On remarquera qu'il habite les beaux quartiers, et plus précisément à l'adresse du prince-député.

Le certificat annoncé par le député, s'il a existé, ne semble pas avoir été conservé. L'autre bizarrerie est que le Dr Deny n'est plus à Bicêtre, ce qu'il semble ignorer ; on mesurera combien l'intérêt du grand seigneur pour sa concierge est tout relatif...

En voici la transcription :

19 juillet 1895

Est atteint de déséquilibre des facultés avec idées de persécution et idées de grandeur.

Signé : Dr Deny

Immédiat

Est atteint de dégénérescence mentale avec idées mégalomaniaques et quelques idées de persécution.

Signé : Dr Roubinovitch

Quinzaine

Est atteint de débilité mentale, idées confuses de persécution, sa mère cherchait à le contrarier, propos sans suite, il approfondit les hommes et contrarie en lui l'intelligence des autres ; déjà traité ; même état ; doit être maintenu.

Signé : Dr Dagonet

Autre feuillet

- 20 juillet 95

- A.H.

Oncle paternel a eu un accès de folie ayant nécessité l'application de la camisole de force et s'étant terminé au bout de dix jours par la mort

- A.P.

Convulsions à l'âge de un an ; on prétendait que c'étaient les vers.

Jusqu'à l'âge de 2 ans, convulsions à plusieurs reprises (environ quatre fois), au moment de la dentition. A parlé à 2 ans, a marché à 15 mois.

Il a obtenu son certificat d'études, mais grande difficulté pour apprendre.

Jusqu'à l'âge de 15 ans ne pouvait pas se laver les mains : au contact de l'eau, il éprouvait des frémissements dans les mains, des fourmillements dans les doigts pendant un quart d'heure

Bizarrerie de caractère.

A 18 ans, il s'engage. Là, changement de caractère, paroles incohérentes, actes extravagants.

On a attribué ces modifications à la nostalgie.

- 4 septembre 95

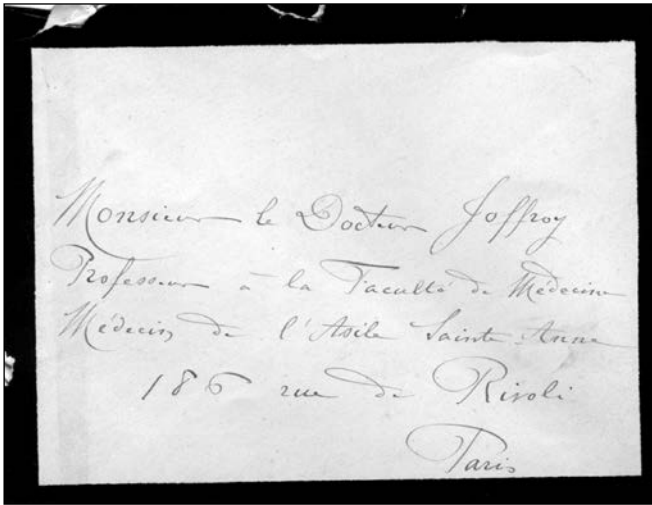
Appelle des "blagues" toutes les conceptions délirantes qu'il avait manifestées au mois de Juillet. Plaisante sur son idée de vouloir être chef d'Etat, de chercher à approfondir les hommes... Dit avec juste raison qu'il ferait mieux de cultiver un peu sa propre intelligence.

Demande à sortir pour travailler dans un magasin de soieries où il a été déjà employé pendant quatre ans.

Conclusion

La nostalgie n'est plus ce qu'elle était, écrivait Simone Signoret en 1976, et cet écho ici publié ne représente pas un dossier complet. Je voudrais signaler quelques pistes de recherche

Avec d'abord *Les médecins impliqués* dans cette affaire. À tout seigneur, tout honneur, commençons par le chef de service : Alix Joffroy (1844 -1908) élève de Charcot, alors titulaire de la chaire de clinique des maladies mentales (formule à laquelle on ajoutera plus tard "et de l'encéphale") à Sainte-Anne. Il habite un très bel immeuble de la rue de Rivoli, au 186, comme l'indique l'enveloppe qui a été déposée par porteur. Il n'est que de voir l'immeuble où il habite pour constater qu'une carrière hospitalière permet alors une enviable réussite sociale.



Rue de Rivoli.

NOSTALGIE VERSUS HYSTÉRIE

Puis passons aux signataires du suivi, avec Gaston Georges Deny 1847-1923, qui a été médecin à Bicêtre. Et Jules Léon Dagonet, né en 1859 à Brumath dans le Bas-Rhin, détail qui explique qu'il soit germanophone. Il est en effet le fils de Henri Dagonet (Châlons-sur-Marne 3 février 1823 / Paris 4 septembre 1902), dont la carrière a débuté en Alsace, par sa nomination comme médecin en chef de l'asile de Stéphanfeld. En 1853, il est nommé professeur agrégé à la Faculté de médecine de Strasbourg. Jules est vraiment né dans le sérail, puisqu'il est ainsi petit-fils de Grégoire, docteur en médecine de Paris, qui a dirigé l'asile d'aliénés qu'il avait lui-même fondé en 1831 à Chalons. Si Henri a fait l'objet d'une thèse, c'est toute la dynastie qui en mériterait une.

Le troisième signataire est Jacques Roubinovitch (1862-1950), alors chef de clinique dans le service. Né à Odessa, il suit ses parents à Paris. Grâce à des équivalences et bien sûr à son zèle, il obtient l'équivalence des baccalauréats en 1883, ce qui lui permet de s'inscrire à la Faculté de médecine de Paris, où il devient externe (1887-1889) ; reçu docteur en 1890 à 28 ans, il opte pour une carrière dans les Asiles de la Seine, où il devient interne puis médecin, avant de passer à l'Hôpital de Bicêtre puis à la Salpêtrière. Expert en médecine légale et en psychiatrie, l'un des fondateurs de la Ligue de préservation de l'enfance, un temps président de la Société médico-psychologique, il est, entre autres, avec Gilbert-Ballet (1909-1916) co-auteur du *Traité des maladies mentales*, et germanophone lui aussi, traducteur et adaptateur à la psychiatrie française de l'ouvrage *Atlas und Grundriss der Psychiatrie* (1902 Munich) de Wilhelm Weygandt (1870-1939) sous le titre de *Atlas-manuel de psychiatrie*, chez Baillièere en 1904. Il a longtemps habité chez ses parents, rentiers, au 20, rue de la Glacière puis, en 1896, s'est installé chez lui au 115, rue du Faubourg-Poissonnière. Naturalisé Français en 1889, il est un superbe exemple d'intégration, peut-être même d'une intégration poussée trop loin si l'on regarde la publicité dont il permet la publication pas très déontologique pour le sirop de Deschiens (3) ; sous l'excellente photographie qui suit on peut lire ses titres du moment, "Médecin de l'Hospice de Bicêtre. Membre du Conseil Supérieur de l'Assistance publique", et puis: "j'ai toujours obtenu, chez mes malades débilités, des résultats fort encourageants avec le sirop de Deschiens, qui les remonte mieux et plus vite que la viande crue et les similaires. Ceci n'a rien d'ailleurs qui puisse surprendre : la viande crue et son jus ne doivent-ils pas leur couleur et leurs propriétés à l'hémoglobine qu'on y met en évidence par le spectroscope et la réaction de Khüene ?" Ce genre de "pub" mériterait aussi plus de soin historique.



Jacques Roubinovitch.

Un état partiel de la nomenclature et de la pratique de la psychiatrie

Le mot de nostalgie qui fait le pendant à celui d'hystérie semble autoriser pour une fois une application de la théorie du "gender". Les pratiques psychiatriques sont illustrées par la mention de la camisole de force et l'usage de sirops miraculeux, tandis qu'en matière de pédiatrie, le dogme veut que la dentition et les vers causent des ravages chez les enfants.

Le destin du malade

Qu'est devenu Joseph Fontaine après avoir quitté l'hôpital ? Sainte-Anne n'en a pas de trace après sa sortie. Il me plaît de rapprocher cette triste petite histoire d'un vers du poète François Coppée (1842-1908) : "le fils de la concierge entre à Polytechnique". Ce pauvre jeune homme était peut-être fils de la concierge du député, mais il n'est certainement pas entré à Polytechnique.

Cette lettre en tout cas est bien la preuve que le document le plus banal offre toujours un fil rouge à dépelotonner.

NOTES

- (1) En écho à Christelle FERRATY ci-dessus ; et cf. André BOLZINGER - *Histoire de la nostalgie*, Paris, 2006.
- (2) TRILLAT Étienne - *Histoire de l'hystérie*, Paris, Seghers, 1986. Puis Nicole EDELMAN, *Les métamorphoses de l'hystérique, Du début du XIXème siècle à la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2003. Et pour les vicissitudes anciennes, Danielle GOUREVITCH "La première mort de l'hystérie", dans Carl DEROUX ed. *Maladie et maladies dans les textes latins antiques et médiévaux*, Bruxelles, coll. Latomus 242, 1998, 62-69.
- (3) DESCHIENS V., auteur en 1885 d'une *Note sur l'utilisation de l'hémoglobine en thérapeutique et sur une nouvelle présentation de cette substance*, reprise en 1888 sous un titre modifié *De l'hémoglobine dans le traitement de la chlorose, de l'anémie et des maladies liées aux altérations du sang. Expérimentation dans les hôpitaux. Observations*.

La doctrine de Broussais fut-elle introduite aux Pays-Bas ?

Les péripéties d'un voyage d'études à Paris de trois jeunes médecins hollandais *

*Was Broussais's doctrine accepted in the Netherlands ?
Experiences acquired by three young Dutch medical doctors
during their study tour to Paris*

par Teunis Willem VAN HEININGEN **



Fig. 1 : François-Joseph-Victor Broussais
(1772-1838).

Introduction

Quoiqu'aux Pays-Bas septentrionaux la doctrine de Broussais n'eût jamais beaucoup de succès, elle fut initialement reçue avec enthousiasme aux Pays-Bas méridionaux. Qui introduisit cette doctrine aux Pays-Bas ? Pourquoi ce succès ne fut-il que d'une si courte durée ? Quelle conséquence ce fait eut-il pour l'introduction et l'application aux Pays-Bas des instruments conçus par Jean-Baptiste Sarlandière ? Quelles expériences les amis eurent-ils pendant leur séjour d'études fait à Paris ?

Biographie de Broussais

François-Joseph-Victor Broussais, né en 1772, était le fils d'un chirurgien de marine. Dès l'âge de 17 ans, son père l'initia aux rudiments de la médecine et de la chirurgie. En 1789, il s'enrôla dans l'armée républicaine. En 1794, il remit sa

* Séance de février 2018.

** Diepenbrocklaan 11, 7582 CX Losser, Pays-Bas. heinluit@hetnet.nl

démission et reprit ses études aux hôpitaux de Saint-Malo et de Brest, puis s'enrôla à la marine de guerre comme chirurgien de bord de 2ème classe. En 1799, il commença à faire sa médecine à Paris chez Chaussier, Pinel, Bichat et Cabanis. À bref délai, Broussais et Bichat se lièrent d'amitié. En 1802, Broussais fut promu docteur en médecine par Pinel, sur la thèse intitulée *Recherches sur la fièvre hectique, considérée comme dépendante d'une lésion d'action des différents systèmes, sans vice organique*. En 1804, médecin à Paris n'ayant que peu de succès, il s'enrôla, sur le conseil de Desgenettes (1762-1837), comme médecin militaire de la Grande Armée. En 1814, il retourna à Paris (1). Comme protégé de Larrey et de Desgenettes, il fut, en 1815 déjà, nommé médecin sous-chef de l'Hôpital du Val-de-Grâce suivie, en 1820, par sa nomination de médecin en chef de cet hôpital. En 1830, il fut nommé professeur de pathologie et de thérapeutiques générales à l'université de Paris.

De l'avis de Broussais, chaque maladie est provoquée par une inflammation suite à l'irritation trop forte d'un organe. Généralement, il s'agit d'une gastrite, qu'il faut combattre au moyen d'un traitement antiphlogistique. Broussais préféra la saignée, surtout à l'aide de l'application à grande échelle des sangsues. À l'avis de ses adversaires, le taux de mortalité observé dans le département de l'Hôpital du Val-de-Grâce dirigé par lui, dépassa amplement celui des autres départements, quoique ses patients fussent jeunes et forts. À cause de sa thérapeutique, l'importation des sangsues en France augmenta rapidement. En 1832, quand Broussais fut à l'apogée de sa gloire, la France importa plus de 57 millions de sangsues (2).

<i>Année</i>	<i>Nombre de Sangsues importées</i>	<i>Valeur (Francs)</i>	<i>Consommation nationale (nombre)</i>	<i>Exportation (nombre)</i>
1827	33,653,694	1,009,611	33,456,744	196,950
1828	26,981,900	809,457	26,689,100	292,800
1829	44,573,754	1,337,212	44,069,848	503,906
1830	35,485,000	1,064,550	34,745,848	739,250
1831	36,487,975	1,094,639	35,245,875	1,242,100
1832	57,487,000	1,724,610	55,591,700	1,895,300
1833	41,654,300	1,249,629	40,785,650	868,650
1834	21,885,965	656,579	21,006,865	879,100
1835	22,560,440	676,813	21,323,910	1,236,530
1836	19,736,800	592,104	18,721,555	1,015,245

Cette année-là, il tomba de haut, après que, à Paris, sa thérapeutique antiphlogistique anticholérique se fut avérée infructueuse. Cette épidémie enleva entre autres l'illustre scientifique Georges Cuvier (né Johann Léopold Nicolaus Kuefer). En 1827 déjà, c'était Isidore-Augustin-Pierre Polinière, médecin exerçant à Lyon, qui critiqua prudemment la doctrine de Broussais. En tant qu'admirateur de Bichat, de Pinel et de Broussais, il souligna que, quoique les élèves de Broussais eussent exagéré dans leur enthousiasme, celui-ci était digne d'éloge (3). Naturellement, il faut examiner scrupuleusement sa doctrine, parce qu'une thérapeutique sage se fonde toujours sur l'expérience et sur des observations exactes. Il ne faut pas être aveuglé par la passion ou la servilité. Dans certains cas, Polinière accepte l'application de sangsues, bien qu'on puisse souvent faire usage de la phlébotomie, simple opération qui offre souvent certains avantages. En outre, on peut

faire usage des scarifications avec ou sans ventouses, comme au moyen des instruments inventés par Gondret et Sarlandière qui sont très recommandables dans le traitement des personnes sensibles (4).

Le voyage des trois amis hollandais à Paris

Le 25 novembre 1818, trois jeunes médecins d'Utrecht se rendirent à Paris, afin d'y perfectionner leurs compétences chirurgicales et obstétricales (5). Christiaan Bernhard Tilanus (1796-1883) naquit dans la ville de Harderwyck (en Gueldre), où son père était pasteur. À l'âge de 15 ans, il fut inscrit à la faculté de médecine de l'université de Harderwyck, institution qui, peu de temps après, fut fermée. Puis, Christiaan s'engagea comme pharmacien-élève dans sa ville natale. Quand, en 1815, Bernardus Henricus Suerman (1783-1862), son professeur de médecine, de chirurgie et d'obstétrique (6), fut nommé professeur à l'université d'Utrecht, Christiaan s'y fit inscrire aussi (7). Le 13 novembre 1818, il y fut promu docteur en médecine sur la thèse intitulée *Specimen chirurgico-medicum inaugurale de fungoso durae meningis excrescente* (8). Jacobus Cornelis Broers (1795-1847) naquit à Utrecht, où il fit sa médecine. Le 10 novembre 1818, il y fut reçu docteur en soutenant une thèse intitulée *Specimen chirurgico-medicum de causis, cur laesionibus capitis, quae initio haud periculosae videbantur, frequenter sero symptomata gravia, in mortem aliquando desinentia* (9)... Petrus Johannes Isaacus de Fremery (1797-1855) naquit également à Utrecht, où son père était professeur de médecine. Le 27 janvier 1819, quand il se trouvait encore à Paris, il fut promu docteur en médecine en soutenant la thèse intitulée *Specimen medicum inaugurale de hydropse ligamentorum uteri* (10). Le 10 mai suivant, toujours séjournant à Paris, il fut promu docteur ès sciences naturelles sur la thèse intitulée *Specimen zoologicum, sistens observationes, praesertim osteologicas, de casuario Novae Hollandiae* (11).

Quelques détails du voyage à Paris

Le 25 novembre 1818, les trois amis partirent pour Paris, par Anvers, Bruxelles et Louvain. À Louvain, ils furent impressionnés par la visite rendue à l'hôpital universitaire et par la rencontre faite du docteur Zinkgraaf, premier officier de santé militaire (12).

Ils y admirèrent aussi la façon de traiter les affections cutanées, inventée, en 1814, par Jean d'Arcet (Fig. 2a). Ils s'étonnèrent du fait que, en 1818 déjà, cette thérapeutique, au moyen de vapeurs sulfureuses chauffées (Fig. 2b), y eût fait son chemin (13). Le journal de voyage apporte une description précise de cette opération. Quelques jours plus tard, les amis se rendirent à Paris.



Fig. 2a : Jean-Pierre-Joseph d'Arcet (1777-1844), chimiste, inventeur.

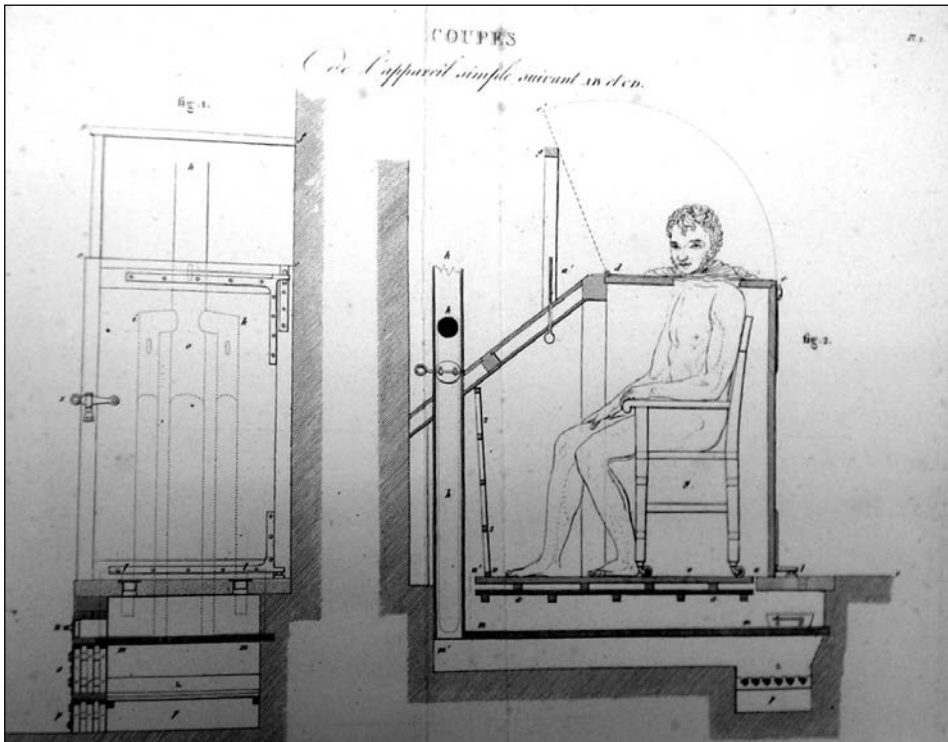


Fig. 2b : L'appareil destiné au traitement des affections cutanées au moyen de vapeurs sulfureuses chauffées inventé, en 1814, par d'Arcet.

Les rencontres avec plusieurs professeurs renommés

Une fois arrivés à Paris, les amis assistèrent surtout aux cours pratiques donnés dans les hôpitaux principaux et aux démonstrations qui y furent faites. Ils fréquentèrent surtout l'Hôtel-Dieu, où le professeur Guillaume Dupuytren tenait le sceptre. À plusieurs reprises, ils rendirent aussi visite à Alexis Boyer, faisant fonction à l'Hôpital de la Charité, et à l'Hôpital de la Garde Impériale (Hôpital du Gros-Caillou), le domaine de Dominique-Jean Larrey. À l'occasion de leur première visite rendue à Dupuytren, ils lui remirent une lettre de recommandation écrite par Georges Cuvier. Dupuytren se montra très affable et il reçut volontiers ce document, ainsi que leurs thèses de doctorat. Il promit de les lire attentivement et de leur rendre service autant que possible. À maintes reprises, à partir du 11 décembre 1818, les amis rendirent visite à l'Hôtel-Dieu. Entre autres, ils assistèrent à l'opération chirurgicale de la cataracte. En plus, ils y furent témoins de plusieurs opérations chirurgicales de pierres rénales et de calculs vésicaux.

Tandis que plusieurs étudiants adoraient Dupuytren, en disant : "Aucun chirurgien n'a le coup d'œil plus sûr, le jugement plus sain, la main plus ferme, aucun n'a l'âme plus imperturbable dans le danger !", d'autres le qualifiaient de froid, fermé, hautain et méfiant. Le 19 janvier 1819, Dupuytren fit l'autopsie d'un homme décédé la veille, quelques heures après que l'on eut appliqué quelques dizaines de sangsues sur le ventre.

À l'examen pathologique, la muqueuse intestinale s'avéra un peu enflammée, motif pour lui de convaincre le public d'une mort suite à une péritonite suraiguë. Les amis assistèrent aussi à plusieurs opérations chirurgicales de fractures exécutées par Dupuytren. Celui-ci se montrait aussi un virtuose dans l'opération des hernies inguinales, dans l'opération chirurgicale des tumeurs cancéreuses vraies ou supposées et dans les amputations. De l'avis des trois amis, Dupuytren s'avérait un excellent précepteur grâce à sa bonne diction et à son approche méthodique. Néanmoins, ils furent bouleversés du fait que beaucoup de patients mourussent après un séjour de longue durée dans cet hôpital.

Plusieurs fois, ils assistèrent aux opérations chirurgicales faites par Larrey. À grande vitesse, celui-ci opérait des blessures causées par des coups de sabre et des blessures par balle. Ils admiraient aussi l'adresse avec laquelle il opérait des fractures et appliquait des attelles.

À plusieurs reprises, ils assistèrent à un examen, fait par les professeurs Desgenettes, Lallemand et Pinel (14). Souvent, Pinel se conduisait très mal envers les candidats. Une fois, ayant posé une question, à savoir la cause de la fièvre ataxique, le candidat répondit que cette affection pourrait être provoquée par des études trop laborieuses et d'une trop longue durée. En réponse, Pinel se moqua de lui et l'injuria.

Régulièrement, les amis s'étonnaient de la fréquente application à grande échelle des sangsues et des saignées. Partout ils s'aperçurent de l'influence de Broussais. Lors d'une séance de la Société royale de médecine à laquelle ils furent admis, on démontra l'application de moxa dans le traitement des inflammations chroniques. Dans une séance ultérieure de cette société, présidée par Demours, celui-ci montra une sangsue artificielle. Ce fut une invention surprenante pour les jeunes Hollandais (15). De la description faite par Tilanus dans le journal de voyage, il s'avère que, de l'avis des amis, il s'agissait d'une amélioration manifeste de la technique de la saignée locale (16).

Qui était l'inventeur du bdellomètre ?

Jean-Baptiste Sarlandière (1787-1838) naquit à Aix-la-Chapelle en 1787. À l'âge de 16 ans, il commença ses études médicales à l'hôpital de Noirmoutiers-en-île. Dès 1803, il fit son service dans l'armée. En 1814, il reprit ses études à la faculté de Médecine de Paris, où il fit la connaissance de François Magendie. En 1815, Sarlandière y fut promu docteur avec la mention très honorable, en soutenant une thèse intitulée *Essai sur les effets des cosmétiques en usage chez les dames*. Puis il fut nommé professeur à l'Hôpital du Val-de-Grâce à Paris, où il se lia d'amitié avec Broussais (17). Il se révéla un fort partisan de celui-ci (18). En professeur d'anatomie, de physiologie et de physique appliquée à la médecine, Sarlandière s'intéressa beaucoup au traitement des affections rhumatismales et neurologiques au moyen de l'électricité et de l'electroacupuncture, dans lequel il obtint de bons résultats.

Sarlandière fut surtout connu grâce à l'invention, faite en 1817, du bdellomètre (Fig. 3), au fond une pompe aspirante de sang, une belle invention qui, sur le plan scientifique, le lie avec Broussais, le champion des saignées médicales et de l'application à grande échelle des sangsues. Il s'avère clairement que Demours se fonda sur l'invention faite par Sarlandière. Donc, Sarlandière eut la primeur, parce que Demours présenta son instrument seulement en mai 1819. Au cours des années, Sarlandière perfectionna son instrument.

En plus Sarlandière publia un *Vade-Mecum, ou Guide du chirurgien militaire* (Paris, 1823), des *Mémoires sur l'électro-puncture, sur l'emploi du moxa japonais et sur l'acu-*

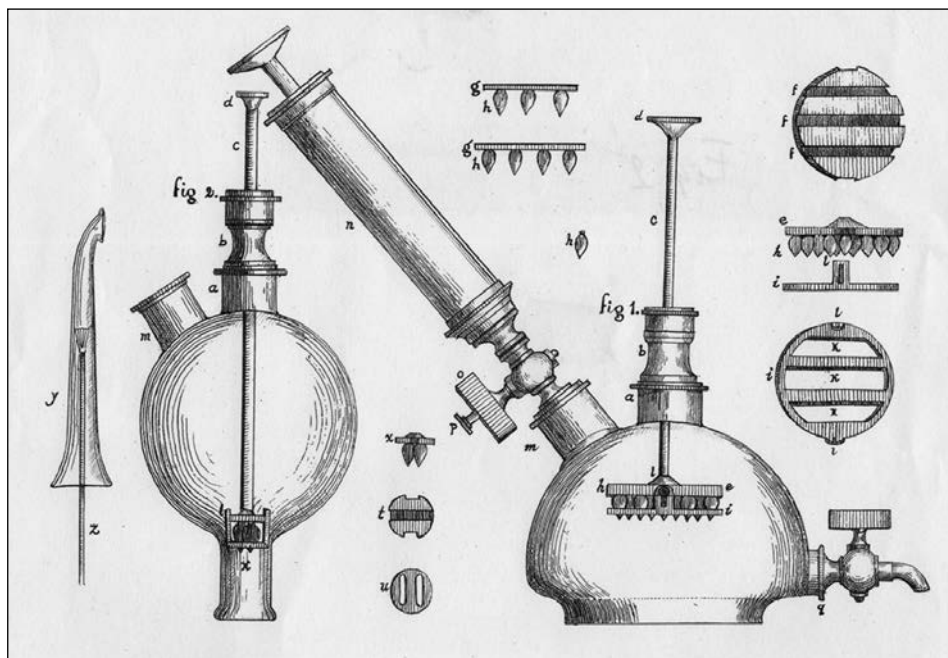


Fig. 3 : Bdelmètre, inventé, en 1817-1818, par Jean-Baptiste Sarlandière (1787-1838).

© Teunis Willem van Heiningen

puncture (19), une *Anatomia methodica, sive organographia humana in tabulas synopticas* (20), une *Physiologie de l'action musculaire, appliquée aux arts d'imitation* (21) et finalement un *Traité du système nerveux dans l'état actuel de la science* (22). Autres contributions : *Comment on peut procéder à la découverte des organes situés à la base du cerveau*, ses *Considérations sur les mesures du crâne humain* (23) et *Le craniomètre*. Dans ses publications parues dans le *Journal de la Société Phrénologique de Paris* (24), Sarlandière se révéla un partisan de la doctrine de Franz Joseph Gall quoique, dans son *Examen critique de la classification des facultés cérébrales, adoptée par Gall et Spürzheim*, il posât que le cervelet est l'organe central des mouvements et qu'il faut localiser l'organe de l'amour et de la propagation dans la partie postérieure des hémisphères cérébraux (25). C'était Bouillaud qui à cet égard, en 1827 déjà, dans sa publication sur la fonction du cervelet eut le courage d'avancer une opinion déviante de celle de ses précepteurs, en expliquant que la fonction du cervelet fut de se maintenir en équilibre et d'exercer les divers actes de locomotion. En 1830 aussi, lors de la séance de la section de médecine de l'Académie royale de médecine du 5 janvier, dans laquelle il fit la critique d'un mémoire de la main du Dr Caffort sur les maladies du cervelet, Bouillaud manifesta cette opinion. Caffort s'avéra adhérer fidèlement au Dr Gall dans l'avis du dernier que le cervelet fut l'organe de l'amour physique (26). Néanmoins, en 1834, Bouillaud faisait toujours partie des disciples de Broussais. C'est Jean-Baptiste Marc Bourgery (1797-1849) qui, en 1841, dans le volume III de son excellent *Traité complet d'Anatomie de l'homme, comprenant la médecine opératoire*, souligna que, somme toute, Bouillaud eut le droit de son côté quand il posa que le cervelet est le centre nerveux qui

donne aux animaux vertébrés la faculté de se maintenir en équilibre et d'exercer les divers actes de locomotion. C'était aussi à cet égard que Flourens partagea l'avis de Bouillaud (27).

Rencontres avec Franz-Joseph Gall

La rencontre avec Franz-Joseph Gall (1758-1828), le médecin et phrénologue viennois qui remporta des triomphes, fut une expérience extraordinaire (Fig. 4). Les amis suivirent quatre de ses leçons, quoiqu'ils fussent déjà au courant des rudiments de sa doctrine, fondée sur une analyse scientifique du crâne, sur l'anatomie du cerveau et sur la psychologie.

Grâce à ces moyens, Gall tenta d'expliquer le comportement de l'homme. Début 1806, Gall se trouvait en Hollande, deux ans après qu'une lutte violente eut éclaté entre les adhérents et les adversaires de sa doctrine. Quoique les amis fussent déjà au courant des critiques acerbes publiées par Gerard Vrolik (1775-1859) (28), ils voulurent apprendre eux-mêmes les idées annoncées par Gall. Par exemple, celui-ci proclama qu'il fallait mettre en pratique cette science avant de condamner un criminel. Cette déclaration donna l'occasion aux amis à visiter plusieurs prisons parisiennes.



Fig. 4 : Franz-Joseph Gall (1758-1828).

Expériences extraordinaires à Paris.

Vers la fin de leur séjour à Paris, les amis visitèrent la Clinique d'obstétrique et l'Hôpital des enfants trouvés, dirigés par le professeur Chaussier (29). Celui-ci leur raconta que, annuellement, on y faisait entre 2000 et 3000 accouchements. C'était madame La Chapelle, sage-femme en chef, qui y tenait le sceptre. Elle y effectuait elle-même les accouchements les plus difficiles, tandis qu'elle faisait indépendamment aussi des autopsies (30). Le professeur Dubois y donnait deux leçons d'obstétrique par semaine (31). Finalement, les amis furent reçus chez Thuret, consul général des Pays-Bas (32). Le 23 juin 1819, ils retournèrent par Strasbourg, Tübingen et Heidelberg aux Pays-Bas.

La carrière ultérieure des trois amis

En 1819, après son retour de Paris, Christiaan Bernard Tilanus s'établit comme médecin dans la ville d'Arnhem (en Gueldre). Le 18 décembre 1819, il soutint encore une thèse de doctorat en chirurgie à l'université d'Utrecht. En 1828, il fut nommé professeur de chirurgie et d'obstétrique à l'École clinique de la ville d'Amsterdam. En 1866 finalement, il y fut nommé professeur de chirurgie à l'*Athenaeum Illustre*. Revenu à Utrecht, Jacobus Broers s'établit comme médecin dans sa ville natale. En 1826, il fut nommé professeur de médecine à l'université de Leyde. Petrus de Fremery s'établit aussi comme

médecin à Utrecht. En 1824 déjà, il fut nommé professeur extraordinaire à l'École vétérinaire supérieure, établie à Utrecht, en 1819, à l'instar de l'École Vétérinaire d'Alfort fondée, en 1766, par Honoré Fragonard. En 1829, Fremery fut nommé professeur extraordinaire de géologie et de minéralogie à l'université d'Utrecht.

Introduction du broussaïsisme aux Pays-Bas

Depuis 1816, la doctrine de Broussais progressa aux Pays-Bas méridionaux. Vers l'an 1821, on se montra même en Zélande et dans le Brabant-Septentrional sensible à ces idées. Son protecteur le plus important y fut J.H. van Opdorp, pratiquant la chirurgie et l'obstétrique dans le village d'Arnemuiden (près de Middelburg en Zélande). En 1827, il fonda la Société Néerlandaise pour la Protection de la Médecine physiologique qui publia le magazine intitulé *Tijdschrift ter bevordering der Physiologische Genees- en Heelkunde (Journal pour la protection de la médecine et de la chirurgie physiologique)*. En 1830 déjà, son fondateur fit le triste bilan de ses efforts (33). Il déversa sa bile sur les médecins néerlandais, qui à chaque occasion ridiculisaient les disciples de Broussais. En 1832 ce journal trimestriel cessa de paraître.

Critiques acerbes adressées au broussaïsisme

En France, comme aux Pays-Bas, on apprit aussi des opinions défavorables, comme celles, exprimées, dès 1823 par Louis-Auguste Lesage (Paris), suivies, en 1827, par celles exprimées par Joseph-Marie Audin-Rouvière, ancien professeur d'hygiène à Paris. En 1823, Lesage publia son livre, intitulé *Danger et Absurdité de la doctrine physiologique du Docteur Broussais et Observations sur le typhus de 1814, la maladie qui a régné à l'École de Saint-Cyr en 1821 et les fièvres adynamiques en général* (34). Selon lui, Broussais avait, par sa doctrine simpliste, sérieusement gêné et même endommagé les progrès scientifiques : "Broussais a inventé un traitement perturbateur, intempestif, plus propre à aggraver ou à dénaturer le mal qu'à l'arrêter dans son principe !" et "La base de sa théorie est vicieuse !". Lesage ajouta encore : "Quoique l'étoile de Broussais pâlit déjà et qu'elle ait disparu bientôt, je me demande combien de temps passera encore avant que l'on ne lance l'anathème contre sa doctrine funeste et périlleuse !" Néanmoins, Lesage ne rejeta pas complètement l'usage des saignées, parce qu'elles peuvent être un moyen thérapeutique formidable. Il espéra que, grâce à un jugement impartial, la vérité triompherait finalement et les médecins errants retrouveraient leur bon sens.

En 1827, Audin-Rouvière expliqua : "Il faut mettre un frein à ce fléau destructeur auquel ni l'âge, ni le sexe, ni les tempéramens, ni les positions sociales, la fortune ni la misère, n'ont pu échapper jusqu'à présent !" Il ajouta : "La vraie médecine ne doit connaître aucun ultracisme. N'admettons que les vrais principes et que justice [soit] bientôt faite au broussaïsisme, qui n'oppose aux maladies les plus dissemblables que des sangsues et toujours des sangsues !" (35). On trouva les adversaires de Broussais surtout parmi les médecins et chirurgiens plus âgés et déjà établis qui, en partie, étaient à la tête des grands hôpitaux.

Critiques exprimées aux Pays-Bas méridionaux

En 1828, Étienne Grégoire, médecin à Liège, souligna que, en France, la médecine physiologique, issue du cerveau fiévreux de Broussais, avait déjà commencé son déclin (36). En effet, grâce à l'application de sa thérapie, des maladies de toute espèce s'aggravèrent contre toute attente, surtout par la perte générale des forces physiques, suite aux saignées à grande échelle et à l'application fréquente de grands nombres de

sangsues. Grégoire cite l'hydropisie, les névrites, les affections du cœur et la phtisie. En tout cas, il faut examiner d'un œil critique tous les succès mentionnés par les adhérents de Broussais. En 1829, le docteur Martinus Martens, secrétaire de la Commission limbourgeoise de surveillance médicale, établie à Maestricht, publia son *Mémoire sur la médecine physiologique du Dr. Broussais*, dans lequel il formula méticuleusement ses objections contre la doctrine de Broussais qui, indûment, attribua toutes les maladies à une gastroentérite et combattit toutes les suites par des phlébotomies et par l'application de nombreuses sangsues (37). De l'avis de Martens, Broussais gagna tant de disciples parmi les jeunes médecins, parce qu'ils n'étaient plus obligés de se plonger dans les sciences médicales des siècles passés. Donc, Broussais fut un danger public. À l'avis de Martens, un bon médecin doit se fonder sur l'observation, sur l'expérience, sur l'empirisme raisonné, sur les acquis des sciences naturelles et sur les résultats des recherches anatomo-pathologiques. Après tout cela, il doit choisir les médicaments à prescrire, en acceptant le fait que, maintenant, on ne peut pas encore découvrir toutes les causes des maladies.

Critiques exprimées aux Pays-Bas septentrionaux

Aux Pays-Bas septentrionaux, le broussaïsisme n'eut jamais l'avenir. Afin de décider justement et définitivement de ce fait, la Commission provinciale de la surveillance médicale de la Hollande du Nord organisa, en 1829, un concours. On demanda une analyse profonde de la doctrine de Broussais, ainsi qu'une évaluation de ses avantages et de ses désavantages.

Gerard Conrad Bernard Suringar (Fig. 5), jeune médecin prometteur, remporta le prix (38). Il affirma qu'il faut juger méticuleusement une nouvelle doctrine médicale. À son avis, Broussais croit indûment que l'on pourrait guérir toutes les maladies par la même thérapeutique. Pourquoi Broussais a-t-il rejeté tant de connaissances valables ? Suringar posa que Broussais s'était indûment plaint que, depuis 1808, les revues scientifiques n'eussent prêté aucune attention à sa doctrine, quoiqu'il fût, depuis 1814, le premier médecin de l'Hôpital du Val-de-Grâce. En plus, depuis l'an 1816, il avait gagné beaucoup d'adhérents, surtout parmi les jeunes médecins qui, sous sa direction, furent promus docteur au Val-de-Grâce, et dont plusieurs s'étaient établis aux Pays-Bas méridionaux. Broussais avait su s'assurer leur attachement puisque, à plusieurs reprises, il avait exprimé sa grande admiration pour Bichat, son maître et ami.



Fig. 5 : Gerard Conrad Bernard Suringar (1802-1874), professeur de médecine à l'université de Leyde.

Selon l'avis de Suringar, Broussais dut son succès facile en France au caractère sanguino-cholérique des Français, qui se laissent facilement emporter par de véhémentes émotions et des nouveautés extraordinaires. En outre, depuis les 15 dernières années, les maladies épidémiques en Europe avaient, de plus en plus, pris un caractère inflammatoire. En Hollande, on continua à se fonder sur l'observation exacte, sur la riche expérience et sur la certitude des méthodes éprouvées, accompagnées de précaution et d'une considération plus philosophique. Malgré l'aversion qui régna aux Pays-Bas septentrionaux contre le broussaïsisme, on n'y supprima jamais l'application des sangsues, ni la phlébotomie.

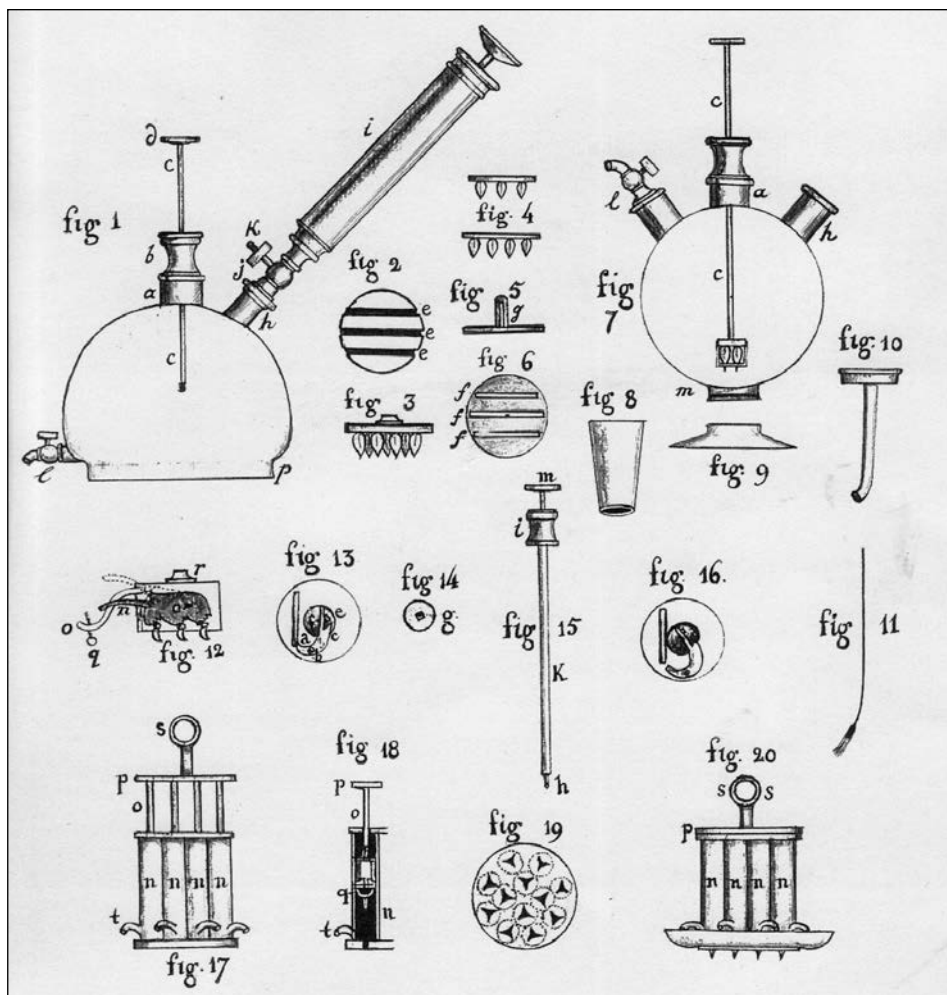


Fig. 6 : Dessins relatifs au bdellomètre perfectionné envoyés, début 1825, à la Société Hollandaise des sciences, établie à Haarlem (Pays-Bas).

© Teunis Willem van Heiningen.

Introduction aux Pays-Bas septentrionaux du bdellomètre de Sarlandière

En mai 1821, lors de son assemblée annuelle, la Société Hollandaise des Sciences, établie à Haarlem, organisa un concours sur l'applicabilité du bdellomètre de Sarlandière en remplacement des sangsues, qui s'avèrent de plus en plus rares. Elle s'intéressa beaucoup à cette merveille de la technique. De plus, elle désira aussi apprendre si l'on pourrait encore la perfectionner. Vers le 1er janvier 1825, la Société reçut un premier envoi, écrit par un chirurgien hollandais. Le jury ne put pas accepter ce projet qui, à plusieurs égards, dévia de l'instrument inventé par Sarlandière, et aussi parce que l'auteur n'avait soumis qu'un dessin, accompagné d'une description, divergeant à plusieurs égards de sa représentation. En plus, il n'avait pas envoyé de spécimen de son instrument.

Fin 1825, Sarlandière envoya son mémoire accompagné d'une planche (Fig. 6), en donnant tous les détails de son instrument et en précisant sous quels rapports il avait, en 1819 déjà, perfectionné son invention faite en 1817. Il fit aussi savoir qu'en 1819 un mémoire fut publié sur ce sujet (38). Le jury décida d'attendre le complément de l'envoi hollandais avant de juger l'envoi de Sarlandière. Malheureusement, l'envoi hollandais manqua d'arriver. Donc, Sarlandière fut la victime de cette perte de temps et de la discorde et de l'indécision du jury. Jamais il ne reçut de réponse formelle, contenant le jugement émis par le jury. Peut-être, il est typique de la situation hollandaise que le Musée d'Histoire de la Médecine (le Musée 'Guislain'), établi à Gand (en Belgique), possède une collection complète de bdellomètres et de leurs accessoires, tandis qu'une telle collection manque aux Pays-Bas. D'une comparaison plus approfondie des instruments conçus et fabriqués pendant les années 1817-1818 avec les projets faits dans les années suivantes, il ressort que Sarlandière a vraiment tenté de satisfaire les désirs exprimés par la Société Hollandaise des Sciences (40).

REMERCIEMENTS

Mes remerciements s'adressent au Musée d'Histoire de la Médecine de l'Université Paris-Descartes, ainsi qu'aux employés des bibliothèques universitaires d'Amsterdam et d'Utrecht (départements des manuscrits et des livres anciens).

NOTES

- (1) BYNUM W.F. and BYNUM H. - *Dictionary of Medical Biography*. Westport (Connecticut), London, Greenwood Press, 2007, Volume 1, 265-267.
- (2) BAUDRIMONT A. et autres - *Dictionnaire de l'Industrie manufacturière, commerciale et agricole*. Paris, J.-B. Baillière, 1841, 25-30.
- (3) POLINIÈRE A.-P.-I. - *Études cliniques sur les émissions sanguines artificielles*, Paris, J.-B. Baillière, 1827; Bruxelles, Librairie médicale Française, 1827, 5-53.
- (4) Dr Louis-François Gondret (1776-1855), médecin-oculiste, médecin à l'Hôtel-Dieu de Paris et médecin consultant de l'Institut royal des jeunes aveugles, fut l'auteur du livre intitulé *Mémoire concernant les effets de la pression atmosphérique sur le corps humain et l'application de la ventouse dans différents ordres de maladies*. Paris, chez l'auteur, 1819. Le 18 mai 1818, ce mémoire fut lu lors de la séance de l'Académie royale de Médecine (Paris).
- (5) DEETMAN H.T. en DELPRAT C.C. - "De geneeskunst voor honderd jaren - ontleend aan het dagboek-reisjournaal van C.B. Tilanus, beschrijvende de reis van J.C. Broers, P.J.I. de Fremery en C.B. Tilanus - naar Parijs en Duitschland in 1818-1819". *Ned. Tijdschr. Geneesk.*, Jrg. 64, 1920, Nr. 1, 1-43.
- (6) MOLHUYSEN P.C. en BLOK P.J. - *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek*, Leiden, 1918, deel 4, 1286-1287.
- (7) Ibidem - deel 1, 1498-1500.

TEUNIS WILLEM VAN HEININGEN

- (8) Trajecti ad Rhenum, Van Paddenburg, 1818.
- (9) Trajecti ad Rhenum, Altheer, 1818.
- (10) Trajecti ad Rhenum, Altheer, 1819.
- (11) Trajecti ad Rhenum, Altheer, 1819.
- (12) À voir note 5, 12-43.
- (13) D'ARCEY J.-P.-J. - *Appareils à Fumigations : Description des Appareils à Fumigations, établis sur les dessins de M. D'Arcet, à l'Hôpital Saint-Louis, en 1814, etc.*, Paris, Huzard, 1818.
- (14) Claude-François Lallemand (1790-1853), chirurgien militaire, docteur en médecine (1819), professeur de chirurgie clinique à l'Hôpital civil et militaire Saint-Éloi de Montpellier (1820).
- (15) Antoine-Pierre Demours (1762-1838) fut médecin-oculiste du roi ; HEININGEN T.W. van - "Jean-Baptiste Sarlandière's Mechanical Leeches (1817-1825) : An Early Response in the Netherlands to a Shortage of Leeches". *Medical History*, Volume 53, 2009, 257 ; *Journal général de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie françaises et étrangères, ou Recueil périodique des travaux de la Société de Médecine de Paris, ... etc.* Paris, Crouillebois. Tome LXVII, avril 1819, 335-340.
- (16) Note 5, 36-37.
- (17) ARCHAMBAULT L.T. et ARNOULD J.-H. - *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. Paris, Masson & Asselin, Troisième série, Tome 7, 1879, Sar-Scl, 46.
- (18) HEININGEN T.W. Van - *Medical History* (2009), 253-270.
- (19) Paris, Mlle Delaunay, 1825.
- (20) Paris, Bibliopolas Medicinæ, 1830.
- (21) Paris, Delachevardière, 1830.
- (22) Paris, J.-B. Baillièrè, 1840.
- (23) À voir note 24, Tome 2 (1833), N° 5, 111.
- (24) *Journal de la Société Phrénologique de Paris*, Paris, J.-B. Baillièrè, 1832-1835.
- (25) Ibidem, Tome I, 1832, 270-271 : "La découverte des organes situés à la base du cerveau, Par le Docteur SARLANDIÈRE" ; LÉLUT F. - *Rejet de l'organologie phrénologique de Gall et de ses successeurs*. Paris, Fortin et Masson et Cie Éditeurs, 1843, 195, 267 et suivantes ; NEUBURGER M. - *The historical development of experimental brain and spinal cord physiology before Flourens*, Baltimore, Johns Hopkins U.P., 1981, 40-41, 259-264 : Probablement Luigi Rolando (1773-1831) fut le premier qui, en 1809, identifia le cervelet comme l'organe responsable de la coordination des mouvements volontaires du corps ; FLOURENS P. - *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux, dans les animaux vertébrés*, Paris, Crévot, 1824, 36-37, 275-297. Flourens souligna les mérites de Rolando (1809) et de Magendie (1823).
- (26) BOUILLAUD J. - "Recherches expérimentales tendant à prouver que le cervelet préside aux actes de la station et de la progression, et non à l'instinct de la propagation". *Archives générales de Médecine*, Série I, Tome XV, 64-69 ; ROLLESTON J.D. - "F.J.V. Broussais (1772-1838) : His Life and Doctrines". *Proceedings of the Royal Society of Medicine - Section of the History of Medicine*. Vol. 32 (1939) , 405-413 ; "Maladies et fonctions du cervelet". *Archives générales de médecine*, 1830, série 1, n° 22, 133-134.
- (27) Paris, Delaunay, 1844 : Tome III, Moelle épinière - Encéphale - Nerfs rachidiens et encéphaliques - Organes des sens - Larynx , 105-121.
- (28) HEININGEN T. W. van - "De receptie van de hersen-schedelleer van Franz Joseph Gall in Holland, kort na 1800". *Gewina*. Rotterdam, Erasmus Publishing, Jrg. 20, 1997, N° 3, 113-128.
- (29) François Chaussier (1746-1828), professeur de physiologie à l'École de Médecine de Paris, et depuis l'an 1804 occupant le poste de Médecin des Hospices de la Maternité.
- (30) Marie-Louise Dunès Lachapelle (1769-1821), auteur de la *Pratique des accouchemens*, Paris, J.-B. Baillièrè, 1821.
- (31) Antoine Dubois (1756-1837), premier obstétricien de l'impératrice Marie-Louise et professeur de l'obstétrique à la Maternité.

LA DOCTRINE DE BROUSSAIS, FUT-ELLE INTRODUITE AUX PAYS-BAS ?

- (32) Isaac Thuret (1771-1852), d'origine huguenote, né à Weesp (Pays-Bas), fut commerçant de café, banquier, homme politique et consul-général des Pays-Bas à Paris et Pair de France.
- (33) Breda, Sterk, 1827-1835. Vol. 4 (1830), Voorrede, VII-XII.
- (34) Paris, Cabon et Ce, Libraires, 1823 ; Paris, Béchét, 1823 : Avant-Propos, I-VIII et Introduction, IX-XLIII. En 1827, fut publié à Séville (Espagne) une traduction espagnole, intitulée *Peligro y Absurdo de la doctrina Fisiologica del Doctor Broussais*.
- (35) AUDIN-ROUVIÈRE J.-M. - *Plus de Sangsues !*. Paris, Berthot, 1827 ; Bruxelles, Hublou, 1827. Observations préliminaires, 6, 68.
- (36) GRÉGOIRE E. - *Médecine de Broussais mise en pratique à Bruxelles*. Bruxelles, chez l'auteur et à la Librairie médicale et scientifique, 1828, 1-8.
- (37) Amsterdam, C.G. Sulpke, 1829. Considérations préliminaires, 1-14. Dès l'an 1818, Martens, docteur en médecine et en philosophie (1821), professeur de médecine en 1825 à l'École clinique de Maastricht (1825) et professeur de médecine à l'université de Louvain (1835).
- (38) LINDEBOOM G.A. - *Bijdragen tot de Geschiedenis der Geneeskunde*. Amsterdam, 1955, Vol. 35, 36-41; SURINGAR G.C.B. - *Geschied- en oordeelkundige verhandeling over het leerstelsel van den Franschen geneesheer Broussais, bekroond en uitgegeven door de Provinciale Commissie van Geneeskundig Onderzoek en Toevoorzigt in Noord-Holland*. Amsterdam, C.G. Sulpke, 1829, Voorwoord, V-XV, Deel I, 1-38. Suringar fit sa médecine à Leyde. Il y fut promu docteur le 2 juin 1824 en soutenant une thèse intitulée *De nisu formativo ejusque erroribus*. Le 26 juin 1824, il y fut reçu docteur en obstétrique. Après son retour d'un séjour à Gand, à Liège et à Paris, il fut, le 26 janvier 1826, encore promu docteur en chirurgie. En 1830, il fut nommé professeur à Amsterdam, fonction suivie, en 1843, par un professorat à l'université de Leyde.
- (39) Noord-Hollands Archief (Archives de la Hollande du Nord), Haarlem : cote HMW.444.258-245 . Ce concours doté d'un prix fut proposé par Martinus van Marum, secrétaire perpétuel de la Société hollandaise des Sciences; à voir aussi : BNF Paris (Tolbiac) : 8 TE-129-117a .
- (40) Note 18, 267-268.

RÉSUMÉ

Du 25 novembre 1818 à la fin de juillet 1819, Christiaan Tilanus, Johan Broers et Pieter de Fremery, trois jeunes médecins de l'université d'Utrecht, firent un voyage d'études à Paris et à Strasbourg, afin d'y assister aux démonstrations faites par plusieurs fameux chirurgiens et obstétriciens. En plus, ils prirent connaissance de quelques nouveaux développements techniques, tels que le bdellomètre de Sarlandière. Ils furent impressionnés aussi par l'adresse avec laquelle furent opérés des hernies inguinales, des calculs vésicaux (par Dupuytren) et des fractures (par Larrey). En outre, ils firent plus ample connaissance avec Gall et sa doctrine phrénologique, à laquelle ils s'étaient déjà initiés aux Pays-Bas. Après leur rentrée, les amis firent carrière. Tilanus fut nommé professeur de chirurgie et d'obstétrique à Amsterdam, Broers acquit un professorat de médecine à Leyde, tandis que De Fremery fut nommé professeur d'anatomie à l'École vétérinaire d'Utrecht. Plus tard, il obtint un professorat de géologie et de minéralogie à l'université d'Utrecht.

SUMMARY

From November 25, 1818 until the end of July 1819 Christiaan Tilanus, Jacob Broers and Peter de Fremery, three young doctors from Utrecht University, made a study tour to Paris and Strasbourg, in order to improve their practical surgical and obstetrical skills. Besides they were informed about several new technical developments, such as the recently invented leech replacing instruments. Moreover they were acquainted more in detail with Gall's phrenological doctrine, with which they had already been confronted in the Netherlands. Once returned, they had a prosperous career. Tilanus was appointed professor of surgery and obstetrics in Amsterdam, while Broers acquired a professorship of medicine at Leiden University. De Fremery was appointed professor of anatomy at the School of Veterinary Medicine in Utrecht. Later on he became professor of geology and mineralogy at Utrecht University.

Bernardo Alberto Houssay (1887-1971) sa contribution à la physiologie hypophysaire *

*Bernardo Alberto Houssay (1887-1971),
his contribution to the physiology of the pituitary gland*

par Hernan VALDES-SOCIN **

Le Prix Nobel et le contexte politique

À bord du navire qui, traversant l'océan Atlantique, l'emmenait vers la Suède, Houssay (Fig. 1) dut se remémorer les nombreuses difficultés vécues, que seules sa



Fig. 1 : *Bernardo Alberto Houssay* (1947).

volonté et sa proverbiale obstination avaient permis de surmonter. “Pour une volonté ferme, disait-il, rien n’est impossible, il n’y a ni simple ni compliqué. Est simple, ce que nous savons déjà faire et compliqué, ce que nous n’avons pas encore appris à bien faire” (1, 3). Et pourtant, en 1943, pendant la deuxième guerre mondiale, la dictature du gouvernement du Général Ramirez l’avait forcé à démissionner de sa chaire de physiologie à laquelle il avait accédé par concours en 1919. Contraint également, il abandonna l’Institut de Physiologie qu’il avait créé en 1920. Il fut séparé, enfin, de l’*Asociación Argentina para el progreso de las Ciencias*, qu’il avait fondée (2). Les foudres du gouvernement s’abattaient sur des citoyens et des professeurs universitaires qui, comme lui, avaient osé signer le 16 octobre 1943, un manifeste dans le journal *La Prensa* en faveur “d’une démocratie effective et de la solidarité américaine” (4, 5). Houssay subit un

* Séance de février 2018.

** Service d’endocrinologie, CHU de Liège, Rue de l’Hôpital 1, 4000, Liège, Belgique ; hg.valdessocin@chuliege.be

Amor a mi patria
 Amor a la libertad
 Dignidad personal
 Cumplimiento del deber
 Devoción a la Ciencia
 Devoción al trabajo
 Respeto a la justicia y a mis semejantes
 Afecto a los míos
 familiares, discípulos y amigos
 Octubre de 1943. BA Houssay

Fig. 2 : Le credo de BA Houssay (1943).

attentat à son domicile, mais la bombe qui explosa à proximité de son cabinet d'étude ne fit que des dégâts matériels. De cette période agitée, date son credo (Fig. 2) à travers lequel il affirme ses convictions inébranlables : "amour de ma patrie, amour de la liberté, dignité personnelle, remplir mon devoir, dévotion à la Science, dévotion au travail, respect de la justice et de mes semblables, affection aux miens, ma famille, mes disciples et amis" (2, 4, 7).

Les jeunes années

Bernardo Alberto Houssay est né le 10 avril 1887 à Buenos Aires. Il était le quatrième des huit enfants de Clara Laffont et Alberto Houssay, citoyens français immigrés en Argentine. Le jeune Bernardo fut un enfant précoce, doté d'une mémoire prodigieuse. À neuf ans il avait terminé l'école primaire. À l'âge de 13 ans il obtient son baccalauréat avec une moyenne de 8.84 sur 10. Trop jeune pour être admis en Faculté de médecine, il opta pour des études en pharmacie. Il prit d'emblée la décision de prendre en charge ses études, avec un poste d'assistant en pharmacie. Pour économiser, il marchait 6 km par jour au lieu de prendre le transport public. À 17 ans il est diplômé en pharmacie, avec les meilleures qualifications. Il suit ensuite des études de médecine, en poursuivant son travail d'assistant en pharmacie. Il est capitaine de l'équipe de rugby facultaire et champion dans l'épreuve de 800 m (2). Comme médecin, son attention est attirée par les patients acromégales et par l'hypophyse, organe considéré à l'époque comme vestigial. En 1907, la lecture de l'œuvre de Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865), le décide enfin dans la voie de la physiologie et de la recherche. En 1910, âgé de 23 ans, il finit ses études de médecine avec diplôme d'honneur (4). Sa thèse de médecine, *Contribution à l'Étude des extraits hypophysaires. Essais sur la physiologie du lobe postérieur* est défendue en 1911. Elle obtient le prix "Faculté de Médecine" de la meilleure thèse. Cet ouvrage a le mérite d'employer la méthode expérimentale chez l'animal pour étudier l'hypophyse, glande dont on ne savait pas grande chose à l'époque. D'importants services à la recherche de Bernardo Alberto Houssay seront rendus par un petit batracien des étangs des *pampas*, le *Bufo Arenarum Haendel*. Houssay avait choisi ce modèle animal entre autres par la résistance de ce petit batracien à la chirurgie, la facilité à reconnaître les signes et symptômes de l'insuffisance hypophysaire, avec la possibilité de faire un grand nombre d'expériences (8). Le physiologiste argentin se plaira à évoquer plus tard, que le petit animal et lui étaient une même entité, puisqu'ils partageaient les mêmes initiales (BAH) (2).

Professeur de Physiologie à la Faculté de Sciences Vétérinaires (1910-1919)

Âgé de 24 ans, il est nommé professeur ordinaire de physiologie à la Faculté des Sciences Vétérinaires. Son travail se répartit entre ses cours, son activité de Chef de Service à l'Hôpital Alvear, ses expériences chez l'animal (facilitées par la Faculté de Médecine Vétérinaire), et son cabinet privé. Les travaux sur la chirurgie hypophysaire de Harvey Cushing (1869-1939) et de Nicolas Paulescu (1869-1931) l'impressionnent profondément. Il les reproduit, en s'essayant en autodidacte, à la délicate technique d'hypophysectomie sur différentes espèces animales, travaux qui sont condensés dans un ouvrage "Extraits hypophysaires", publié en 1918 (5). En 1915, il devient chef de la section Venins et Organothérapie de l'Institut Bactériologique National. Houssay avait pour habitude de penser que "le chalumeau réparti sur une grande surface métallique ne fait que tiédir la surface, mais lorsqu'il est appliqué sur un seul point, il réussit à percer le métal". Autrement dit, Houssay avait la certitude que pour réussir dans la vie académique et dans la recherche, il ne faut pas dissiper son énergie inutilement (3, 4).

Pour se dédier *full time* à la recherche et à l'enseignement, il démissionne de son poste à l'hôpital, ferme son cabinet de la rue Cordoba 2080 et devient ainsi le premier professeur à temps plein en Amérique Latine. "Il est vrai que j'ai connu certains moments de difficulté économique, dira-t-il, mais en tout cas celle qui s'est sacrifiée c'est surtout mon épouse, car moi je trouvais une récompense dans le fait de pouvoir travailler" (2, 3). Houssay organisa un réseau ferroviaire dans le vaste territoire argentin pour collecter les venins de serpents, d'araignées et de scorpions, tout en assurant le développement et la distribution gratuite des sérums contre le venin des serpents au niveau national. Seul ou avec des collaborateurs, il publie une trentaine de papiers sur l'action des venins de serpents *Bothrops* sur la coagulation du sang, l'action de type curarisant du venin du cobra sur les nerfs et les muscles, les hémolysines des araignées *Theraphosae* et le venin du scorpion (*Buthus et Tityus*). Lui et son équipe s'intéressent au mécanisme d'action des venins de serpents et de scorpions sur le muscle strié. Houssay étudie aussi l'action des venins de serpents sur la diffusion du potassium, des phosphates et de l'acide lactique dans différents organes ainsi que la spécificité de l'action antitoxique des sérums antivénimeux (1, 2). Un autre sujet de recherche est l'étude du mécanisme d'action de certaines substances toxiques issues de plantes et leurs effets sur les bovins tels que l'ergot, la digitale et l'émétine. En collaboration avec Enrique Hugh (1896-1987), il étudie, l'un des premiers, les propriétés toxicologiques du *curare*, poison traditionnellement utilisé par les indiens d'Amazonie. Des décennies plus tard, le curare sera utilisé par les médecins anesthésistes pour ses propriétés relaxantes musculaires. L'ensemble de ces travaux de recherche de cette période "pharmacologique" lui donnera déjà une réputation mondiale (1, 4).

Professeur à l'Institut de Physiologie de la Faculté de Médecine (1919-1943)

En 1919, il accède à la chaire de physiologie de la Faculté de médecine. À partir de la chaire et de la création de l'institut de physiologie, Houssay transforme l'enseignement des étudiants de médecine, sciences dentaires et pharmacie, en introduisant des travaux pratiques et expérimentaux. Ses disciples deviendront à leur tour professeurs et passeurs de connaissances. Le physiologiste américain Anton Carlsson (1875-1956) dira que "Houssay réussit à installer l'Argentine dans la carte mondiale de la physiologie" (4, 7). L'Institut, par sa célébrité, attirera des stagiaires étrangers. Certains, comme Ulf Svante von Euler (1905-1983), repartiront vers leur terre natale. Von Euler obtiendra en 1970 le

prix Nobel, pour ses découvertes sur les neurotransmetteurs. D'autres comme, la française Christiane Dosne Pasqualini (1920-), se naturaliseront argentins. Celle-ci développera sur place l'oncologie expérimentale, en devenant la première femme argentine à occuper une chaire à l'Académie de médecine (6). Pour la plupart de ses étudiants, Houssay était un professeur exigeant et perfectionniste, s'attirant parfois leur hostilité. Le 6 mars de 1926 il fut blessé par un agresseur à la tête et à l'épaule, de retour à son domicile. Il en conserva un tic facial, remarquable lorsqu'il était particulièrement énervé (6).

Infatigable, Houssay fonde en 1920 la Société de Biologie Argentine, qui, en parallèle avec la Société de Biologie de Paris, contribuera à publier et divulguer ses recherches. C'est aussi l'année de son mariage avec María Angélica Catán (1896-1962), docteur en Chimie. Trois garçons naissent de ce mariage : Alberto, Héctor et Raúl. Peut-être influencés par les traits de caractère du progéniteur, ils deviendront tous médecins (7, 8). Les sujets de recherche de l'Institut de physiologie étaient variés. Parmi ses premiers docteurs, Houssay avait proposé l'étude du goitre endémique au Dr Pedro Mazzocco ; de l'action de l'insuline au Dr Ciro Rietti ; du métabolisme des rats surrénalectomisés au Dr Argentina Arturo ; des surrénales et du métabolisme glucidique au Dr Luis Federico Leloir ; du potassium plasmatique au Dr Rebeca Gerschman ; des acides biliaires au Dr Marcelo Royer ; des lipides et des modifications physico-chimiques du sérum, suite au venins de serpents au Dr Dora Potick et au Dr Julio Juan Rossignoli ; et du métabolisme azoté à Bernardo Braier (9) .

En 1922, les travaux des Canadiens Banting et Best, en collaboration avec le chimiste Collip permettent de préparer de l'insuline purifiée utilisable dans le traitement du diabète. Dès 1923, Houssay demande au Dr Sordelli, son ancien collègue de l'Institut bactériologique, de préparer de l'insuline en utilisant les techniques publiées par les chercheurs canadiens. Le groupe de Houssay entreprend alors l'étude des rapports de l'action de l'insuline et du pancréas avec les différentes glandes endocrines (hypophyse, surrénales, thyroïde, etc.). Ainsi, Houssay allait compléter une saga scientifique initiée, presque un siècle plus tôt par Claude Bernard (1848), par ses découvertes sur l'action du glycogène dans le foie. Minkowski (1887) avait démontré que la pancréatectomie provoquait le diabète et Opie (1901) avait précisé que c'était la lésion des îlots de Langerhans qui le produisait.

D'abord chez le batracien puis chez le chien, Houssay et ses collaborateurs pratiquèrent une ablation de l'antéhypophyse chez l'animal diabétique sans pancréas (10). Le diabète et la survie du chien s'amélioraient de façon significative par rapport aux cas témoins non hypophysectomisés. Le papier résumant ces découvertes fut refusé par *le Journal of the American Medical Association* et par *Archives of the Internal Medicine*, tellement ces données semblaient erronées aux *referees*. Il fut, enfin, accepté par le journal *Endocrinology*, en 1931 (11). Les injections d'extraits hypophysaires chez le chien qui ont une résection partielle du pancréas, aggravaient le diabète et le rendaient permanent (diabète métagypophysaire). Ces expériences confirmaient que les extraits du lobe antérieur de l'hypophyse avaient une action hyperglucémiant, glycosurique et cétonurique chez les différentes espèces d'animaux, et donc un effet diabétogène (12). Le Prix Nobel lui sera attribué en 1947 pour l'ensemble de ces découvertes (13). Plus tard, en collaboration avec Anderson, il obtint, dans ce même type d'expérience, un diabète par injection de l'hormone de croissance hypophysaire (2). Avec ses collaborateurs, Houssay étudia aussi la fonction sexuelle et reproductive des batraciens, démontrant la libération de spermatozoïdes chez le crapaud suite à l'injection des urines de femmes enceintes.

Cette découverte fut appliquée dans la clinique comme un test de grossesse (test de Galli Mainini).

Le groupe argentin avait notamment été sensibilisé au problème clinique de l'hypertension, à partir du décès prématuré d'un de ses collaborateurs, le Dr Guglielmeti (1891-1922), qui souffrait d'une hypertension maligne (6). Sous l'impulsion de Houssay, on poursuivit alors à l'Institut de physiologie les expériences d'Harry Goldblatt (1891-1977) sur l'hypertension (14). Houssay demanda au Dr Fasciolo de reproduire ce modèle. Celui-ci reprit la technique chirurgicale de Houssay et de Foglia, qui greffaient un pancréas au cou des chiens (15). Il la modifia pour greffer alternativement un rein normal ou bien un rein ischémié, chez les crapauds et chez les chiens. Cette procédure lui permettait de pouvoir facilement prélever du sang de la veine rénale. Avec ce modèle, Houssay et Taquini réussirent à démontrer une activité vasoconstrictrice du sang prélevé de la veine rénale du rein ischémié greffé sur *Buffo Arenarum Henlen*. Plus tard, l'expérience fut réalisée sur les chiens. Ils observèrent alors que la greffe d'un rein, avec constriction de l'artère rénale, produisait une hypertension artérielle, suggérant la sécrétion d'une substance hypertensive par le rein ischémié (16)

Une équipe de l'Institut constituée par les docteurs Braun Menéndez (1903-1959), Fasciolo (1911-1993), Leloir (1906-1987), Muñoz et Taquini (1905-1998) (Fig. 3)

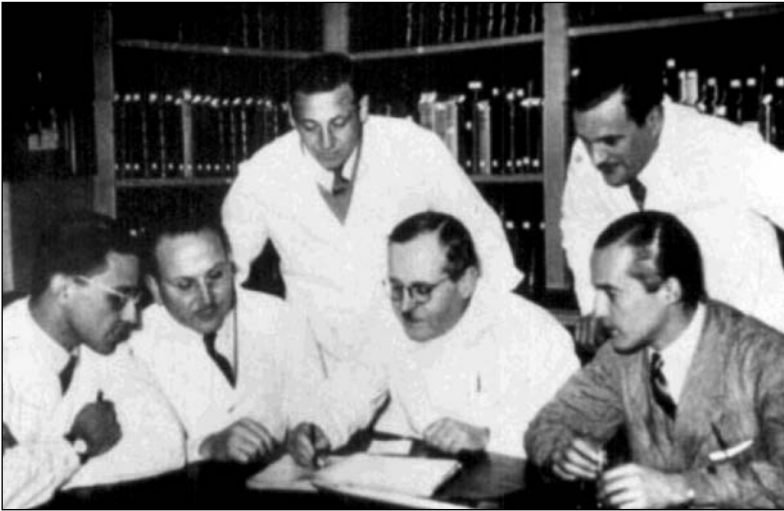


Fig. 3 : Groupe de travail des chercheurs de l'Institut de Physiologie de l'Université de Buenos Aires, qui travaillant sur l'hypertension rénale, allaient découvrir l'angiotensine.
De gauche à droite, assis : JC Fasciolo, JM Munoz, BA Houssay et LF Leloir.
Debout : AC Taquini et E Braun Menendez (1940).

démontra que la rénine, en agissant sur une protéine, qu'ils appelèrent hypertensine, était la responsable de l'élévation de la pression artérielle (17). Un autre groupe américain, celui d'Irwing Page (1901-1991), arrivait aux mêmes conclusions dans les laboratoires d'Eli Lilly, à Minneapolis : ils l'appelèrent angiotonine (18). En 1957, à la conférence d'Ann Arbor, un accord de *gentlemen* fut obtenu lors d'une réunion entre Braun Menéndez et Page. La substance hypertensive fut appelée angiotensine, en fusionnant les

deux appellations. Le groupe argentin publia en 1943 l'ensemble de ses recherches dans un livre devenu classique, *Hipertensión Arterial Nefrógena* (19).

L'Institut de biologie et médecine expérimentale -IBYME-(1944-1971)

Houssay, qui se voit dépossédé de son poste universitaire en 1943, le récupère mais en 1945 le président Général Juan Domingo Perón l'en écarte à nouveau. Confronté à cette impasse, privé de moyens et de ressources, Houssay renonce à émigrer. Il argumentera, comme Pasteur avant lui : "la science n'a pas de patrie, mais l'homme de science en a bien une. Pour ma part, je n'ai pas accepté des positions de professeur aux États-Unis et je ne pense pas abandonner mon pays, car je lutterai pour contribuer à ce qu'il devienne une puissance scientifique de première classe" (3). Il s'en sortira par le haut, et profitera de cette impasse pour rédiger avec ses proches collaborateurs un livre de texte de physiologie : "*Fisiología Humana*" (20). L'ouvrage, qui est resté un classique pour les étudiants de médecine, a été réédité sept fois et a été traduit en portugais, anglais, français et italien.

Quelques jours après sa démission, il recevra l'aide de la Fondation Sauberán. Sous son impulsion, il ouvre un institut privé de recherches dans une maison d'habitation. Le bâtiment sera légué par Mauricio Braun Menéndez, père de son proche collaborateur, le Dr Eduardo Braun Menéndez. L'endroit sera adapté pour le *vivarium*, un crématore dans le jardin pour les animaux d'expérimentation, trois laboratoires au premier étage et la loge du gardien. Au rez-de-chaussée on installa la bibliothèque, la salle de conférence, deux bureaux et trois autres petits laboratoires. Un laboratoire d'histologie et un nouveau *vivarium* de rats étaient au sous-sol (2). L'institut siégeait dans la rue Costa Rica 4185, au cœur du quartier de Palermo. Cet institut prendra comme modèle celui de l'Institut Pasteur de Paris, celui du *Rockefeller Institute for Medical Research* aux États-Unis et du *Kaiser Wilhelm Gesellschaft*, en Allemagne. Herbert Evans et d'autres physiologistes américains créent *the Houssay Journal Fund*, pour aider à constituer la bibliothèque de Houssay. Il recevra aussi des fonds de recherche de la Fondation Rockefeller. En 1959, pour s'agrandir, l'institut s'installera dans le quartier de Belgrano, rue Obligado 2490, où il siège encore de nos jours. L'Institut hébergera également les bureaux de deux importantes revues scientifiques, *Acta Physiologica Latinoamericana* et *Revista Argentina de la Sociedad de Biología* (2, 3).

Création du Conseil National de Recherche Scientifique et Technique - CONICET- (1958-1971)

Depuis toujours, Houssay avait prêché auprès des différents décideurs politiques pour obtenir des bourses et subsides pour les chercheurs. En 1958, il est désigné Président du CONICET, institut de la recherche argentin, où il siègera jusqu'à sa mort (1, 6). Sous son impulsion, il donnera vie à différents instituts de recherches et laboratoires. Des chercheurs à plein temps seront nommés, pouvant travailler, pour la première fois, avec un salaire honorable. Hélas, ces avancées seront confrontées, plus tard, aux aléas des variations des cycles de l'économie argentine.

Épilogue

Bernardo Houssay reçut autant d'honneurs dans sa vie qu'il eut de difficultés à surmonter. En 1958, professeur émérite de la Faculté de médecine, il rappela à ceux qui assistaient à son dernier cours : "le mot d'or est le travail, mot porteur d'humilité mais chargé de conséquences transcendantes, pourvu que vous sachiez le graver dans votre



Fig. 4 : Deux prix Nobel : le maître et son élève.
De gauche à droite : BA Houssay et LF Leloir (1970).

cœur et le porter sur votre front” (3). Fruit de ce travail, au cours de son parcours académique, il obtint les médailles Banting (USA) et Dale (Angleterre). Il fut nommé docteur *Honoris Causa* de 27 universités parmi lesquelles notamment celles de Paris, Harvard, Oxford et Cambridge. Houssay fut élu dans 87 académies et sociétés savantes. Le savant argentin fut décoré en tant que Commandeur de la Légion d’Honneur, Officier de l’Ordre de Léopold et Grand Officier de la Couronne de Belgique, entre autres distinctions. Âgé de 83 ans et atteint d’insuffisance cardiaque, il fit une mauvaise chute alors qu’il se trouvait en congrès au Chili. On dut le rapatrier pour être soigné à Buenos Aires. Sa santé déclina irrémédiablement à partir de ce moment, le privant de son activité de recherche. Un an avant sa mort, il apprit avec fierté que son disciple Luis Federico Leloir avait obtenu, à son tour, le prix Nobel de Chimie, pour la découverte des nucléotides-sucres et l’identification de leur rôle dans la biosynthèse des hydrates de carbone (Fig. 4). Bernardo Houssay est décédé le 21 septembre 1971, âgé de 84 ans. La République d’Argentine lui décerna des funérailles nationales. Il repose avec son épouse, décédée neuf ans plus tôt, au cimetière de la Chacarita, à Buenos Aires. Le 10 avril, date de la naissance de Bernardo Houssay, son pays célèbre en son honneur le jour du Chercheur.

NOTES

- (1) SANCHEZ DÍAZ. Abel - *Bernardo A Houssay, Premio Nobel*. Ediciones Culturales Argentinas 1962.
- (2) FOGLIA V, OCHOA S *et al.* - *Bernardo A Houssay. Su vida y su obra*. Academia Nacional de Ciencias Exactas, Físicas y Naturales. Buenos Aires, 1981.
- (3) BARRIOS MEDINA A., PALADINI AC. - *Escritos y discursos del Dr. Bernardo A. Houssay*. Buenos Aires Editorial EUDEBA, Buenos Aires, 1989.
- (4) VALDES-SOCIN H. - *Les Hormones glycoprotéiques : de la clinique à la recherche*. Thèse de Sciences médicales. Université de Liège, 2017.
- (5) HAWGOOD BJ. - “Professor Bernardo Alberto Houssay, MD (1887-1971) : Argentine physiologist and Nobel Laureate”, *Journal of Medical Biography*, 2004 ; 12:71-76.

- (6) BARRIOS MEDINA A. - *Bernardo Alberto Houssay : Una biografía*, Madrid, Editorial Académica Española, 2012.
- (7) DOSNE PASQUALINI Christiane. - *Enjoying Research from Canada to Argentina : Autobiography of a Biomedical Investigator*. Createspace, United States 2014.
- (8) Bernardo Houssay. - Biographical. Nobelprize.org. Nobel Media AB 2014. Web. 27 Oct 2017. http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/medicine/laureates/1947/houssay-bio.html.
- (9) CHARREAU E. - "Bernardo A. Houssay (1887-1971)". *Rev Argent Endocrinol Metab*. 2016, 5, 3(1) :1-4.
- (10) HOUSSAY B. A., and A. BIASSOTTI. - "La diabetes pancreática de los perros hipofisoprivos". *Rev. Soc. Argent.de Biol*. 1930, 6 : 251-296.
- (11) HOUSSAY BA, BIASSOTTI A. - "The hypophysis carbohydrate metabolism and diabetes". *Endocrinology* 1931 ; 15 : 511-23.
- (12) HOUSSAY BA. - "Functions of the pituitary body". *The New England Journal of Medicine* Ed 1936.
- (13) HOUSSAY BA. - "The role of the hypophysis in carbohydrate metabolism and in diabetes. Nobel Lecture, December 12,1947". In : *Nobel Lectures : Physiology or Medicine 1942-1962*. Amsterdam : Elsevier, 1964: 210-217.
- (14) HOUSSAY BA., TAQUINI AC. - "Acción vasoconstrictora de la sangre venosa del riñón isquemiado". *Rev Soc Arg Biol* 1938 ; 14 : 5.
- (15) FASCILO JC. - "Acción del riñón sano sobre la hipertensión arterial por isquemia renal". *Rev Soc Arg Biol* 1938, 14 : 15.
- (16) BRAUN MENÉNDEZ E., FASCILO JC., LELOIR F. *et al.* - "La substancia hipertensora de la sangre del riñón isquemiado". *Rev Soc Arg Biol* 1939, 15 : 420.
- (17) MUÑOZ JM., BRAUN MENÉNDEZ E., FASCILO JC., LELOIR LF. - "Hypertensin : the substance causing renal hypertension". *Nature* 1939, 144:980.
- (18) PAGE IH, HELMER OM. - "A crystalline pressor substance (angiotonin) resulting from the reaction between renin and renin activator". *Journal of experimental Medicine* 1940, 71 : 29-42.
- (19) *Hipertensión Arterial Nefrógena*. BRAUN-MENÉNDEZ Eduardo ; FASCILO Juan Carlos ; LELOIR Luis Federico ; MUÑOZ Juan M. ; TAQUINI Alberto C. El Ateneo, Buenos Aires, 1943.
- (20) HOUSSAY BA., BRAUN MENÉNDEZ E., FOGLIA VC., HUG E., ORIAS O., LEWIS JT. - *Fisiología Humana*. El Ateneo, Buenos Aires, 1945.

RÉSUMÉ

Il y a bientôt 70 ans, en 1947, Bernardo Alberto Houssay recevait un télégramme en provenance de Stockholm à son domicile, à Buenos Aires. Il lui était annoncé sa nomination au Prix Nobel de Médecine ou Physiologie, pour ses découvertes sur le rôle de l'antéhypophyse sur la régulation du métabolisme glucidique. Ce prix Nobel sera partagé le 10 décembre de cette même année avec Gerty et Carl Cori (pour leurs découvertes sur les voies métaboliques du glycogène). Sa vie et son œuvre, que nous remémorons ici, sont l'histoire d'une volonté farouche de développer les sciences de la vie en Amérique Latine.

SUMMARY

Seventy years ago, in 1947, Bernardo Alberto Houssay received a telegram from Stockholm at his home, in Buenos Aires. He was nominated to the Nobel Prize of Medicine or Physiology, for his discoveries on the role of anterior pituitary on the regulation of carbohydrate metabolism. This Nobel Prize will be shared on 10 December that year with Gerty and Carl Cori (for their discoveries on the metabolic pathways of glycogen). Bernardo Houssay's life and work, that we remember here, are the story of a fierce determination to develop the science of life in Latin America.

Jacques Dalechamps, médecin de la Renaissance, humaniste & commentateur de Cælius Aurelianus à Lyon *

Jacobus Dalechampius, a physician and humanist, commentator of Caelius Aurelianus in Lyons (16th century)

par Philippe GUILLET **

Introduction

Dire que des “trésors attendent encore d’être découverts sur les étagères des bibliothèques” est un lieu commun. La présente étude d’un exemplaire comportant de très nombreuses annotations manuscrites du *Traité des Maladies Chroniques* de Cælius Aurelianus (1) (Cælius Aurelianus, 1529), conservé par la Bibliothèque Inter Universitaire de Santé de Paris (BIUS(2)) en constitue cependant un exemple (3). Il s’agit de l’autographe de deux états successifs des corrections et commentaires réalisés par Jacques Dalechamps (1513-1588), médecin et humaniste de la Renaissance, en préparation de la première édition complète des *Traité des maladies aiguës et des Maladies chroniques* de Cælius Aurelianus, publiée à Lyon en 1566, par l’éditeur-libraire Guillaume Rouillé (1518-1589) (Cælius Aurelianus 1566). Cette édition étant anonyme, un débat sur l’identité du commentateur durait depuis le XVIII^{ème} siècle, jusqu’à ce que Jackie Pigeaud (1937-2016) (Pigeaud 1999) défende l’idée, démontrée depuis par les travaux philologiques d’Anna-Maria Urso (Urso 2004, 2005, 2010, 2012), que l’éditeur de cette nouvelle édition était bien Dalechamps. Ce document ouvre également une fenêtre sur le travail d’édition des ouvrages médicaux à la Renaissance.

L’identification du document

Le codex 432 de format in-folio, relié pleine peau en veau brun, est constitué (a) d’un exemplaire complet de l’édition *princeps* du *Traité des maladies chroniques* de Cælius Aurelianus suivie du *Liber ad Eunapium* d’Oribase, publié à Bâle en 1529 par Henricus Petrus (4) (Cælius Aurelianus 1529) ; (b) et d’un second exemplaire du seul *Traité des maladies chroniques* de la même édition (Fig. 1 et Tableau I).

* Séance de mars 2018.

** 68, Chemin du Fonds des Vaugirards, 78160 Marly-le-Roi.

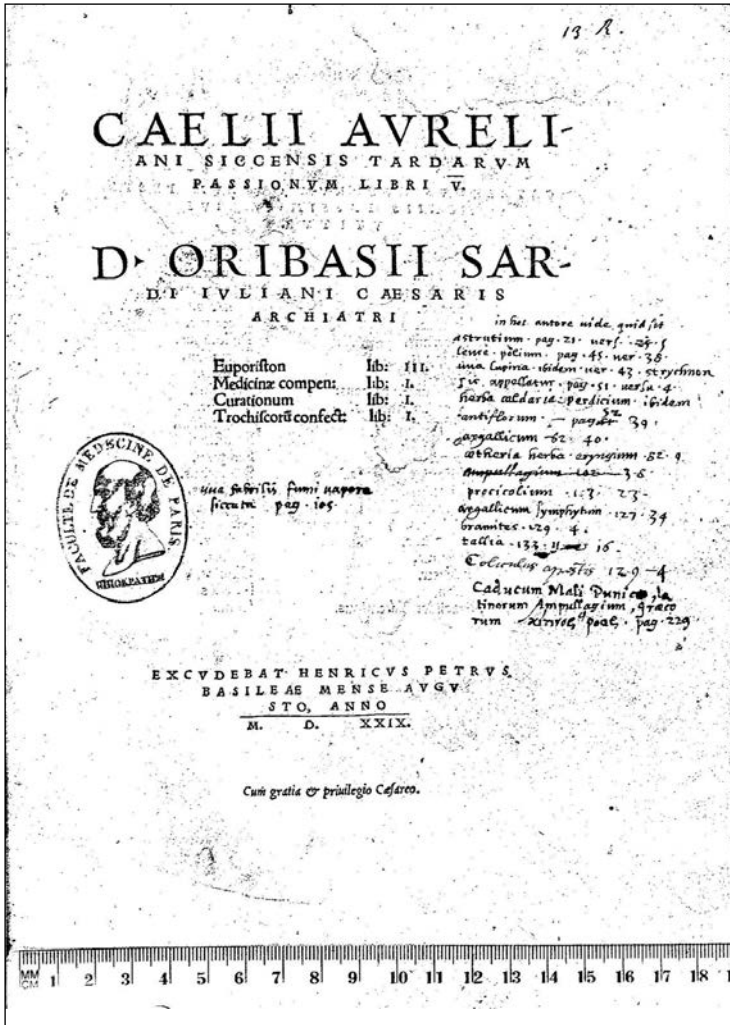


Fig. 1 : Page de titre du ms 432 (BIUS).

	Pages
Titre	7
Catalogue des auteurs anciens cités	8
Lettre au Lecteur	9-10
Index	11-26
C. Aurelianus – Tardarum passionum Libri V – Annoté I - paginé de 1 à 142	27-170
Oribase – Tres Euporiston libros ad Eunapium	171-273
C. Aurelianus – Tardarum passionum Libri V – Annoté II - paginé de 1 à 142	273-418

Table I : Structure du codex de la BIUS.

comme unique candidat le *Traité des Maladies Aiguës et des Maladies Chroniques* (9), imprimé à Lyon par Guillaume Rouillé (10) en 1566 (Cælius Aurelianus, 1566, Fig. 3).

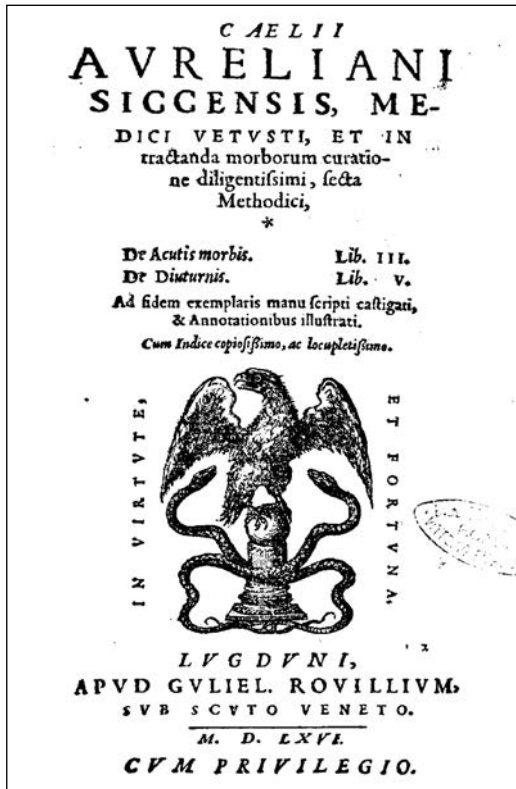


Fig. 3 : Page de titre de l'édition de Rouillé (Google books).

En nous rendant à la page 241 de cette édition, quelle ne fut pas notre surprise de constater la concordance totale entre le codex 432 et la seconde partie de cette édition rovillienne. La section traitant des maladies chroniques commence à la page 241, numéro porté à la main sur la section correspondante du codex 432. Les deux éditions portent la même signature *q*. Après comparaison des deux documents en entier, les réclames de l'édition de Rouillé sont exactement celles définies par les indications données dans la seconde partie du codex 432 (11). Enfin, toutes les annotations manuscrites présentes sur la seconde partie du codex 432 sont reproduites *verbatim* dans l'édition rovillienne. Nous pouvons donc conclure que le codex 432 de la BIUS regroupe deux états successifs des annotations autographes portées par le commentateur puis le prote (12) sur le traité des maladies chroniques, qui deviendra la seconde partie de l'*editio princeps* intégrale du traité des maladies aiguës et chroniques publiée en 1566 par Guillaume Rouillé.

L'identité de l'éditeur

Se pose alors la question de l'identité du commentateur car l'édition rovillienne ne donne pas le nom de celui-ci. L'épître dédicatoire de l'ouvrage, anonyme mais attribuée à Rouillé, présente l'éditeur comme un *excellentissimus et litteratissimus Medicus* (13), qui aurait corrigé et commenté l'œuvre en se référant à plusieurs manuscrits disparus depuis. Dès sa parution et jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle, la plupart des lettrés ont attribué les commentaires et l'édition à Jacques Dalechamps, médecin établi à Lyon et ami de Guillaume Rouillé.

Jacques Dalechamps (14) (Fig. 4), né à Caen en 1513, est mort à Lyon le 1er mars 1588. Inscrit à l'Université de Montpellier le 1er décembre 1545, l'un des premiers élèves de Guillaume Rondelet (15) (1501-1566), il est reçu bachelier l'année suivante. Après avoir exercé à Valence (1547), puis à Grenoble (1549), il s'installe à Lyon en 1552. Le 3 septembre de cette même année il est nommé médecin de l'Hôtel-Dieu.

Parallèlement à son activité médicale, il développe une intense activité littéraire. Il commence à publier en 1551 et travaille à de nombreux ouvrages. Il écrit *De Peste*

(Dalechamps 1553), la *Chirurgie françoise* (16) (Dalechamps 1570), et une *Historia generalis plantarum* (Dalechamps 1586) de grande diffusion, qui sera traduite en français. Il réalise de nouvelles traductions d'œuvres de Théophraste (Schmitt 1969), de Galien (*Administrations anatomiques* (Galien 1572) et *l'Utilité des parties du corps* (Galien 1608)) ; de Dioscoride (Lusitanus 1558), des œuvres de Paul d'Égine (1589), des *Deipnosophistes* (17) d'Athénée de Naucratis (Athenaeus 1597, Urso 2005), de Sénèque (1628), et Pline l'Ancien (1587). Cette activité le met en contact avec les cercles humanistes européens de l'époque, et il collabore notamment étroitement avec les membres de la communauté réformée installés à Genève.

Daniel Leclerc indique dans son édition de 1729 de *l'Histoire de la médecine* que "Dalechamp a enfin fait imprimer ce même Auteur [Cælius] complet, à Lyon en 1567, chez Rouillé in octavo, avec des notes marginales, mais il ne s'est pas nommé." (Le Clerc 1729, Seconde partie, Livre IV, p. 458) et plus loin, "Dalechamp, dans ses notes sur Cælius, croit que les plus anciens Médecins avoient confondu l'Affection cardiaque dont il s'agit, avec l'Apoplexie." (Seconde partie, Livre IV, p. 466). Michaud rapporte dans sa *Biographie Universelle* de 1855 que "Dalechamps est [...] auteur des ouvrages suivants [...] une édition fort estimée du Traité des maladies aiguës et de celui des maladies chroniques, de Cælius Aurelianus, Lyon, 1566 et 1567, in-8°, chez Rouillé, qui fut l'éditeur de la plupart des ouvrages de Dalechamps. C'est la première fois que les deux traités sont réunis dans la même édition. Dalechamps dit en avoir revu le texte sur un ancien manuscrit qu'il a conféré avec d'autres ; il a mis à la marge quelques notes. Jean Amman, qui a donné une nouvelle édition de ces traités à Amsterdam, en 1709, croyait que les annotations n'étaient pas toutes de Dalechamps." (Michaud 1855, p. 41). Bien que ce dernier reprenne dans sa nouvelle édition l'intégralité des annotations de l'édition rovollienne, il indique dans sa préface, qu'elles ne peuvent provenir du même auteur car elles sont très hétérogènes (Amman 1709, p. 8; Urso 2004, note 10). Cette objection est reprise par Schmid dans sa thèse (Schmid 1942), qui considère que la déclaration de la préface de Rouillé n'est qu'une figure de rhétorique publicitaire sans fondement, et que les apostilles ne sont que la compilation de notes tirées pêle-mêle de divers livres. Le nom de Dalechamps n'est plus évoqué dans les éditions modernes de Drabkin (Cælius Aurelianus 1950) et de Bendz (Cælius Aurelianus 1990) qui considèrent que ces commentaires ne sont que conjectures.

Ce n'est que récemment que Jackie Pigeaud, observant "l'intelligence et la connaissance de l'histoire de la médecine" manifestes dans les commentaires, est "fort tenté de croire à la collaboration très efficace, sinon unique [...] de cet homme discret, grand travailleur, grand connaisseur, entre autres, de Celse, collaborateur de la maison Rouillé" (Pigeaud 1999, p. 316). Finalement Anna-Maria Urso, par une analyse détaillée des



Fig. 4 : : Jacques Dalechamps (1513-1588) (Gravure).

Wellcome Library, London ; Iconographic Collection 753.1. Copyrighted work available under Creative Commons Attribution only licence CC BY 4.0 ; <http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

commentaires de l'édition rovillienne, apporte la preuve que Jacques Dalechamps est bien l'éditeur du traité d'Aurelianus (Urso 2004, p. 375) (18). Elle a étendu la classification des gloses d'Amman en deux classes (*verba* et *res*), en identifiant des sous-classes de complexité différentes (Urso 2004, 2012) : les gloses concernant les mots (*Verba*), divisées en a) paraphrase ou explication redondante, b) gloses *pédantes*, c) actualisation d'un terme médical antique, d) reconstitution de l'équivalent hypothétique dans le modèle perdu de Soranos, e) vocable grec utilisé pour décoder l'équivalent latin, f) explication étymologique ; les gloses concernant les choses (*Res*), réparties en a) explication hypothétique, b) précepte médical & description de médicaments spécifiques (ces notes sont présentes uniquement dans les *marginalia* des *Maladies Chroniques*), c) note révélant la pratique médicale de l'auteur, d) note indiquant la source. La comparaison de ces commentaires à ceux des éditions connues pour être de la main de Jacques Dalechamps a permis à Anna-Maria Urso de prouver que les commentaires de l'édition rovillienne sont bien de lui (19) (Urso 2004, 2005b, 2012). Cette conclusion est soutenue par le témoignage direct de Robert Constantin (20), ami de Dalechamps avec qui il collabore à l'édition de Dioscoride de 1558, qui indique clairement qu'il est l'éditeur et commentateur des *Passiones Tardae* de C. Aurelianus (21) (Urso 2005b, p.103). Il a non seulement lu tout le document comme il l'a écrit, mais il l'a également annoté de sa main en au moins quatre endroits de la première partie du codex (Fig. 5). Sans faire une analyse graphologique formelle, la comparaison de la graphie du document de travail avec celle de la correspondance de Dalechamps conservée à la Bibliothèque Nationale de France (22)

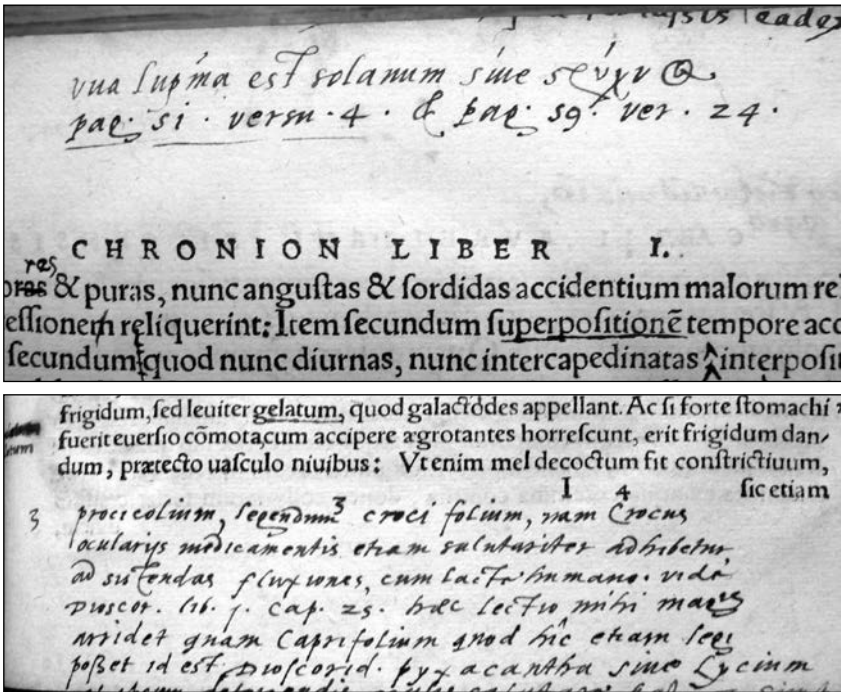


Fig. 5 : Deux des commentaires de la main de Robert Constantin retrouvés dans la première partie du ms. On remarquera les formes caractéristiques du 'g' et du 't' (clichés de l'auteur).

permet de confirmer de façon directe que ces commentaires du codex 432 sont bien de la main de Dalechamps (Tableau II). Ce document est donc bien l'autographe de Jacques Dalechamps en préparation de l'édition rovillienne des *Traité des Maladies aiguës et des maladies chroniques*

Le travail de publication

Nous pouvons donc maintenant tenter d'imaginer le travail de préparation de cette publication par J. Dalechamps, entre l'Ostel Dieu de Lyon où il exerce ses fonctions médicales et la maison de Guillaume Rouillé à l'*Écu de Venise*, 54, rue Mercière à Lyon (Vingtrinier 1894, 232), séparées seulement par dix minutes de marche. Avant 1558, date *terminus ante quem* donnée par le témoignage de R. Constantin (Urso 2005b, p. 103-105), Jacques

Dalechamps commence à corriger (*emendatio*) et commenter un premier exemplaire de l'*editio princeps* du *Traité des Maladies Chroniques* publié par Henricus Petrus. Pour indiquer ces changements, il utilise un système de signes conventionnels (Tableau III).

Correspondance	Chronion II
tingens	tingunt
febras	febris
Paroxysmi	paroxysmus
exacerbatio	*exacerbationes
longiora	longiores
fanguina	fanguinis

Table II : Comparaison de la graphie de certains mots de la correspondance de J. Dalechamps et des commentaires du Chronion.

Substitution de lettre	a Alij
Substitution de mot	Sequuntur ditu. <u>Sequentur</u>
Insertion de mot	aut f. uel castoreo; oleo irino
Astérisque	* Τη μακροβηλ: maligni tate. ceru recemtes uia uices quazq; similis nequitia
Annotation	infra pag. 16. torfinton uocat. A f. sine scarificatione; cum scarificatione autem in dimissione

Table III : Types de notes marginales.

Les lettres à supprimer ou à remplacer sont barrées et le texte à substituer est indiqué au dessus, dans l'interligne ; lorsque plusieurs mots ou un membre de phrase doivent être modifiés, ils sont soulignés dans le texte et les mots à substituer sont indiqués en regard dans la marge (droite ou gauche) ; l'insertion de mot est marquée par deux "accents circonflexes" superposés entre les mots du texte, renvoyant dans la marge au mot à insérer. Ces marques concernent donc la catégorie des *verba*. Ces annotations n'apparaîtront pas dans l'édition rovillienne puisqu'elles seront introduites dans le texte-même par le compositeur. Deux marques distinctes signalent des notes marginales plus conséquentes, correspondant aux annotations des *res* : (a) une astérisque placée au dessus du centre ou à l'extrémité d'un mot, (b) un signe spécial (cf. Tableau III : Annotations) introduit les commentaires permettant des discussions beaucoup plus longues. Ces marques seront remplacées par le seul astérisque à la composition. Ça et là Dalechamps construit pour lui-même une arborescence des informations décrites dans le texte (I.29, 38 p. ex.). Il raye de longs commentaires (I.19, 40, 57 p. ex.) et ajoute des références, d'une écriture

cursive rapide. Cette première version a été l’objet de corrections, commentaires et citations itératives. Ces annotations portent sur chacune des 144 pages de la copie, représentant un travail considérable, attentif et précis, étalé sur une période d’au moins huit ans (entre 1558 et 1566 (23)). Il en résulte une profusion d’annotations difficiles à suivre visuellement et à interpréter correctement. Comme l’a indiqué Michaud (Michaud 1855, p.41) cette version a circulé dans le cercle des amis érudits de Dalechamps avec qui il a “conféré” et qui ont apposé leurs remarques, notes ou commentaires, c’est le cas de R. Constantin

Dans la seconde partie du texte, l’ambiance est toute autre. La graphie des annotations est beaucoup plus soignée ; elles sont bien organisées sur la surface d’écriture, facilitant ainsi leur repérage. Plusieurs des annotations portées sur la première partie ont été supprimées ; certaines, réparties sur plusieurs pages dans la première partie, ont été intégrées en une seule construction logique dans la seconde. De nombreuses références précises aux auteurs anciens ont été ajoutées, notamment beaucoup d’auteurs dont Dalechamps avait ou était en train de traduire les œuvres (Pline, Galien, Aétius, Paul d’Égine,...) (Urso 2004). On perçoit un effort de clarification tant pour le compositeur et le metteur en pages par l’organisation du texte à composer, que pour le lecteur dans la

quantité et la qualité des commentaires apportés. Il est probable que cette version finale a été réalisée dans les mois précédents immédiatement la publication de l’édition rovillienne. Puis tout s’accélère quand Dalechamps en a terminé avec cette seconde version. Le prote des compositeurs met à jour les références internes au livre, appose les marques de césure de page, les signatures et la pagination sur le texte pour définir l’*imposition*. La pression du temps pour réaliser cette tâche semble indiquée par les erreurs de pagination observées entre les pages 520 et 542, qui seront corrigées à l’imposition finale car elles n’apparaissent pas dans l’édition rovillienne. Enfin le texte sera remis aux compositeurs, dont on peut percevoir des empreintes digitales encrées sur plusieurs pages (Fig. 6).

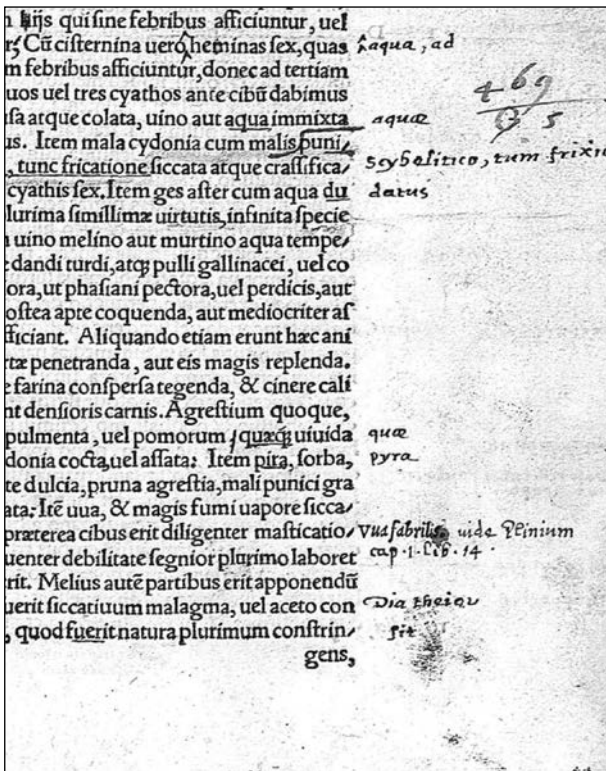


Fig. 6 : Empreintes de doigts encrés, partie inférieure du blanc de grand fond, page 105, seconde partie du document (cliché de l’auteur).

Histoire de la transmission du document

L'étude de la transmission du ms 432 soulève plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Jacques Dalechamps meurt à Lyon en 1588 (24). Ses papiers (25) "furent transportés à Caen après sa mort : avec sa Bibliothèque qu'il avait laissée par son testament à Jean Dalechamps son neveu, élu de Caen, fils d'André avocat, frère de Jacques médecin. Ce Jean légua sa même Bibliothèque à son fils, par une espèce de *Fideicommiss*, à condition qu'il la laisserait toute entière à ses héritiers. Mais nonobstant cette précaution, elle a été dissipée, comme il arrive ordinairement." (Huet 1706, 342). Jean meurt de façon prématurée en 1597. "En mourant, il recommanda que sa bibliothèque, si riche en livres de toutes sortes, tant imprimés que manuscrits, qui lui avait été léguée par le testament de son oncle paternel, Jacques Dalechamps, fût conservée intacte par son fils (26), avec cette condition qu'il la léguerait aussi tout entière à ses héritiers, afin qu'elle parvînt par droit de succession, de père en fils, à ses descendants." (Cahaignes 1880).

La bibliothèque est cédée par son fils, en partie ou en totalité, à René Moreau (27) (Fig. 7), à une date inconnue (28). On aurait pu penser que l'autographe de J. Dalechamps ait fait partie du lot, puisque comme l'indique Joly (Joly 1742, 367), Moreau était en possession du recueil de la correspondance de J. Dalechamps; on en trouve d'ailleurs mention dans la liste de la Bibliothèque de Moreau établie par Philippe Labbé en 1653. Cependant on ne trouve pas d'œuvre de Cælius Aurelianus dans cette liste (Labbé, 1653, p. 211-237). René Moreau meurt en 1656 sans avoir laissé d'instruction concernant sa bibliothèque à son fils Jean-Baptiste (29).

Nous ne savons rien de ce que devient le document entre 1657 et le vendredi 21 Février 1823, date de son achat par la Faculté de Médecine de Paris au cours de la 7ème vacation de la vente de la bibliothèque de Jean-Noël Hallé (30). Cette vente a eu lieu du 14 février au 8 mars 1823 à Hôtel des ventes, place de la Bourse à Paris (31). Jean-Noël Hallé



Fig. 7 : René Moreau (1587-1656),
Académie nationale de médecine.

(Fig. 8) possédait une des plus riches bibliothèques appartenant à un particulier (Madeline 2011, p. 59). Il avait hérité de la bibliothèque particulièrement importante de son oncle Anne-Charles Lorry (32) (Fig. 9). Il poursuivit toute sa vie des acquisitions de livres anciens ou récents, d'une grande diversité de sujets, bien que les livres de médecine et des autres sciences en aient constitué la majeure partie (Anonyme 1823). On ne sait s'il avait acquis ce volume au cours de ses propres recherches ou s'il l'avait hérité de son oncle (33).



Fig. 8: Jean-Noël Hallé (1754-1822).
Centenaire de la Faculté de médecine de Paris
(1794-1894) MEDIC@ : med09858x02x0066.



Fig. 9 : Anne Charles Lorry (1726-1783), par
Charles-Nicolas Cochin 1777 ; gravure de
A. de St Aubin, 1784.

Wellcome Library, London. Iconographic Collections,
library reference no. : ICV No 3899 Copyrighted work
available under Creative Commons Attribution only licence
CC BY 4.0 ; <http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>.

Si la transillumination du papier de la partie principale du texte du ms 342 indique la présence d'un filigrane attesté à Rottweil dans le Bade-Würtemberg en Allemagne en 1531 (34) (Fig. 10), aucune correspondance n'a été trouvée pour celui observé sur les gardes blanches mises en place au cours de la reliure (Fig. 11.) Il manque donc encore un ou plusieurs chaînons intermédiaires au cours du XVIII^{ème} siècle, époque où le volume a reçu sa reliure actuelle.

Conclusion

Le codex 432 de la B.I.U.S. contient deux exemplaires abondamment commentés du *Traité des Maladies Chroniques* de Cælius Aurelianus publié par Henricus Petrus à Bâle en 1529. L'étude de ce document a permis d'établir qu'il représente deux états des commentaires réalisés par Jacques Dalechamps, médecin humaniste du XVI^{ème} siècle,

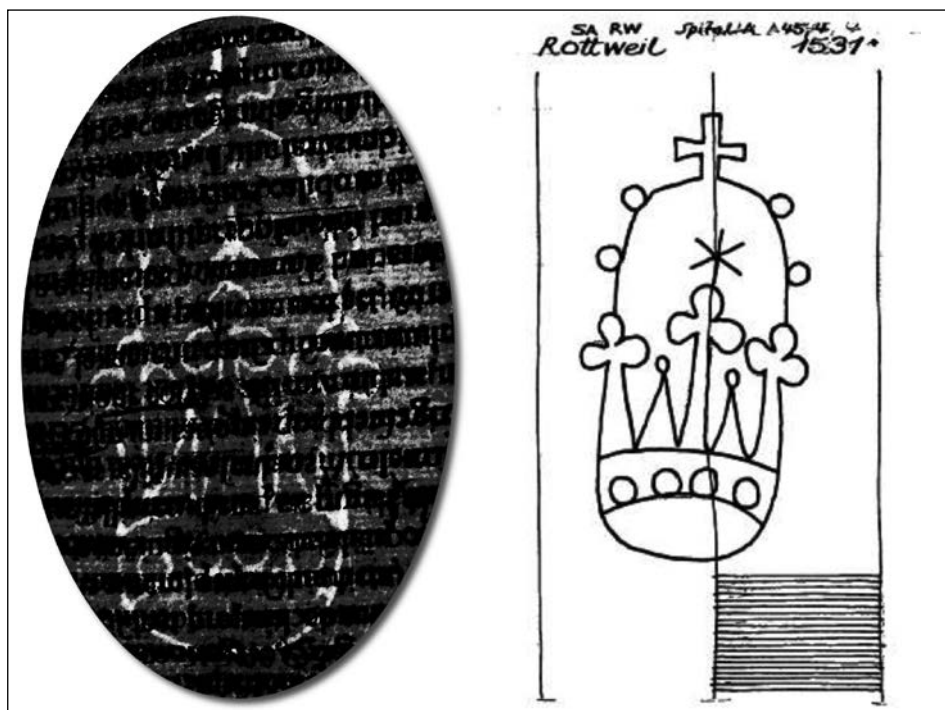


Fig. 10 : Comparaison du filigrane du corps du ms 432 avec celui d'un document de 1531 des archives de Rottweil (Bade-Würtemberg, Allemagne (Base de donnée des filigranes de Wasserzeichen Informationssystem, <https://www.wasserzeichen-online.de/?ref=DE7365-PO-51845>).

installé à Lyon et collaborant aux publications du libraire-imprimeur Guillaume Rouillé. Nous avons identifié qu'il s'agit du travail préparatoire à la première édition complète des *Traité des Maladies Aiguës et des Maladies Chroniques* de Cælius Aurelianus publié par Rouillé en 1566. Cette étude confirme de façon positive le travail d'Anna-Maria Urso qui avait démontré sur des arguments philologiques l'identité du commentateur et éditeur de l'édition de Rouillé. Ce document ouvre également une fenêtre sur quelques aspects du travail des éditeurs et imprimeurs du XVIème siècle.



Fig. 11 : Filigrane observé sur les gardes blanches de la fin du ms 432.

BIBLIOGRAPHIE

- AMMAN J. C. - éd. 1709. *Cælii Aureliani ... De morbis acutis & chronicis libri VIII. : Soli ex omnium methodicorum scriptis superstites. ; Jo. Conradus Amman ... recensuit, emaculavit, notulasque adjecit. Accedunt seorsim Theod. Janss. ab Almeloveen ... notae & animadversiones ... ut & ejusdem Lexicon Caelianum .. Amstelædami : ex officina Wetsteniana.*
- ANONYME. - 1823. *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. Jean Noël Hallé, membre de l'Académie des sciences, Institut royal de France. xvj-176. Paris : De Bure frères.*
- ATHENAEUS. - 1597. *Ἀθηναίου δειπνοσοφιστῶν βιβλία πεντεκαδεκα. Athenæi deipnosophistarum libri XV. Isaacus Casaubonus recensuit, & ex antiquis membranis supplevit, auxitque. Adiecti sunt eiusdem Casauboni in eundem scriptorem animaduersionum libri XV. Addita est & Jacobi Dalechampii ... latina interpretatio, cum notis marginalibus, etc. sous la direction d'I. CASAUBON. Traduit par J. DALECHAMPS. Heidelberg : Apud H. Commelinum.*
- BRULLÉ L.-C. - 1751. *L'Encyclopédie*, 1re éd. T. Tome 13.
- CÆLIUS AURELIANUS. - 1529. *Cælii Aureliani Siccensis Tardarum passionum libri V. D. Oribasii Sardi Iuliani Cæsaris archiatri Euporiston lib : III. Medicinæ compen : lib : I. Curationum lib : I. Trochiscorum confect. lib : I. Basileæ : Excudebat Henricus Petrus.*
- 1533. *Cælii Aureliani Methodici Siccensis Liber celerum vel acutarum passionum, qua licuit diligentia recognitus, atque nunc primum in lucem æditus. Parisiis : apud Simonem Colinaeum.*
- 1566. *Cælii Aureliani Siccensis, medici vetusti, et in tractanda morborum curatione diligentissimi, secta Methodici, De Acutis morbis. Lib. III. De Diuturnis Lib. V. Ad fidem exemplaris manu scripti castigati, et Annotationibus illustrati. Cum indice copiosissimo, ac locupletissimo. Rééditions en 1567 et 1569. Lugduni : apud Gulielmum Rovillum.*
- 1950. *On acute diseases and on chronic diseases.* Edited by M. DRABKIN and I. DRABKIN. University of Chicago Press.
- 1990. *Akute Krankheiten. Buch I-III. Chronische Krankheiten, Buch I-V.* CMG VI, 1, 1-2. Herausgegeben von G. BENDZ. Übersetzt von I. PAPE. 2 Bde. 1990-1993. Berlin: Akademie Verlag.
- CAHAIGNES J. de. - 1880. *Éloges des citoyens de la ville de Caen : première centurie : Traduction d'un curieux.* Caen : Le Blanc-Hardel.
- CAMPARDON E., SAMARAN C. et FLEURY G. - M.-A. et VILAR. Châtelet de Paris. Y//226- Y//230. *Insinuations (1er mars 1673 - 10 janvier 1676).* Consulté le 14/07/2017. Archives nationales (France), Pierrefitte-sur-Seine.
- CAPRON L. - 2015. *Correspondance française de Guy Patin.* Bibliothèque inter-universitaire de santé. Consulté le 09.07.2017. <http://www.biusante.parisdescartes.fr/patin/>.
- DALECHAMPS J. - 1553. *De peste libri tres, opera Jacobi Dalechampii, doctoris cadonensis, in lucem editi.* 240 p. Numérisation. Paris : BIUM, 2004.- (Médic@, ISSN 1164-8678). *Lugduni, apud Gulielmum Rovillum.*
- 1570. *Chirurgie française*, recueillie par M. Jaques Dalechamps, docteur médecin, & lecteur ordinaire de ceste profession à Lyon, avec plusieurs figures des instrumens nécessaires pour l'opération manuelle. La page 14. contient les principaux chefz de ce qui discours en cest œuvre. A Lyon, par Guillaume Rouille. M. D. LXX. Avec privilege du Roy. : Rouillé, Guillaume.
- 1586. *Historia generalis plantarum in libros XVIII per certas classes artificiose digesta, haec, plusquam mille imaginibus plantarum locupletior superioribus, omnes propemodum quae ab antiquis scriptoribus, graecis, latinis, arabibus, nominantur : necnon eas quae in orientis atque occidentis partibus, ante seculum nostrum incognitis, repertae fuerunt, tibi exhibit ... 2 v. Lugduni : apud G. Rovillum.*
- DAMAS-HINARD J.-J.-S.-A. - 1854. *Dictionnaire - Napoléon, ou Recueil alphabétique des opinions et jugements de l'empereur Napoléon Ier*, 2ème éd. Paris, Plon Frères.
- DE COLONIA. - 1730. *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, Lyon, Rigollet François.
- GALIEN. - 1572. *Administrations anatomiques* de Clavde Galien. Traductes fidelement du Grec en François, par M. Jaques DALECHAMPS, docteur en Médecine, & lecteur ordinaire de chirurgie à

- Lyon. Corrigées en infinis passages avec extrême diligence du traducteur. Traduit par J. Dalechamps. [8]–224 p. A Lyon, par Benoist Rigaud, M. D. LXXII : Rigaud, Benoît.
- 1608. De l'usage des parties du corps humain, livres XVII écrits par Claude Galien et traduits fidèlement du grec en français. 997–[10] p. A Paris. Par René Ruelle libraire & imprimeur demeurant rue S. Jacques à l'enseigne Saint Nicolas. 1608 : Ruelle, René.
- GOUJET C.-P. - 1758. *Memoire historique & littéraire sur le College royal de France* : contenant la notice historique des lecteurs & professeurs royaux en médecine, chirurgie, pharmacie & botanique ; en arabe ; en droit-canon, & en syriaque, depuis la fondation du Collège royal jusqu'aujourd'hui. T. Tome troisième. A Paris. MDCCLVIII : Chez Augustin-Martin Lottin, l'aîné.
- HUET P.-D. - 1706. *Les Origines de la ville de Caen*. Revues, corrigées, & augmentées. Seconde édition. A Rouen, chez Maury imprimeur ordinaire du roy, & de monseigneur l'archevêque. M. DCC. VI. Avec privilege du roy.
- JACQUET P. - 1996. "Les botanistes lyonnais du XVIème siècle", *Bulletin mensuel de la Société linnéenne de Lyon* 65 (5) : 1–70.
- MESMES JEAN-JACQUES DE.- Seigneur de Roissy, *Recherche de la noblesse de la généralité de Caen*, Réalisée en 1598-1599 : Noblesse de Normandie. Microfilm 1 Mi 395-6. Archives départementales de la Manche, Saint-Lô.
- JOLY P.-L. - 1742. *Éloges de quelques auteurs françois*, Dijon : P. Marteret.
- LABBÉ Philippe. - 1653. *Nova Bibliotheca manuscriptorum librorum sive specimen antiquarum lectionum latinarum et graecarum*, Paris : Jean Hénault.
- LE BLAY F. et GOUREVITCH D. - 2009. "Un inédit de Laennec : La traduction des Traités des Maladies aiguës et des Maladies chroniques de Cælius Aurelianus", *Histoire des Sciences Médicales* XLIII (1) : 83–109.
- LE CLERC D. - 1729. *Histoire de la médecine* : Nouvelle édition, revue, corrigée, & augmentée par l'Auteur end divers endroits, & sur tout d'un Plan pour servir à la Continuation de cette Histoire depuis la fin du Siècle II. jusques au milieu du XVII, La Haye : Van der Kloot, Isaac.
- LÉVY-VALENSI J. - 1933. *La Médecine et les médecins français au XVIIème siècle*, Paris : Baillière.
- LUSITANUS A. - 1558. *In Dioscoridis Anazarbei de medica materia libros quinque, Amati Lusitani doctoris medici ac philosophi celeberrimi enarrationes eruditissimæ. Accesserunt huic operi præter correctiones lemmatum, etiam adnotationes R. Constantini, necnon simplicium picturæ ex Leonharto Fuchsio Jacobo Dalechampo, atque aliis*. Sous la direction d' . Lugduni, apud Gulielmum Rouillium, sub Scuto Veneto, 1558. <http://bibdigital.rjb.csic.es/ing/Libro.php?Libro=4706>
- MADELINE F. - 2011. "Jean-Noël Hallé, médecin ordinaire de Napoléon". Thèse de doctorat. Paris. BIUS, cote : 272451.
- MALGAIGNE J-F. - 1840. *Œuvres complètes d'Ambroise Paré, revues et collationnées sur toutes les éditions, avec les variantes*. J-B. Baillière, Paris.
- MICHAUD L. G. - éd. 1855. *Biographie universelle, ancienne et moderne* ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes, Paris : Michaud.
- MUZERELLE D. - 2002. "Vocabulaire codicologique : répertoire méthodique des termes français relatifs aux manuscrits, avec leurs équivalents en anglais, italien, espagnol : Édition hypertextuelle établie d'après l'ouvrage édité à Paris, Editions CEMI, 1985". Institut de recherche et d'histoire des textes.
- PAUL D'ÉGINE. - 1589. *Pauli Aeginetae medici opera Ioanne Guinterio Andernaco medico peritissimo interprete, eiusdem Guinterij, & Iani Cornarij annotationes, item Iacobi Goupyli, & Iacobi Dalechampi scholia in eadem opera cum indice copiosissimo, ac locupletissimo*. Sous la direction de J. Goupyl et J. Cornarius. Traduit par J. Dalechamps. Lugduni, Apud Gulielmum Rovillium sub scuto Veneto, M.D. LXXXIX.
- PIGEAUD J. - 1999. "Cælius après Cælius : survie ou renaissance ?" *In Le Traité des maladies aiguës et des maladies chroniques de Cælius Aurelianus*. Sous la direction de P. Mudry, 309–341, Nantes : Institut universitaire de France.

- PLINE L'ANCIEN. - 1587. *C. Plinii Secundi historiae mundi libri XXXVII*. Sous la direction de J. DALECHAMPS, Lyon : Honorat, B.
- SAVREUX C., BIENFAICT P., VILLERY J. et LOUIS G. - 1665. *Inventaire, prise et estimation des livres trouvés à St-Mandé, appartenant ci-devant à Mr Fouquet*. Ms fr 9438. Bibliothèque Nationale de France, Paris.
- SCHMID P. - 1942. "Contributions à la critique du texte de Cælius Aurelianus". Thèse de doctotat.
- SCHMITT C. B. - 1969. "Some notes on Jacobus Dalechampi and his translation of Theophrastus (Manuscript : BN. Lat. 11,857)", *Gesnerus*, 26 : 36–53.
- 1977. "The Correspondence of Jacques Daléchamps (1513-1588)". *Viator* 8 : 399–434. eprint : <https://doi.org/10.1484/J.VIATOR.2.301574>.
- SÉNÈQUE. - 1628. *M. Annaei Senecae Opera Qvae Extant*. Sous la direction de T. de Juges. Traduit par J. DALECHAMPS. *Genevæ : Stephanus Gamonetus*.
- URSO A. M. - 2004. "Sulle tracce dell'editore: parole chiave nei *marginalia* dell'editio *rovilliana* di Celio Aureliano". In *Testi medici latini antichi : le parole della medicina, lessico e storia : atti del VII Convegno internazionale. Lingue tecniche del greco e del latino - IV*, a cura di S. SCONOCCHIA e F. CAVALLI, 372–404. Bologna: Pàtron.
- 2005. "Sull'undicesimo libro dei *Deipnosophistae* di Ateneo. Parte II. Jacques Dalechamps lettore di Ateneo". In *Selecta colligere, II. Beiträge zur Technik des Sammelns und Kompilierens griechischer Texte von der Antike bis zum Humanismus*, a cura di Rosa Maria PICCIONE e Matthias PERKAMS.
- 2005b. "Edizioni anonime ed esegeti scrupolosi : Dalechamps, Constantin e la *Rovilliana* di Celio Aureliano", *Res Publica Litterarum* (28) : 90–107.
- 2010. "Possibili varianti di trasmissione nei margini dell'editio *Rovilliana* di Celio Aureliano", In *Body, Disease and Treatment in a Changing World*, edited by D. LANGSLOW and B. MAIRE, 162–172. Lausanne: Éditions BHMS.
- 2012. "Note marginali nell'editio *Rovilliana* di Celio Aureliano". In *Il testo e i suoi commenti: tradizione ed esegesi nella scoliastica greca e latina*, a cura di A. ZUMBO, 201–223, Messina: Università degli studi.
- 2013. "melanthivm sive atriflorvm : un calco ritrovato nei margini dell'editio *rovilliana* di Celio Aureliano", *Galenos (Pisa, Roma)* volume (7): 55–60.
- VINGTRINIER A. - 1894. *Histoire de l'imprimerie à Lyon, de l'origine jusqu'à nos jours*, Lyon : Adrien Storck, Imprimeur-Éditeur.

NOTES

- (1) Cælius Aurelianus, médecin romain, du Vème siècle de notre ère, originaire de Sicca en Numidie, de l'école méthodiste, il adapta en latin le *Traité des maladies aiguës et des maladies chroniques* de Soranos d'Éphèse.
- (2) Ce volume est conservé sous le numéro de côte 432, dénommé "codex 432" dans la suite du texte.
- (3) Ce document a été recensé à la BIUS de Paris au cours de l'étude menée par D. Gourevitch et F. Le Blay sur la traduction inédite par Laennec des *Traités des maladies aiguës et des Maladies chroniques* (Le Blay et Gourevitch 2009).
- (4) Henricus Petrus (Heinrich Petri, 1508-1579) , imprimeur-libraire et éditeur suisse de cartes géographiques, conseiller et député de la ville de Bâle. Fils de l'imprimeur de Bâle Adam Petri, à qui il succède en 1527. Il interrompt alors ses études à l'université de Wittenberg. Anobli en 1556, il transforme son nom en "Henric-Petri". source : Note biographique de la BNF : http://data.bnf.fr/13609648/heinrich_petri/
- (5) Répartition des pages sur la feuille dépliée de telle façon qu'après pliage elles se succèdent en ordre. Denis Muzerelle Vocabulaire Codicologique (Muzerelle 2002)
- (6) La signature est constituée par les chiffres, lettres ou signes utilisés pour indiquer l'ordre des cahiers ou des bi-feuillets dans les manuscrits (Muzerelle 2002).
- (7) De formule q-z8 A-M8, soit un total de 320 pages.

- (8) La réclame est l'indication au bas d'une page des premières lettres ou mots de la première ligne de la page suivante (Muzerelle 2002). Du latin *reclamare*, vieux français masc. reclaim, cri pour rappeler les oiseaux de chasse, appeau.
- (9) Cette nouvelle édition regroupe pour la première fois les deux parties du traité jusqu'alors séparées dans les éditions princeps, éditées respectivement par Jean Sichard (Caelius Aurelianus 1529) et Gontier d'Andernach (Caelius Aurelianus 1533).
- (10) Guillaume Rouillé (1518, Tours 1589, Lyon). Éditeur-libraire ouvre sa propre librairie à Lyon en 1545, rue Mercière à l'enseigne de "l'Ecu de Venise". Il publie plus de 830 ouvrages, dans des domaines très divers (droit, sciences, religion,...). Il est le plus gros éditeur livres médicaux de son époque. Bien que l'orthographe moderne ait consacré le nom de Rouillé, il semble d'après Vingtrinier que "l'illustre typographe se donnait à lui-même le nom de Rovillium, en français Roville et non Rouille ou Rouillé, ainsi que l'ont dit quelques écrivains [...] C'est sous le nom de Roville ou parfois de Rouville que la ville de Lyon vénère sa mémoire" (Vingtrinier 1894, 231). D'où l'utilisation du terme d'"édition rovillienne" dans cette étude.
- (11) Dans de très rares cas on voit que le compositeur a ajusté l'endroit de la coupure de page au moment de la composition.
- (12) Prote, "s. m. (terme d'imprimerie.) [...] le premier ouvrier d'une imprimerie. Ses fonctions sont étendues, [...] C'est lui qui [...] distribue l'ouvrage aux compositeurs, le dirige, lève les difficultés qui s'y rencontrent, aide à déchiffrer dans les manuscrits les endroits difficiles. Il impose la première feuille de chaque labeur, & doit bien proportionner la garniture au format de l'ouvrage & à la grandeur du papier» (Brullé 1751).
- (13) Caelius Aurelianus 1566, Folio *3r.
- (14) Les formes de son nom étant nombreuses en français et en latin, nous avons utilisé la forme Jacques Dalechamps dans notre texte, sauf pour les citations, où nous restituons la forme de l'auteur.
- (15) Guillaume Rondelet naît à Montpellier et y fait ses humanités et ses études de médecine avec Jacques Dubois (Jacobus Sylvius), Michel de Nostre-Dame (Nostradamus), François Rabelais (Jacquet 1996, note 26, p. 14).
- (16) Traduction française du livre 6 "de la Chirurgie" du *Traité de médecine* de Paul d'Égine, avec un important commentaire et de nombreuses notes. dont Ambroise Paré empruntera directement plusieurs chapitres (Malgaigne 1840).
- (17) *Le Banquet des sophistes* (Δειπνοσοφισταί, Deipnosophistae), écrit à Rome au III^{ème} siècle par Athénée de Naucrète (170?), grammairien grec.
- (18) Sur cette question je renvoie le lecteur aux travaux d'Anna-Maria Urso à qui j'emprunte beaucoup pour cette section (Urso 2004 ; 2005, principalement).
- (19) Dans ses articles de 2010 et 2013, A.-M. Urso donne des exemples de leçons marginales qui rendent crédibles l'utilisation par Dalechamps d'une tradition manuscrite dans ses commentaires.
- (20) Robert Constantin (ou Robertus Constantinus, Caen v. 1530 - Montauban 1605), helléniste, lexicographe, médecin, et professeur (régent principal à Montauban depuis 1571.) il entretient une correspondance fournie avec J. Dalechamps. Auteur du *Nomenclator* (Paris, A. Wechel, 1555), première bibliographie. Les fils de Jules César Scaliger lui confient la publication posthume des ouvrages de leur père (*Commentarii ... Plantarum Theophrasti*, 1566). Il collabore en tant que traducteur du grec en latin à plusieurs éditions d'auteurs grecs.
- (21) "... (*Quem ab infinitis mendis repurgatum Dalechampij eruditissimi viri & amici mihi censura, perlegi*) ... ille *Chronion libri*. j. Cap.4. ...". Lusitanus 1558, page 266.
- (22) Le MS lat. 13.063 regroupe 47 lettres de J. Dalechamps lui-même et 349 lettres que ses correspondants lui ont adressées (Schmitt 1977).
- (23) On sait que Dalechamps prenait son temps dans l'édition des traductions qu'il entreprenait; ainsi par exemple, il aurait mis plus de trente ans à terminer son édition de Pline (Pline l'Ancien 1587) (Jacquet 1996, 42).

- (24) Il eut quatre filles, Anne de son premier mariage, puis Constance, Claudine et Marguerite de son second. Claudine épouse en premières noces le Conseiller de Chabanes, et en secondes noces Monsieur de Courbeville (De Colonia, 1730, p. 799).
- (25) Tous les papiers de Dalechamps ne semblent pas avoir été retournés à Caen. Son manuscrit d'ornithologie De avibus & piscibus était encore, selon le père De Colonia, "le siècle passé [XVIIème], dans le Cabinet de M. le Conseiller De Chabanes, son gendre où le P. Builloud l'a vû" (De Colonia, 1730, p.799). Ce manuscrit a été acquis par le conseiller Séguier, puis transmis à Henri-Charles de Coislin et à l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés avant d'entrer à la BN à la Révolution.
- (26) Jean Dalechamps, anobli pour "mérites et services", dans une charte de Mai 1583 avait deux fils, Philippe et Jacques, encore mineurs en 1598 (Jean-Jacques de Mesmes, Seigneur de Roissy, p. 195).
- (27) René Moreau du Moulins – Rénatus Moreau – (1587-1656), reçu docteur de la Faculté de médecine de Paris en 1619; médecin de Louis XIII et de Louis XIV; docteur régent et professeur royal à la chaire de médecine et de chirurgie de la Faculté de Paris (Goujet 1758, 153-163), grand aumônier de France, professeur & doyen de la faculté de médecine de Paris (1630-1632), premier maître de Guy Patin.
- (28) La bibliothèque a sans doute été conservée à Caen plusieurs années par la famille Dalechamps. En 1598, les fils de Jean étaient encore mineurs et René Moreau n'avait que 10 ans. Elle pourrait avoir été cédée à Moreau après 1619.
- (29) Jean-Baptiste demande conseil à Guy Patin sur la conduite à tenir (Capron 2015, Lettre à Ch. Spon, 7 nov. 1656). Au grand chagrin de Patin, il suit les conseils de sa femme et de sa belle-famille et vend la bibliothèque pour "20 ou 24 000 livres" à quatre libraires (Lettre à C. Spon, 5 & 26 déc. 1656). Mais au début de 1657, "les quatre libraires qui avaient acheté la bibliothèque de feu M. Moreau avaient arrangé les livres dans une belle grande boutique de la foire [de Saint-Germain] pour les vendre lundi prochain, mais ils en sont soulagés de moitié : M. Fouquet, procureur général, a acheté tous les livres de médecine qu'il a fait enlever aussitôt et emporter chez lui moyennant 10 000 livres d'argent comptant ; deux jésuites y sont, qui les arrangent ; on n'en a fait aucun catalogue" (Lettre à Ch. Spon, les 16 et 26 février 1657). Ces livres sont ainsi intégrés à la bibliothèque que Nicolas Fouquet constitue dans sa maison de Saint-Mandé (il s'est installé en 1657, au lieu-dit de l'"Épinette"), où les lettrés et savants qu'il s'attache peuvent venir étudier ; ainsi Jean Pecquet (1622-1674), son médecin depuis 1655. Fouquet aurait fait don à Pecquet en 1657 de la bibliothèque médicale de René Moreau (Lévy-Valensi 1933, p. 516). Bien qu'aucune source directe identifiant ce don n'ait été retrouvée, ceci expliquerait l'absence de référence à ce volume dans l'inventaire de la bibliothèque de Fouquet établi en 1665 (Savreux *et al.* 1665). Cependant la reliure du document n'est pas celle ordinairement appliquée aux livres de Fouquet. Pecquet aurait pu transmettre ces documents à sa seule héritière, sa nièce Hélène Brocard - fille de Catherine, sœur de Jean, et de Nicolas Brocard, marchand bourgeois de Dieppe - mariée à Charles Assegon, médecin de la cousine du Roi, Anne Marie Louise, Duchesse de Montpensier. Le document aurait alors pu connaître le devenir des papiers de la famille Assegon. On ne sait presque rien de ce médecin.
- (30) Jean-Noël Hallé (1754-1822), médecin ordinaire de Napoléon & de Louis XVIII, professeur au Collège de France & à la faculté de médecine de Paris, membre de l'Institut & de l'Académie de médecine (Notice biographique de la BIUS).
- (31) Le haut du verso de la seconde page de garde porte la mention manuscrite : "vente de Monsieur Hallé", et l'exemplaire du catalogue de cette vente conservé à la BIUS (côte 40141) porte une marque au crayon en face du numéro 449 décrivant sommairement, sans nommer la partie de C. Aurelianus, le document étudié ici.
- (32) Anne-Charles Lorry (1726-1783) : docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, membre de la Société royale de médecine. Notice biographique de la BIUS.
- (33) qui possédait un exemplaire d'un manuscrit grec d'Aétius, n° de lot 450 de la vente Hallé, désormais répertorié ms 2015 à la BIUS. Ce volume porte un texte manuscrit signé par A.C. Lorry et un ex libris manuscrit de René Moreau.

- (34) Base de donnée des filigranes de Wasserzeichen Informationsystem, <https://www.wasserzeichen-online.de/?ref=DE7365-PO-51844> et <https://www.wasserzeichen-online.de/?ref=DE7365-PO-51845>

RÉSUMÉ

Le codex 432 de la Bibliothèque Inter-Universitaire de Santé de Paris contient deux exemplaires abondamment commentés du Traité des Maladies Chroniques de Caelius Aurelianus publié par Henricus Petrus à Bâle en 1529. L'étude de ce document a permis d'établir qu'il représente deux états des commentaires réalisés par Jacques Dalechamps, médecin humaniste du XVIème siècle, installé à Lyon et collaborant aux publications du libraire-imprimeur Guillaume Rouillé. Il s'agit du travail préparatoire à la première édition complète du Traité des Maladies Aiguës et des Maladies Chroniques de Caelius Aurelianus publié par Rouillé en 1566. Cette étude confirme de façon positive le travail d'Anna-Maria Urso qui avait démontré sur des arguments philologiques que le commentateur de l'édition de Rouillé est bien Jacques Dalechamps. Ce document ouvre également une fenêtre sur quelques aspects du travail des éditeurs et imprimeurs du XVIème siècle.

SUMMARY

Codex 432 kept at the Bibliothèque Inter-Universitaire de Santé in Paris contains two heavily commented copies of Caelius Aurelianus' Treatise on Chronic Diseases, published in Basel in 1529 by Petrus Henricus. The study of this document allowed to establish that it contains two states of the comments made by Jacques Dalechamps, a physician and humanist from the 16th century, established in Lyons and collaborating with the librarian-printer Guillaume Rouillé. This document was made in preparation of a new complete version of Caelius's Treatise on Acute and Chronic Diseases, published by Rouillé in 1566. The study confirms the conclusions of the work of Anna-Maria Urso who demonstrated on philological arguments that the marginal annotations on the rouillian edition are from Jacques Dalechamps' hand. This document also allows to look into some aspects of the activities involved in editing and printing medical texts in the 16th century.

La Chirurgie Française de Jacques Dalechamps, commentateur de Paul d'Égine *

*Chirurgie Française, a book by Jacques Dalechamps,
a commentator on Paulus Aegineta*

par Philippe BONNICHON**, Marine FONTAINE***,
Jacqueline VONS****

Né à Caen en 1513 et décédé à Lyon en 1588, Jacques Dalechamps fit ses études de médecine à Montpellier et suivit les cours de Rondelet et de Schyron. Reçu docteur en 1547, il exerça quelque temps à Valence puis à l'hôtel-Dieu de Lyon où il demeura jusqu'à sa mort. Il est resté dans l'histoire des sciences en tant que botaniste, auteur d'une magistrale *Historia generalis plantarum* publiée à Lyon, chez Guillaume Rouille en 1586, et traduite en français en 1615 par Jean de Moulins. Médecin érudit, fin helléniste, il traduisit et commenta plusieurs ouvrages de médecins antiques, entre autres *De l'usage des parties du corps humain* et les *Administrations anatomiques* de Galien (1) et le sixième livre de la *Chirurgie* de Paul d'Égine.

C'est ce dernier qui lui servit de base pour écrire la *Chirurgie française* [...]. Avec *plusieurs figures des instrumens nécessaires pour l'operation manuelle*, publiée en 1569 à Lyon chez Guillaume Rouillé (2), qui servira de base pour ce travail. L'ouvrage fut un succès éditorial, réédité en 1570 et en 1573, puis à Paris en 1610 par Olivier de Varenne rue Saint-Jacques à la victoire (3). Cette dernière édition reprend avec de rares modifications le texte de 1569 complété par Jean Girault, chirurgien juré à Paris (Fig. 1). Girault a ajouté des annotations complémentaires associées à un petit traité sur les fistules de l'anus et la paracentèse pour laquelle il a mis au point le trois-quarts, instrument chirurgical dont la pointe triangulaire se présente sous la forme de trois arêtes tranchantes, et dont le nom s'est transformé en trocart. L'édition de 1610, comprenant plus de 700 pages in 4°, contient également un chapitre sur le traitement du bec de lièvre et un "Épitome du discours fait par Monsieur Riolan, maistre chirurgien à Paris, faisant les operations publiques ès escoles de Medecine, sur la fistule du fondement avec la figure de l'instru-

* Séance de mars 2018.

** Hôpital Privé des Peupliers, 8, place de l'abbé Georges Hénocque 75013 Paris. philippe_bonnichon@yahoo.fr.

*** 3, rue du Marché, 94500 Champigny-sur-Marne.

**** 8, sentier des Patys, 37210 Rochecorbon. j.vons@orange.fr.

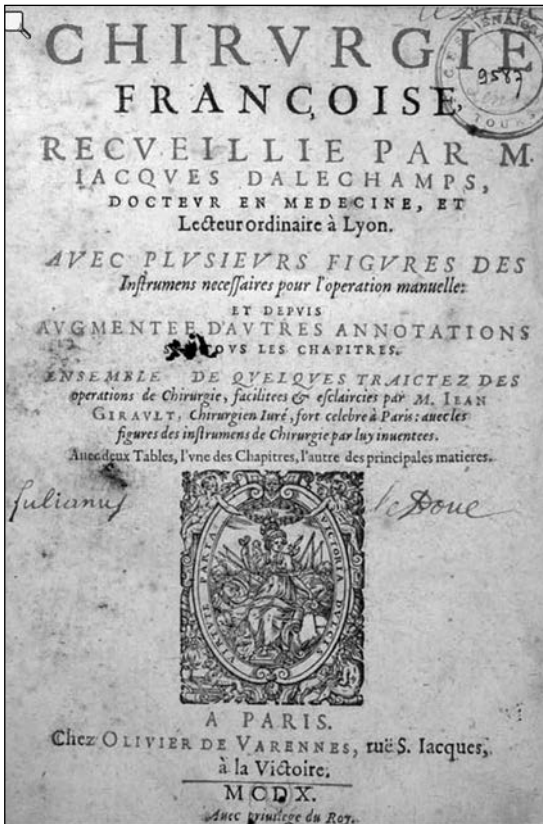


Fig. 1 : BIUSanté.

ment par luy inventé pour tel effet, le tout recueilli par un de ses auditeurs” (p. 657-662).

Le livre de 1569 qui présente un portrait de Dalechamps en frontispice (Fig. 2) est basé sur une idée originale : la traduction du sixième livre de Paul d’Égine consacré à la chirurgie. Chaque chapitre est complété par des annotations qui reprennent les connaissances antérieures et est illustré par des figures. Les commentaires d’Arétée, de Celse, d’Avicenne et d’Albucrasis concernant la matière chirurgicale traitée sont cités en bonne place et montrent la vaste érudition du médecin de Lyon. Jacques Dalechamps n’est cependant pas le premier à traduire Paul d’Égine. Il a été précédé par plusieurs interprètes ; Alban Thorer ou Albanus Torinus (1489-1550) publia un *Epitome* en latin en 1532 à Bâle chez A. Cratander et J. Bebel (4) ; Guinter d’Andernach (1505-1574) donna la première édition et traduction latine des œuvres complètes de Paul, *Opus de Re Medica nunc primum integrum*,

Latinitate donatum per Joannem Guinterium Andernacum, doctorem medicum, un grand in-folio publié à Cologne par Johannes Soter en 1534 ; enfin, Pierre Tolet (1502-1586), médecin de l’hôtel-Dieu de Lyon, publia une traduction en français de l’ouvrage en 1540, regroupant le sixième livre de Paul d’Égine et divers opuscules de Galien (5). En effet, ce sixième livre a l’avantage, à travers dix chapitres, de traiter l’ensemble de la chirurgie. Jacques Dalechamps reprend la même présentation, mais modernise la technique chirurgicale. Ce livre est, à notre avis, le premier traité de technique chirurgicale en langue française qui sépare, suivant Paul d’Égine, la “chirurgie viscérale” de la “chirurgie ostéo- articulaire”. Le but de cette traduction faite par un médecin érudit, connaissant le grec et le latin, doit être recherché dans les textes liminaires de son ouvrage. Comme Johan Canappe à Lyon, Charles Estienne à Paris, et d’autres médecins contemporains, Dalechamps participe au vaste mouvement de vulgarisation des connaissances médicales et chirurgicales de son époque en les rendant accessibles à un public ignorant le latin (6). Ses intentions sont clairement exprimées dans la longue préface au lecteur où il rappelle les trois piliers de la médecine : la diététique, les médicaments et la chirurgie, et compare entre elles ces trois méthodes de soins utiles pour la santé à titre préventif et curatif ; la palme d’excellence revient à la chirurgie “pour son antiquité, nécessité, utilité, certitude

et delectation merveilleuse qu'elle nous apporte" (préface, n.p.). Puis il s'engage dans un discours sur l'histoire de la chirurgie, dominée par le rôle des médecins de l'antiquité et des siècles postérieurs, pour en arriver à rappeler l'état de pauvreté de la chirurgie au début du XVIème siècle. C'est là un leit-motiv hérité de Vésale : l'art de la chirurgie a périclité et a été réduit, à cause du "nonchaloir" des médecins "à une estrange confusion et obscurité", le "temps goulu a engouffré" les écrits des anciens, et ne subsistent de ces précieux monuments que "quelques pièces arrachées çà et là dans Aëce (Aetius) et au sixième livre de Paul" (préface n.p.), l'enseignement était médiocre, les traductions mauvaises ou infidèles. Ainsi l'érudition du médecin humaniste restaurateur des textes antiques trouve sa fin dans la volonté d'être utile aux jeunes générations et le but de son ouvrage est donc clair : d'une part



Fig. 2 : BIUSanté.

SOMMAIRE DES PRINCIPaux chefs contenus en ceste Chirurgie.

1. *Le sixième livre de Paul Aeginete, où est declarée la vraye Chirurgie, traduit fidelement, du Grec.*
2. *Les passages d'Acce Grec, Cornelius Celsus Latin, Avicenne & Albucrafis Arabes, qui concernent la matiere traitée de Paul.*
3. *Les discours d'Hippocrate sus les fracturcs des os, & delouëures des jointures, amplement & richement deduits, outre ce que Paul en escrit.*
4. *La conformité des illustres & fameux praticiens, tant de nostre siecle, que de nos predecesseurs, sus les operat.ons exposées de Paul.*
5. *Les corrections, Annotations, & Commentaires sus le texte de Paul par M. Jacques Dalechamps, de Caen en Normandie, Docteur medecin, & Lecteur ordinaire de Chirurgie à Lyon.*
6. *Plusieurs figures d'instrumens Chirurgiques ou mentionnés de l'Auteur, ou excogités des modernes Chirurgiens pour executer les operations desrites d'iceluy.*

Le tout en nostre vulgaire François, en faveur des compagnons & maîtres Chirurgiens, qui n'ont peints esté nourris aux lettres Grecques & Latines.

Fig. 3 : BIUSanté.

donner une traduction fidèle des auteurs anciens et, en ce qui le concerne, de Paul d'Égine, d'autre part ajouter des commentaires en rapport avec les connaissances de son époque. L'ensemble est résumé dans le "sommaire des principaux chefs contenus en cette chirurgie". (fig. 3).

Il convient maintenant de replacer Dalechamps dans son siècle pour se faire une idée du rôle qu'il a tenu dans la renaissance de la chirurgie française. En effet, comme le remarque Dalechamps et le répéteront de nombreux auteurs postérieurs comme François Malgaigne (7) ou Edouard Nicaise (8), la chirurgie française au cours de la première moitié du XVIème siècle, faisant suite à un XVème siècle tout aussi désastreux, était dans un triste état. Ce n'était d'ailleurs pas un hasard si les chirurgiens de Charles VII et de Louis XI étaient de simples barbiers. En effet, depuis Guy de Chauliac aucun ouvrage nouveau n'a été publié et l'enseignement reste essentiellement basé sur des textes plus ou moins médiocres, dans des compilations connues sous le titre du *Guidon*, traduits à partir de la *Magna Chirurgia*, auxquels on doit ajouter le livre de l'Italien

Jean de Vigo (1460 ?-1525), *Practica in arte chirurgica copiosa*, publié en 1516 à Lyon. Celui-ci reprend une large part de l'ouvrage de Guy de Chauliac auquel il a ajouté deux chapitres, l'un sur les plaies par arquebuse et l'autre sur la petite vérole. Ils sont à l'origine de l'énorme succès que connut ce livre réédité et traduit dans plusieurs langues (9).

En 30 ans, de 1545 à 1575, la chirurgie française a évolué considérablement pour devenir, en cinq actes, la première du monde. Tout commence en 1545 avec la publication par Ambroise Paré chez Vivant Gaulterot de *La Méthode de traicter les playes faictes par hacquebutes et aultres bastons à feu*. Il s'agit d'un ouvrage majeur pour deux raisons, la première parce qu'il s'adresse à la noblesse blessée, la seconde, parce qu'à mon sens, l'ouvrage doit être considéré non pas comme un simple traité, mais comme la première publication chirurgicale montrant des résultats obtenus avec des figures illustrant le texte. Ce livre sera suivi en juillet 1549 par une *Briefve collection de l'administration anatomique* publié chez G. Cavellat, et en 1551 d'une réédition augmentée du traité de 1545 chez la veuve de Jean de Brie, toujours à Paris. Ces faits confirment, ce qui est connu, qu'Ambroise Paré était avant tout un chirurgien militaire et un anatomiste. Il est difficile d'estimer, à notre avis, quelles étaient ses connaissances de ce qu'on pourrait appeler la chirurgie "civile". En effet, il semble impossible qu'il ait pu mener à bien de front cinq ou six campagnes militaires, pratiquer régulièrement des dissections, faire des expertises, écrire ses nombreux ouvrages, s'occuper de ses propriétés et enfin passer le temps nécessaire à la valorisation d'une carrière qui le fera passer de barbier en 1536 à chirurgien juré en 1554 puis chirurgien ordinaire du roi et enfin premier chirurgien en 1562.

Le deuxième acte est ouvert par Pierre Franco, né vraisemblablement vers 1506, mort en 1580. Nous connaissons peu de choses de ce chirurgien sinon qu'il est né en Provence, à Turriers et qu'il a été pendant une quinzaine d'années le chirurgien de l'hôpital de Berne puis de Lausanne (10). Ce chirurgien formé par apprentissage, probablement exilé en tant que huguenot, parlait donc allemand et connaissait peut-être le latin. Il a pu connaître l'incunable *Das ist das Buch der Cirurgia* publié en 1497 par Hieronymus Brunschwig (1450 ?-1512), ouvrage écrit en alsacien, destiné aux chirurgiens isolés et donnant des conseils pratiques pour le traitement des plaies, et le *Feltbuch der Wundartzney* de Hans von Gersdorff (vers 1455-1529), premier manuel de chirurgie de guerre aux nombreuses rééditions. Pierre Franco publie deux ouvrages, le premier en 1556 à Lausanne qui est un traité sur la chirurgie herniaire, et un second en 1561, à Lyon, chez Thibault Payan, *Traité des hernies : contenant une ample déclaration de toutes leurs espèces, & autres excellentes parties de la chirurgie, assavoir de la pierre, des cataractes des yeux, & autres maladies...* qui est l'ouvrage qui nous intéresse ici (11). En effet, il s'agit du premier ouvrage de chirurgie "civile" qu'on appelle aujourd'hui chirurgie "programmée" ou "viscérale". La chirurgie "orthopédique" ne représente pas plus de 8 % de l'ouvrage. En revanche une large part est réservée aux maladies de la vessie et des reins ainsi qu'aux accouchements et aux maladies des femmes. Le livre est remarquable car il décrit comme vécues des interventions chirurgicales, il apporte un regard nouveau sur la chirurgie et développe des techniques originales en particulier dans le traitement des hernies et des maladies de la vessie (12).

Même s'ils ne mentionnent pas leurs noms respectifs dans leurs ouvrages, il ne fait aucun doute que Paré et Franco se connaissaient. Pour Franco, il était difficile d'ignorer la notoriété de Paré qui de surplu était le premier chirurgien du roi. Du côté de Paré, il était difficile de ne pas avoir entendu parler de l'œuvre de Franco qui avait demandé l'au-

torisation de publication aux chirurgiens parisiens même si le livre était dédié à Jacques Leroy, lieutenant des maîtres chirurgiens de Lyon. En définitive, ceci n'est guère étonnant puisque Paré et Franco pratiquaient des chirurgies totalement opposées dans le traitement des blessures de guerre.

Le troisième acte est représenté par la confirmation du rôle majeur que prend Ambroise Paré dans la chirurgie française en publiant quatre livres en moins de sept ans : en 1561, chez Jehan Le Royer, *La Méthode curative des playes et Fractures de la teste humaine. Avec les pourtraits des instrumens necessaires*, ouvrage de circonstance consécutif à la mort du roi Henri II le 10 juillet 1559 et l'*Anatomie universelle du corps humain* ; en 1564, chez Jean Le Royer, *Dix livres de chirurgie avec le magasin des instrumens necessaires à icelle*. Ce dernier livre marque un nouveau virage dans les publications d'Ambroise Paré car il développe des chapitres sur la chirurgie générale, en particulier sur les maladies des reins et sur le traitement des hernies. Cependant, à travers la lecture de cet ouvrage deux arguments semblent montrer que Paré, qui était âgé de 54 ans, ne pratiquait pas la chirurgie générale. Premièrement, il n'envisage la cure des hernies que sous l'angle du traitement conservateur c'est-à-dire du port d'un brayer (13) ; deuxièmement Paré ne parle jamais de son expérience personnelle alors qu'il le fait régulièrement lorsqu'il traite d'une pathologie dont il a l'expérience. Dans le texte, le "chirurgien" a remplacé le "je". Enfin, son ouvrage reste encore dominé par la chirurgie orthopédique et la traumatologie qui représentent plus de 65 % de la totalité.

Le quatrième acte débute avec la publication en 1569 du livre de Jacques Dalechamps qui s'inscrit donc dans une suite logique. En traduisant le sixième livre de Paul d'Égine, il décrit en même temps l'état de la chirurgie au milieu du XVIème siècle. Comme le montre le sommaire des chapitres, l'ouvrage est équilibré entre les forces viscérales et les forces orthopédiques. Dalechamps fait référence à Ambroise Paré autant dans le texte que par les figures. Nous avons ainsi compté de manière non exhaustive plus de dix références à Ambroise Paré. Par exemple, page 84 : "... de même industrie M. Ambroise Paré en sa chirurgie commande l'os carieux être percé en plusieurs lieux de trepane perforatrice jusqu'à ce qu'il en sorte une humeur sanglante". De nombreuses figures comme celles des becs de corbin (fig 4.) sont inspirées de celles de Paré. Paré et Dalechamps se connaissaient-ils ? Dans l'ouvrage de 1564, Paré

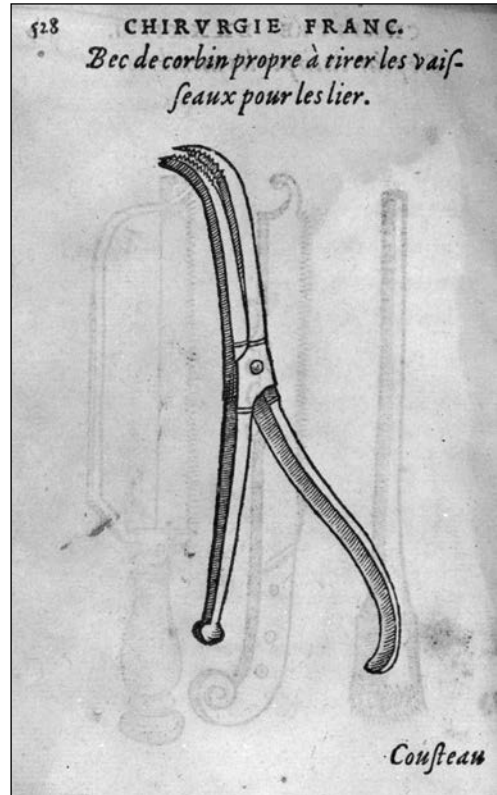


Fig. 4 : BIUSanté.

ne fait pas référence à Jacques Dalechamps. Il le fera dans les *Œuvres* de 1575. Cependant, il faut remarquer qu'entretemps, pendant l'été 1564, Paré a séjourné à Lyon lorsqu'il suivait le roi Charles IX et la reine-mère lors de leur voyage à travers le pays. Il est vraisemblable qu'il eut l'occasion à cette époque de rencontrer Dalechamps, médecin déjà réputé pour ses travaux sur la botanique.

Le cinquième acte est naturellement centré sur les *Œuvres* de M. Ambroise Paré divisées en 26 livres, publiés en 1575 chez Gabriel Buon. Le livre a été précédé de trois autres publications parues chez André Wechel (en 1568 le *Traité de la peste* ; en 1572 *Cinq livres de chirurgie* ; en 1573 *Deux livres de chirurgie*) qui ont été intégrées aux *Œuvres* de 1575. Paré fait une synthèse de ces publications et de celles des auteurs qui l'ont précédé dans une véritable encyclopédie, pendant au XVI^{ème} siècle, de celle écrite deux siècles plus tôt par Guy de Chauliac. Dès lors, par sa personnalité, sa position sociale et ses écrits, Ambroise Paré éclipse tout et il apparaît comme le personnage central de la renaissance de la chirurgie française monopolisant toutes les attentions. Les auteurs qui écriront par la suite exalteront son génie, ses découvertes, ses travaux, sa puissance de travail, "son audace qui trouva immédiatement des imitateurs comme Franco ou Dalechamps" selon l'expression de Marcel Sendrail (14) ou au contraire dénigreront ses dérives polémistes, son ambition proche du carriérisme, le pillage des ouvrages et des auteurs contemporains.

Pour comprendre le renouveau de la chirurgie française au XVI^{ème} siècle, il nous semble préférable de la traiter à travers non pas un homme providentiel accompagné de pâles imitateurs mais à travers une époque (1545-1575) pendant laquelle deux autres auteurs au moins, Pierre Franco et Jacques Dalechamps, écrivant également en français, permirent, en comblant les lacunes d'un chirurgien spécialisé en traumatologie lourde, de faire à la fin de sa longue vie une synthèse de l'ensemble des connaissances de sa profession. S'il est important d'associer à ce mouvement de nombreux chirurgiens de moindre importance qui ont apporté leur contribution et qu'Amboise Paré, en bon "politique", n'oublie pas, il nous semble tout aussi important de rappeler que la promulgation en 1539, soit 30 ans avant l'ouvrage de Jacques Dalechamps, de l'édit de Villers-Cotterêts par le roi François 1^{er} a certainement favorisé ce mouvement.

Si la littérature médicale en français nous est toujours facilement compréhensible, il ne faut pas négliger le fait qu'elle a pris naissance et s'est développée dans un climat de polémique. Comme l'écrit Évelyne Berriot-Salvadore : "Les traducteurs ou les auteurs d'ouvrages médicaux puisent dans des argumentaires déjà bien éprouvés dans les "premiers combats pour la langue française", mais ils doivent aussi justifier la divulgation des savoirs médicaux, face à ceux qui, comme André Du Breil, voient dans la multiplication des cours et des livres en français une des causes de la décadence de la médecine. L'élargissement du corpus en vernaculaire pose la question dans des termes nouveaux : il ne s'agit plus de présenter, comme un palliatif à l'ignorance des chirurgiens ou des apothicaires, les connaissances nécessaires à leur pratique, mais d'affirmer la pleine légitimité d'une médecine en français. La littérature médicale en français n'est plus seulement une concession à l'ignorance, elle devient la médiation d'un savoir qui appartient à tous ceux qui veulent mieux connaître ce corps, "étui" de l'âme comme l'écrit l'éditeur de Léonard Fuchs" (15) et qui est parallèlement le premier témoignage de l'importance que prendra la chirurgie française aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) DALECHAMPS J. - *De l'usage des parties du corps humain, Livres XVII. Escripts par Claude Galien, et traduits fidèlement du Grec en François*, Guillaume Rouille, Lyon, 1566 ; *Administrations anatomiques de Claude Galien*, Benoist Rigaud, Lyon, 1572.
- (2) DALECHAMPS J. - *La Chirurgie Française*, Guillaume Rouille, Lyon, 1569.
- (3) DALECHAMPS J. - *Chirurgie Française. Avec plusieurs figures des Instrumens nécessaires pour l'operation manuelle: et depuis augmentee d'autres annotations sur tous les chapitres. Ensemble de quelques traictez des operations de chirurgie, facilitees & esclairecies par M. Jean Girault, Chirurgien Juré, fort celebre à Paris : avec les figures des instruments de Chirurgie*, Olivier de Varenne rue Saint-Jacques à la victoire, Paris, 1610. L'exemplaire de cette édition présenté en séance a été acheté 6 livres le vendredi 14 juillet 1645 avant d'appartenir à un nommé Chandon, garçon chirurgien à Beaumont en 1720.
- (4) THORER (Torinus) A. - *Pauli Aeginetae Medici insignis Opus divinum, quo vir ille vastissimum totius artis oceanum, Laconica brevitae, sensibus argutis, merisque aphorismis in epitomen redegit*, Andr. Cratandrum et Io. Bebelium, Bâle, 1532.
- (5) TOLET P. - *La chirurgie de Paulus Aegineta. Qui est le sixiesme livre de ses Oeuvres. Item ung Opuscule de Galien, des tumeurs contre nature. Plus ung Opuscule dudict Galien, de la maniere de curer par abstraction de sang. Le tout traduit de Latin en François par Maistre Pierre Tolet Medecin de l'Hospital de Lyon*, E. Dolet, Lyon, 1540.
- (6) Voir BERRIOT-SALVADORE É. - *Introduction à la littérature médicale en français de 1500 à 1600*, bibliothèque numérique medic@, <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire>, 2010 ;
JOURDE M. - "La vulgarisation du savoir médical selon Pierre Tolet et Jean de Tournes (1549)" dans SORDET Y. (ed) - *Passeurs de textes : imprimeurs, éditeurs et lecteurs humanistes dans les collections de la Bibliothèque Sainte-Geneviève [exposition, Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 30 mars-30 juin 2009]*, Brepols, Turnhout, p.156-161, 2009.
- (7) MALGAIGNE J.F. - *Œuvres complètes d'Ambroise Paré*, J.-B. Baillière, Paris, 1840.
- (8) NICAISE É. - *Chirurgie de Pierre Franco de Turriers en Provence*, Paris, 1896.
- (9) VIGO Giovanni de - *La pratique et cirurgie de excellent docteur en medecine Maistre Jehan de Vigo nouvellement imprimee et recogneue diligemment sur le latin avec les aphorismes et canons de cirurgie, composez par maistre Nicolas Godin docteur en medecine lesquelz sont inserez en la fin de ce present livre apres la partie compendieuse. Division de ladicte pratique. La premiere partie est nommee la copieuse contenant neuf livres particuliers. La seconde est dicte compendieuse qui contient cinq livres particuliers : lesquelz sont declarez en la page sequente*, Arnoul Langelier, Paris, 1542.
- (10) SOURNIA J.C. - "Le calvinisme de Pierre Franco et sa vie errante", *Histoire des sciences médicales*, 1968, 2 (1), p. 15-20. <http://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/HSMx1968x002x001/HSMx1968x002x001x0015.pdf>
- (11) FRANCO P. - *Petit traité contenant une des parties principales de chirurgie laquelle les chirurgiens hernières exercent*, Pierre Vincent, Lyon, 1556 ; Id. - *Traité des hernies : contenant une ample déclaration de toutes leurs espèces, & autres excellentes parties de la chirurgie, assavoir de la pierre, des cataractes des yeux, & autres maladies...*, Thibault Payan, Lyon, 1561.
- (12) ANDROUTSOS G. - "Pierre Franco, chirurgien et lithotomiste du XVIème siècle" [archive], sur *Le site de l'association française d'urologie*, 12 juillet 2004. <http://www.urofrance.org/nc/science-et-recherche/base-bibliographique/article/html/pierre-franco-chirurgien-et-lithotomiste-du-16e-siecle.html>
- (13) Pour un historique de l'usage de ce bandage, voir *Encyclopédie méthodique. chirurgie 1*, H. Agasse, Paris, 1790-1799, p. 225-226 (A-KYS).
- (14) SENDRAIL M. - *Ambroise Paré. Textes choisis, présentés et commentés*, Les Belles Lettres, Paris, 1953.
- (15) Cf. note 6.

RÉSUMÉ

Nous connaissons plusieurs éditions de la Chirurgie Française de Jacques Dalechamps, de 1569 à 1610. Elles sont basées sur la traduction du sixième livre de Paul d'Egine consacré à la chirurgie. Après chaque chapitre Dalechamps a ajouté des annotations rappelant les opinions et les connaissances de différents auteurs depuis le VIème siècle. Ce livre est le premier ouvrage de technique chirurgicale généraliste écrit en français. Mais surtout, associé à Ambroise Paré et à Pierre Franco, il s'inscrit dans un processus qui, de 1545 à 1575, a permis à la chirurgie française de devenir l'une des meilleures du monde occidental.

SUMMARY

We know several editions of Jacques Dalechamps' Chirurgie Française, from 1569 to 1610. They are based on the translation of the sixth book of Paulus Aegineta dedicated to surgery. After each chapter Dalechamps added annotations recalling the opinions and knowledge of some various authors since the 6th century. The book is the first work of general surgical technique written French. But above all, associated with Ambroise Paré and Pierre Franco, it is a part of a process that, from 1545 to 1575, allowed French surgery to become one of the best in the Western world.

Jean Augustin Bussière (1872-1958)

Un trait d'union entre la France et la Chine*

*Jean Augustin Bussière (1872-1958), a bridge-builder
between France and China*

par Jean Louis BUSSIÈRE **



*Jean Augustin Bussière, école du Service de santé
de la Marine et des colonies (1892-1895).
Photo Association Jean Augustin Bussière.*

Au printemps 2014, le président de la République chinoise Xi-JinPing accompagné par le Ministre des Affaires Étrangères Laurent Fabius, salue en comité restreint à la Fondation Charles de Gaulle une demi-douzaine de descendants de Français ayant laissé une trace en Chine. Il s'adresse ainsi au fils de Jean Augustin Bussière : "Je connais l'histoire de votre père, un médecin militaire français qui a aidé au mépris du danger les Chinois à lutter contre les envahisseurs japonais, c'est un héros pour notre nation et un modèle pour le cinquantenaire des relations France-Chine". Il le répètera lors de son discours au quai d'Orsay le lendemain, et un an plus tard devant 70 chefs d'état à la réception à l'Assemblée du Peuple pour le 70ème anniversaire de la fin de la guerre contre l'envahisseur (1945-2015). Les journaux et les médias de ce pays de 1 milliard 300 millions d'âmes titrèrent alors : retour à la lumière d'un médecin français. Qui donc était le docteur Jean Augustin Bussière pour

* Séance de mars 2018.

** Fils de Jean Augustin Bussière ; 4, rue Rosa Bonheur, 75015 Paris ; Jeanlouisbussiere@orange.fr

mériter un tel honneur, 60 ans exactement après avoir été chassé de ce pays qu'il considérait comme sa seconde patrie ?

Fils d'un instituteur de campagne sur les bords du Cher, Jean Augustin voit le jour le 9 Juillet 1872 à Chard dans la Creuse. Aîné de sept enfants, il fut ballotté d'une école élémentaire à l'autre lors des déménagements familiaux. Il perd sa mère très tôt ; atteinte de folie après une fièvre puerpérale à la naissance d'Adolphe, son dernier enfant, elle sera internée dans un asile à Limoges, et c'est peut-être ce qui le poussera plus tard vers l'étude de maladies infectieuses et vers la gynéco-obstétrique... Pour l'heure la famille est si démunie que Jean Augustin obtient une bourse pour poursuivre ses études au lycée d'Aubusson. C'est sans doute un amiral en retraite, ami du père qui influencera fortement le choix de Jean Augustin de choisir la médecine navale, soigner et voyager à travers le monde. Après son baccalauréat, Jean Augustin entre en 1890 à l'Ecole de médecine de la Marine de Brest. De là il intègre la nouvelle Ecole de médecine de la Marine et des Colonies de Bordeaux d'où il sort en 1895. Aide anatomiste à la faculté de Bordeaux, il rédige sa thèse sur "la Loi de Trolard, recherches anatomiques et physiologiques sur les rapports des artères de l'encéphale avec les sinus qu'elles traversent". Après un bref passage à l'Hôpital maritime de Cherbourg comme aide chirurgien, il part fin 1895 pour le Sénégal, jeune colonie française où sévissent peste, choléra, toutes les parasitoses tropicales.

Le Sénégal

La lutte contre les maladies infectieuses devenue une étape clé de la conquête et de la pacification des nouveaux territoires, une armée de jeunes médecins militaires est envoyée pour appliquer les principes de Pasteur, l'hygiène et pour tester grandeur nature les nouveaux vaccins. En soignant et en élevant leur niveau de vie et leur niveau sanitaire, les colonisés souhaiteront eux-mêmes être associés à la France, tel est le discours de l'époque tenu par l'administration coloniale et militaire, et soutenue par Pasteur et ses élèves dont au premier rang Charles Nicolle et Albert Calmette. Quand Bussièrre est de retour à sa base à Saint-Louis, il est à bonne école avec son aîné de 10 ans, Emile Marchoux (1862-1943). Ce dernier est déjà célèbre pour avoir mis au point dans le labo d'Emile Roux à l'Institut Pasteur le premier sérum antimicrobien contre le charbon, et après avoir bourlingué au Dahomey et en Cochinchine il arrive à Saint-Louis pour créer le premier laboratoire de microbiologie d'Afrique, trois mois avant l'arrivée de Jean Augustin Bussièrre et il sera donc un de ses maîtres, tout comme Albert Clarac (1854-1934), en poste à Dakar et qui se fait détacher au même moment à Saint-Louis, principale porte d'entrée de l'époque sur le Sénégal, grâce à la voie fluviale. Bussièrre jeune médecin accompagne les missions qui remontent le fleuve et on retrouve sa trace à Matam, sur les pas des grandes expéditions sahéliennes comme celle du Colonel Marchand. Le toubib découvre le désert mauritanien au Nord, la brousse intertropicale, le Sud marécageux en Séné-gambie, le Sahara à l'Est. Des années plus tard, il racontera avec humour à ses sœurs qu'au cours d'une attaque de nuit par une tribu il est blessé par une flèche empoisonnée, et qu'il doit extirper lui-même au bistouri la pointe qui aurait pu lui être fatale. Il observe les mœurs et coutumes des tribus et collectera divers objets de cuir travaillés par les nomades du Nord Sénégal dont sa fille Suzanne fera don en 1953 au Musée de l'Homme (actuellement au Musée des Arts Premiers).

L'Inde française et le Tonkin

Le jeune médecin reçoit sa deuxième affectation dans les comptoirs de l'Inde française. Il travaille à Karikal, à Mahé et surtout à Pondichéry pour diffuser la vaccination antivariolique et la lutte contre le choléra. Il prend la direction de l'École de médecine de Pondichéry, la plus ancienne des écoles françaises d'outre-mer, créée en 1863 et destinée à former des officiers de santé et des vaccinateurs. C'est sa période faste au niveau de l'écriture et il remonte aux congrès de pathologie tropicale nombre de publications, comme cinq cas d'éléphantiasis à Karikal, un cas d'ainhum à Pondichéry. Il fait la première description de l'homme au cou de Chapelle, anomalie morphologique, qu'il juge congénitale, d'atrophie du faisceau acromio-mastoidien. Cette maladie rare marquée par des rétractions et malformations musculosquelettiques (arthrogryposis ou multiple pterygeal syndrome) est redécouverte en 1978 par Escobar (qui décrit 11 cas) et nommée "syndrome d'Escobar" par le Dr Smith dès 1982, mais si les auteurs indiens ont écrit que la première description mondiale est l'œuvre de J.-A. Bussière, les anglo-saxons ne le citent pas. Bussière se fait remarquer en décrivant la situation endémo-épidémique du choléra au Sénégal et en Inde en 1900, ce qui lui vaut une médaille de bronze des épidémies, et surtout des résultats relatifs à l'organisation de la lutte antivariolique présentés à l'Académie de médecine, qui lui attribue la médaille de vermeil pour sa contribution au développement de la vaccine. Il fait aussi le point sur la pratique médico-légale dans les établissements français de l'Inde dont on imagine les difficultés face aux pratiques mortuaires ancestrales de cette société de castes. Dans ce milieu colonial il est de bon goût dans les soirées de présenter une jeune fille à un jeune officier en vue. Jean Augustin convole avec Marion Pernon, la fille d'une famille de Lyonnais, dont une branche aventurière s'installe à Pondichéry dès la fin du XVIIIème siècle, et dont les ancêtres furent capitaine du port de Pondichéry puis négociants rayonnant sur la route des Indes, le Cap, l'Isle Bourbon, l'Isle de France, les Maldives, et dont l'autre branche lyonnaise aura pour célébrité Camille Pernon (1753-1808), créateur d'une célèbre fabrique de soieries lyonnaise qui habillera la Cour de Louis XVI et Napoléon 1er. Mais la médecine pasteurienne est encore à ses débuts dans l'Asie extrême, et c'est au Tonkin, à huit jours de bateau de Pondichéry, que le jeune couple débarque dans le port de Saïgon en 1902 car le Dr Bussière est appelé pour renforcer l'équipe de vaccination de l'institut Pasteur de Saïgon que dirige Paul-Louis Simon. Ce dernier vient d'arriver lui aussi d'Inde un an plus tôt pour succéder à Calmette. J.-A. Bussière sera amené à en être le directeur adjoint par intérim. Grâce à Calmette l'institut Pasteur de Saïgon dispose dès 1891 de la principale base de fabrication de la vaccine antivariolique qui est exportée dans tout le Sud-Est asiatique (avant d'être relayée par des unités locales). Bussière vaccine donc à tour de bras dans les villages proches de Saïgon dans la moitié des rizières tropicales. A-t-il croisé Calmette ? C'est presque sûr, mais est-ce à Saïgon ou dans un congrès, cela reste à déterminer ; il rédigea et prononcera une conférence sur ses maîtres Roux et Calmette devant ses étudiants chinois 30 ans plus tard. À Saïgon il croise aussi Yersin qui travaille d'arrache-pied avec le gouverneur de la Cochinchine Paul Doumer, au projet d'ouverture du laboratoire de Nha-Trang, qui voit le jour en 1902.

La Perse

De retour en métropole le couple doit partir au 1er Régiment d'Infanterie coloniale de Lorient, la porte maritime de l'Inde bien sûr, mais J.-A. Bussière est pressenti pour aller renforcer la lutte contre la peste et le choléra, détaché auprès de la légation à Téhéran,

plus exactement médecin des consulats de France et de Russie en Perse, et conseiller personnel des gouverneurs de Bassora et de Chiraz. C'est un poste tout à la fois médical et diplomatique, car tout est bon pour la métropole comme pour le tsar afin de contrer l'influence des Britanniques, avides de contrôler le golfe et ses colossales réserves de pétrole. Sa nomination comme Médecin en Chef des douanes du Golfe persique, basé à Bender-Bouchir, lui vaut la fureur des Anglais qui l'accusent de saper l'autorité du chirurgien britannique résident en organisant des mesures locales de prévention du choléra et de la peste. Mais les résultats des Français sont efficaces, tant sur le contrôle des épidémies que sur la maîtrise locale de la force maritime, car contrôler les rats sur les bateaux permet de contrôler les trafics de tout poil dans ces mers infestées de pirates et d'espions. Cela lui vaudra la Croix de Saint Stanislas des mains de l'ambassadeur du Tsar en 1907, mais aussi dans la lutte contre la peste les remerciements du Shah Mozzafar-al-Din, francophile qui va faire ses cures thermales à Vittel, et qui lui décerne la médaille et le titre envié et pompeux de Commandeur du Lion et Soleil de Perse. Les autorités françaises lui décerneront alors la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Sur le terrain il étudie avec le Dr Nattan-Larrier la leishmaniose cutanée qui sévit partout au Moyen-Orient, et que l'on appelle localement bouton de Bouchir, et plus au Nord bouton d'Alep. Ils présentent leurs travaux à Paris et Émile Marchoux lui demande de rédiger l'article sur le bouton d'orient dans le traité de pathologie exotique chez Baillière en 8 tomes, la référence du savoir des "médecins coloniaux" de l'époque en 1908. Jean Augustin entre dans la toute nouvelle Société de pathologie exotique créée en cette même année 1908 par Marchoux et Laveran.

En Perse il s'accoutume, et découvre les fastes de l'Orient et des palais arabes, il voyage avec son épouse qui met au monde sa première fille Suzanne en 1904 à Bouchir, et pendant que Madame pouponne il occupe ses loisirs à faire des observations dans le désert sur la faune et la flore, et comme beaucoup de pasteuriens à qui la formation a donné un sens aigu de l'observation de la nature du microscope à la jumelle, il envoie des coléoptères au muséum d'histoire naturelle et l'une de ses bestioles, ramassée en 1905 dans la région de Bender, reste attachée à son nom jusque dans la révision des classifications auprès des entomologistes actuels 100 ans plus tard.

Les Invalides

La famille rentre par la voie maritime et le détroit d'Ormuz et surtout le canal de Suez qui a singulièrement raccourci le trajet vers l'Océan indien. De 1909 à 1913, Jean Augustin Bussière est promu adjoint au Directeur du Service de santé des Colonies, et réside près de l'Institut Pasteur, et il se rend quotidiennement à pied aux Invalides. Il retrouve à Paris son frère Francis Bussière (1880-1944) qui a suivi la même carrière que son grand frère à Bordeaux, et fait des missions en Serbie, avant de s'orienter sur une carrière d'hygiéniste reconnue jusque dans les rangs de la Société des Nations. Jean Augustin s'ennuie dans les bureaux parisiens et les grands espaces lui manquent. Sa seconde fille, Ginette, naît en 1910 au 17, boulevard Pasteur. Il approfondit ses connaissances et sa pratique en chirurgie et en gynéco-obstétrique en particulier. Il se passionne pour l'aventure médicale de son ami Yersin qui, en 1894, a découvert le bacille pesteux en Chine où les épidémies font rage. C'est décidé, il repartira pour la Chine et on y ouvre un poste à Tien-Tsin, mais le maréchal Joffre dont il soigne la famille le retient pour les manœuvres Touraine de l'automne 1912. Il retarde jusqu'au printemps 1913 son départ. Le voyage est long, six semaines, et le couple profite avec ses deux enfants des escales

de Port-Saïd, Djibouti où l'esprit d'Henri de Monfreid règne en maître, puis c'est Colombo où il se lie d'amitié avec le marchand d'art et collectionneur Albert Baur, Singapour, Saïgon, Canton, Shanghai et enfin Tien Tsin. Quand il montre ses lettres d'accréditation à la légation de France à Pékin, il a 41 ans et il ne sait pas encore qu'il passera les 41 années suivantes sur le sol chinois.

Le médecin en Chine

Il est affecté comme professeur de l'École de Médecine Navale de Tien Tsin et chef de service du 16ème Régiment d'Infanterie Coloniale. À peine arrivé il assiste avec Segalen (qui en fait dans ses lettres un récit poignant) aux derniers instants de leur malheureux camarade Joseph Chabaneix (1870-1913) qui meurt du typhus exanthématique en avril 1913. En fait il est très rapidement appelé à Pékin comme médecin de la légation (puis de l'ambassade) de France à Pékin (1913 à 1946) où il succède à Victor Segalen, son cadet à Santé navale, et qui se passionne davantage pour la statuaire chinoise, et part avec Gilbert de Voisins faire une grande expédition dans le Grand ouest chinois pendant un an (1913-1914). Jean Augustin Bussière devient ainsi le médecin conseiller de la présidence, et il partage avec le Dr Watt Wing Ts25, le médecin chinois directeur de l'école de Médecine navale de Tientsin les derniers jours de Yuan Shikai, autoproclamé empereur de Chine en 1916.

Il restera le conseiller médical des présidents de la République chinoise Li Yuanhong (1916-1917), Feng Guozhang (1917-1918), Xu Shichang (1918-1922), Cao Kun (1923-1924). Parallèlement sa proximité avec la communauté religieuse française lui apporte le poste de médecin-chef de l'Hôpital Saint- Michel (1913-1937), puis médecin-chef honoraire jusqu'en 1951. Il fera agrandir l'hôpital pour y accueillir aussi bien les Chinois que les étrangers du quartier des légations et les Chinois de Pékin qui découvrent avec avidité la nouvelle médecine occidentale. Il devient rapidement le médecin français emblématique de la vie locale et marque son passage comme un médecin de terrain, à l'écoute de ses patients illustres ou inconnus, mais aussi comme un humaniste préoccupé du sort des pauvres et des réfugiés. Sa clientèle est éclectique et, comme chirurgien gynécologue, il accouche aussi bien les femmes de la cour impériale déchuë qui vit toujours dans la Cité interdite, que les épouses des futurs responsables de la Chine moderne qui admirent et copient l'Occident tout en combattant l'impérialisme des puissances coloniales. Il arrachera une dent au



*Jean Augustin Bussière à l'hôpital français Saint-Michel à Pékin (vers 1937).
Photo Association Jean Augustin Bussière.*

Bouddha vivant Blo-Bzang Chos-Kyi-Nyi-ma, le neuvième Pen Chen Lama, et il soignera aussi un jeune bibliothécaire de l'Université de Pékin encore inconnu Mao-Tse-Toung.

Il n'en oublie pas ses fondamentaux pasteurien, il est élu médecin hygiéniste du quartier des légations, et fera des missions dans les hôpitaux de province à la demande du gouvernement chinois. Il dirige le Comité international de lutte contre la peste lors d'une nouvelle épidémie en Mandchourie en 1920-21 et Yersin lui envoie directement des



Jean Augustin Bussière (en blanc au centre au 1er rang) président de la commission internationale pour l'épidémie de peste de 1921 en Mandchourie.

Photo Association Jean Augustin Bussière.

vaccins depuis Nha-Thrang. Dans son courrier on retrouve une longue notice adressée au gouverneur d'Indochine, pour justifier la création d'un nouvel Institut Pasteur à Pékin. En fait c'est à Shanghai, le Paris de l'Orient où la communauté française rayonne, que s'ouvre le premier Institut Pasteur dirigé par Raynal, en 1938, tandis que Bussière s'occupe de la formation des médecins chinois dans l'Université l'Aurore où la section médecine est ouverte depuis 1912. À la demande réitérée de ses amis jésuites, et du directeur le RP Germain, Bussière accepte de devenir le premier doyen de l'Aurore à Shanghai. De nombreux médecins militaires et civils s'y succèdent : Sibiril (de 1916 à 1931), Brugeas (1924-1938), Allary (1925-1935), Santelli (1927- ?), Malval (1934-1946), Viéron (1929-1946), pour n'en citer que les principaux et Jean Augustin y vient régulièrement pour faire passer les diplômes. Mais c'est surtout à Pékin qu'il enseigne et soigne comme professeur de médecine et consultant à l'Université de Pékin, et au Beijing Union Medical College de ses confrères anglais et américains. En 1923, il est le co-fondateur de



*Jean Augustin Bussière, doyen de l'Université L'Aurore de Shanghai,
au centre à droite du père Germain s.j., président de l'Université, vers 1930.
Photo Association Jean Augustin Bussière.*

l'Institut franco-chinois, qu'il crée avec Li ZhiZhen et Cai Yuanpei, le recteur de l'Université de Pékin, et son ami André d'Hormon, conseiller de la présidence chinoise. Il travaille au développement de la branche médicale l'Institut Lamark. Il n'a plus le temps d'écrire, seulement quelques notices pour ses conférences : l'une sur "la chirurgie de guerre aux armées françaises" en 1921, l'autre sur "l'origine des microbes, leur rôle dans la nature" en 1926, ainsi qu'une notice sur "la station thermale et climatique de Ouen-Ch'ouan", que les empereurs fréquentaient durant des siècles, et qu'il voudrait relancer, lui qui a étudié pendant ses vacances comme jeune médecin de cure, les eaux thermales des stations d'Auvergne, en particulier celles de Châteauneuf-les-Bains dans sa région natale des Combrailles. Il encadre en fait ses plus jeunes camarades et confrères chinois et français en créant le *Bulletin Médical Franco-Chinois*, diffusé par l'Université l'Aurore, dont il est le doyen et il rapproche chaque fois qu'il le peut les trésors méconnus de la pharmacopée et de la médecine chinoise avec la médecine occidentale. Ses cours sont inspirés des pasteuris. Charles Nicolle son maître et ami pour son cours d'introduction à l'étude de la médecine, ses maîtres Roux et surtout Calmette, à qui il rend un vibrant hommage devant ses étudiants de l'Aurore.

Pourquoi tant d'énergie à s'ancre sur le sol chinois ? Seul depuis 1920 en raison de la maladie de son épouse qui rentre se faire soigner au Val-de-Grâce et habite chez ses parents rue du Val-de-Grâce, et qui y meurt en 1923. Mais aussi parce que le commandement militaire reproche à Bussière de ne pas avoir fait la Grande Guerre, alors qu'on lui avait en 1914 donné l'ordre de rester sur place et de représenter la présence française en Chine, et qu'on a oublié cet officier détaché depuis des années à l'autre bout de la

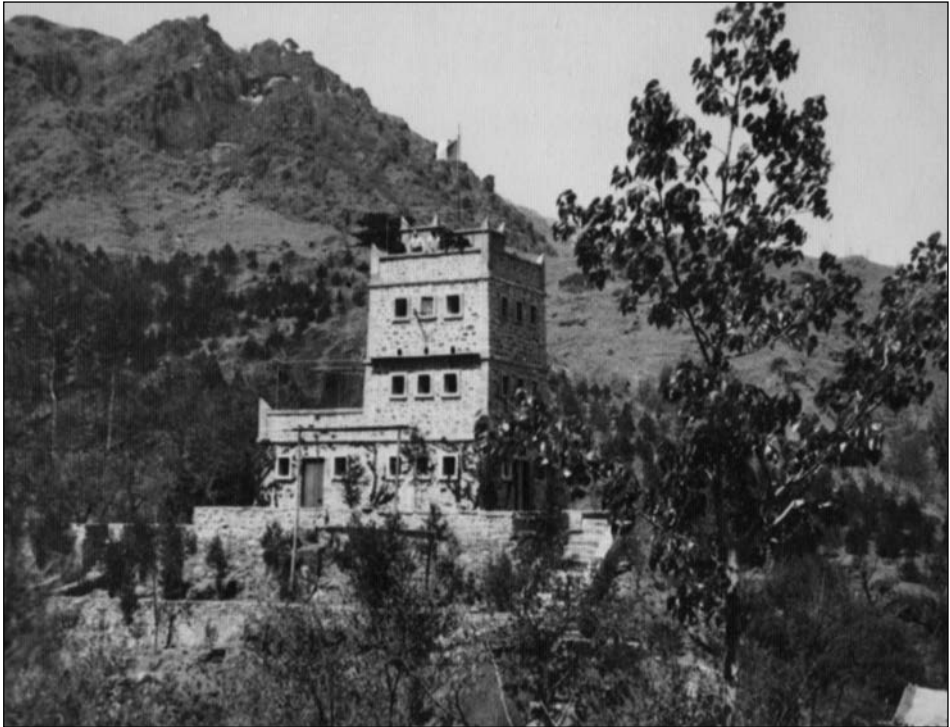
planète. Il quitte ses fonctions militaires en 1927, sans avoir eu le moindre avancement depuis 1910 et décide de se consacrer encore davantage à sa seconde patrie, d'autant plus que sa fille ainée Suzanne vient d'épouser Raoul de Sercey, issu d'une famille de diplomates ayant déjà foulé depuis 50 ans les pavés de la capitale chinoise. Il clôtura sa carrière militaire, et fait un aller retour en France en 1928 par le Transsibérien et Moscou, et il rentre d'ailleurs avec son gendre et sa fille qui vivent à Shanghai. Sa vie, sa famille et ses amis sont en Chine désormais.



Jean Augustin Bussière, Pierre Teilhard de Chardin s.j. au centre, et Pierre Leroy s.j. devant l'Institut de géobiologie de Pékin (vers 1940). Photo Association Jean Augustin Bussière.

Le salon littéraire à deux pas de la cité interdite...

Avant 1920, la famille habitait à l'abri des hauts murs du quartier des légations. Pour être proche de son travail il achète une vaste maison traditionnelle, avec ses cours arborées et ses pavillons dans le Hutong Ta Tien Shui Tsin, près de la célèbre artère WanfuJing, et il la décore entièrement dans la tradition chinoise. Il reçoit chaque mercredi à dîner son ami André d'Hormon, sinologue averti, précepteur de PuYi, le "vrai" dernier empereur, puis conseiller de la présidence de cette jeune république chinoise. S'y croisent les Chinois modernes attirés par l'Occident, et de nombreux hôtes de passage ou résidents français et étrangers à Pékin. C'est le salon littéraire où l'on se retrouve pour écouter les écrivains et poètes, les philosophes et les explorateurs : Alexis Léger alias Saint John Perse, secrétaire à la Légation, qui écrit et lit les brouillons d'*Anabase* dans ce salon 40 ans avant de décrocher le prix Nobel de littérature, et Teilhard de Chardin qui décrit ses fouilles paléontologiques et raconte ses visions



*Le dispensaire en forme de tour tibétaine au pied des collines de Xi Shan (au nord-ouest de Pékin).
Photo Association Jean Augustin Bussière.*

mystiques, Alexandra David-Neel, l'aventurière qui lui confiera ses affaires personnelles à garder pendant qu'elle explore le Tibet qui la rendra si célèbre, les explorateurs Paul Pelliot et Swen Hedin, l'abbé Breuil et le Père Leroy dans le sillage de Teilhard, le philosophe Lévy Bruhl, Paul Langevin, Jacques Reclus, le fils du géographe, et tous ses amis de la légation (puis ambassade) de France Boppe, les époux Hoppenot, Naggiar, Cosme, Lacoste, de Margerie, le général Guillermaz. Les années passées font de lui le pilier de la présence française et il est nommé Directeur de l'Alliance Française, et président du comité de Pékin de la Croix Rouge française.

Le “jardin Bussière” dans les collines

Le week-end il est dans son jardin, en pleine nature, à 35 km au Nord-Ouest de Pékin au delà du palais d'été, dans les collines de Xi Shan, là où les Pékinois et les étrangers se réfugient le week-end loin du brouhaha de la cité mandchoue, et pour échapper aux chaleurs étouffantes de l'été dans la capitale. Dans le vallon de Niu Kien Ko, sur ces collines de granit qui lui rappellent l'Auvergne, il bâtit, repère les sources, canalise, plante des chênes avec des glands qu'il fait venir de la Creuse, et comme le dira Teilhard de Chardin “reconstitue un coin d'Auvergne en Chine” où il reçoit familles et amis. Il y ajoute un dispensaire en 1933 pour soigner gratuitement les paysans du village voisin de Bei An Ho. Il apprécie chez eux le solide sens de la terre et le caractère fier et honnête du paysan chinois qu'il compare à ceux de son enfance dans la Creuse. Bussière, comme

le relatera un journaliste local, “tel un Robin des Bois des temps modernes, prend l’argent des riches mandarins de la capitale pour soigner ses braves villageois sans un sou”. C’est là aussi qu’il soignera des réfugiés du massacre de Nankin et de nombreux résistants communistes cachés dans les collines face à l’envahisseur japonais. Il y met à l’abri ses petits-enfants quand son gendre Raoul de Sercey doit rejoindre la résistance à Shanghai en 1937, et il traverse chaque semaine pendant sept ans, à vélo, les postes japonais qui encerclent Pékin pour apporter des sacs pleins de médicaments, de pansements, à son dispensaire, et de là des émissaires transportent ces denrées précieuses à Norman Béthune (1890-1939), le chirurgien canadien qui accompagne Mao et ses troupes décimées par la longue marche, à Yanan, dans le Nord-Ouest de la Chine à plus de 2000 km de là. Sans prendre position entre les nationalistes et les communistes, Bussièrè considérait que son devoir d’officier français et de médecin était de permettre de soigner les blessés contre les ennemis japonais qu’il abhorrait depuis les atrocités rapportées par les survivants de Nankin. Au printemps 1945, la guerre qui a cessé en Europe, se poursuit en Asie, et en temps qu’officier de réserve, à 72 ans, il se porte encore volontaire pour soigner et soutenir le moral des militaires français encore bloqués par les Japonais dans le camp de Shanhaiguan à 250 km au nord-est de Pékin. Il assiste au débarquement des troupes américaines et au départ des Japonais, et sera invité par les plus hautes autorités militaires américaines. Malgré les propos très élogieux de son chef militaire le Colonel Onno, il n’obtiendra une fois encore aucune reconnaissance de la mère patrie. Alors il décide de ne plus rentrer dans cette France de l’après-guerre qu’il ne reconnaît plus.

Douceurs et douleurs de l’exil et du retour

Dans sa retraite tardive, entre deux randonnées dans les collines et des visites à ses amis des communautés religieuses, il se passionne pour l’art chinois, la peinture, la musique, l’art des sceaux, la calligraphie au contact d’une artiste lettrée et fille d’une grande famille de mandarins, Wu Seu Tan (1924-2013), élève des princes Pu Qin et Pu Quan à l’Université Fu Jen, avec qui il convole en secondes noces. Malgré le nouveau régime dès 1949, Jean Augustin Bussièrè se croyait protégé par sa contribution à la lutte antijaponaise et par son âge ; avec son vieux “copain” André d’Hormon arrivé en Chine en 1906, ils pensaient se procurer des concessions pour y mettre leurs vieux os. Mais petit à petit les deux amis ont perdu leurs illusions et le rouleau compresseur de la Révolution communiste chasse la plupart des étrangers et des religieux, d’autant plus que les derniers Français sont indésirables depuis que le régime de Mao soutient le Vietcong contre les impérialistes français, et on leur impose un départ précipité en 1954. Quelques mois après d’Hormon, Jean Augustin sera l’avant-dernier Européen à quitter la Chine. Il débarque sans un sou à Marseille en octobre 1954, sa jeune épouse en robe chinoise à un bras, une cage à oiseau à l’autre comme un vieux mandarin du céleste empire. Son camarade le médecin général François Blanc, directeur du Pharo, qui lui avait succédé de 1937 à 1939 au poste de l’hôpital Saint-Michel à Pékin lui écrit alors : “Cher Monsieur Bussièrè, ... Le Docteur Jean Bussièrè a fini ses caravanes !... Vous repassez les étapes de votre prestigieuse carrière, les cadres magiques de l’Inde, de la Perse et de la Chine, les belles heures de travail utile, la médecine française si bien servie, tant d’hommes sauvés par vos soins... Vous avez été comblé, l’ingratitude est l’achèvement nécessaire des vies harmonieuses. Mais que peuvent représenter pour vous les sanctions des hommes, pour vous riche de l’esprit chrétien, des sagesses confucéennes et des lois du

Tao...”. Il s’installe à Châteauneuf-les-Bains (63), à 60 km de son village natal, au bord de la Sioule, défriche le bout de rocher inculte qu’il avait acquis depuis la Chine trente ans plus tôt, et rebâtit à 81 ans une maison, un foyer et une famille, un fils. Il y décède le 5 février 1958 dans sa 86^{ème} année.

Un jour de Septembre 2013, un diplomate de l’ambassade de Chine à Paris recherche un descendant du Dr Bussière et demande à Jean Louis Bussière s’il a une ou deux photos de son grand-père. “Je pense que vous recherchez des traces de mon père, mais il y a ici deux malles pleines de milliers de photos et de lettres, et une bibliothèque de trois cents livres que ma mère a conservés pendant des décennies au fond d’un grenier à Châteauneuf et que j’ai ramenés à Paris à son décès il y a quelques mois”. Quelques pages d’une histoire de la médecine dans les colonies et quarante ans de l’histoire de Chine ont refait surface... Pasteurien, Jean Augustin Bussière l’était dans ses œuvres de vaccination à travers l’Afrique, l’Asie Mineure et l’Extrême-Orient, humaniste il le fut consacré aux soins de ses patients pauvres ou riches sans distinction de race, de politique ou de religion. Artisan de la diplomatie et du rapprochement des cultures il œuvra comme beaucoup de ces médecins célèbres ou inconnus de l’école de Médecine navale et coloniale au rayonnement de la France dans le monde. Un siècle après son arrivée à Pékin, sa mémoire se pérennisera par le “Jardin Bussière”, ses maisons de style chinois et le dispensaire rénové à l’identique, ouvert au public depuis 2015, et devenu un des symboles officiels des nouvelles relations franco-chinoises.

RÉSUMÉ

La vie de Jean Augustin Bussière (1872-1958) et en particulier ses 41 années en Chine.

SUMMARY

About Jean Augustin Bussière (1872-1958) and especially the 41 years he spent in China, a bridge-builder between France and China.

Hommage complice à Guy Cobolet

A knowing homage to Guy Cobolet

par Danielle GOUREVITCH *

Le 27 mars 2018 Guy Cobolet réunissait le personnel de sa bibliothèque, dans la resplendissante salle de lecture, à l'occasion de son départ à la retraite ; tous étaient ses amis, et quelques lecteurs et collaborateurs avaient eu l'émouvant honneur d'être admis à leurs côtés. J'en étais, et je voudrais, en mon nom personnel et en tant qu'ancien président de la Société française d'histoire de la médecine, lui dire ma reconnaissance et ma fidélité, avec cette amertume que donne un départ qui à ses amis paraît avant l'heure, ἄσπος dirait l'helléniste à la tignasse "aux quatre vents" de "pâtre grec", et aux velléités de moustaches à la Moustaki, qu'avaient fait de lui ses fonctions à l'École française d'Athènes. Je connais peu celle-ci, mais c'est dans le culte des lieux historiques de transmission érudite que nous avons fait connaissance, car s'il avait le bip qui lui permettait le soir ou la nuit de circuler seul dans les locaux de la rue de l'École de médecine, j'avais eu les clefs du Palais Farnèse quand j'étais membre de l'École française de Rome et qu'il n'était pas question de "plan vigipirate" ; nous connaissions tous deux le bruit feutré des murs anciens et les échos silencieux des livres et des œuvres d'art. Mais il avait su, lui, améliorer son palais, embellir et en quelque sorte élargir les salles de lecture, y insérer de temps en temps des objets d'art et des livres de prix, améliorer l'éclairage assorti de prises informatiques, installer à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue Hautefeuille une salle de réunion à double orientation, qu'il avait lui-même décorée, avec des vitraux qui faisaient chatoyer le savoir, avec des objets choisis comme autant de jalons du savoir et de la pratique de la médecine du passé, avec une galerie photographique de ses prédécesseurs des deux sexes. À Guy Cobolet et à cette salle, j'ai confié un de mes meilleurs thésards, mon chargé de conférences à l'École pratique des hautes études, le docteur Michel Caire, psychiatre, qui put continuer d'enseigner quand, "admise à faire valoir mes droits à la retraite", je ne fus plus moi-même qu'"honoraire", mot qui dit mal ce qu'il veut dire, et fut privée de tout enseignement direct ou indirect.

La rue Hautefeuille devait nous rapprocher encore quand, avec Michel Roux-Dessarps, nous nous lançâmes dans l'entreprise du colloque consacré au grand Jean-Baptiste Baillièrre, éditeur de médecine, entreprise dans laquelle Jean-François Vincent nous rejoignit et mouilla à son tour sa chemise quand il s'est agi de publier des actes pour lesquels son nouveau conservateur et moi essayâmes des plâtres qui mirent bien du temps à sécher. Mais les actes virent le jour, *J.-B. Baillièrre et fils, éditeurs de médecine*, et une plaque fut apposée sur un mur de la maison qui avait abrité l'entreprise et le domicile du

* 21, rue Béranger, 75003 Paris.

patriarche-fondateur, par le maire de l'arrondissement, Jean-Pierre Lecoq, et le maire-adjoint de la mairie de Paris, chargé du patrimoine, Moïra Guilnard, une de mes camarades du lycée de jeunes filles de Rennes. Guy Cobolet à la même période entretenait lui-même une collaboration très étroite à tous les niveaux avec Véronique Boudon-Millot pour aboutir aux colloques et aux volumes *Les médecins grecs à la Renaissance. Aux origines de l'édition médicale*, avec l'aide d'un mécène américain et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; et huit ans après, *René Chartier, éditeur d'Hippocrate et de Galien*, ouvrage pour lequel il avait personnellement mis la main à la pâte, examinant minutieusement ou faisant examiner dans le monde entier les différentes éditions concernées, et faisant une communication qui est malheureusement restée inédite.

Quant aux auteurs en ligne, ils sont entrés dans le kalamatiano avec le Galien de Kühn ; ce ne fut pas un succès de librairie, ce ne fut pas non plus un beau livre, mais ce fut un outil extraordinairement utile, et je le préfère encore pour une recherche suivie à sa version en ligne plus pratique pour une recherche de détail ; les pages, ô délices, se détachent comme d'un vieux livre ! Surtout et plus sérieusement, était ainsi lancée avec le corpus des médecins de l'Antiquité une bibliothèque numérique, entreprise véritablement visionnaire. Je n'y collaborai pas directement, mais fournis une introduction pour l'œuvre antiquisante de l'enfant sans parents, déclaré Victor Charles à sa naissance par la sage-femme et son mari, et devenu Charles Daremberg, professeur à la Faculté de médecine de Paris.

J'admire aussi sa politique de dons, ou plus exactement son talent à en susciter, allant jusqu'à rendre visite aux éventuels donateurs ; très modestement j'y ai participé avec des ouvrages littéraires, romans et nouvelles touchant à des problèmes médicaux ou consacrés à eux. Mais surtout je le vois encore arriver, portant des caisses plus ou moins pous-séreuses remplies d'ouvrages, d'archives, d'objets.

Je suis ainsi devenue lectrice privilégiée, et j'ai bénéficié de sa protection quand un colloque m'a été offert pour mon départ à la retraite et lorsque dans la salle Landouzy j'ai remercié tous ceux qui y avaient contribué, ainsi que ma famille et quelques amis, lors de la remise des actes, *Femmes en médecine*, édités par Véronique Boudon-Millot, Véronique Dasen et Brigitte Maire.

Comme son ancien président, je ne peux que rendre un vibrant hommage à sa conduite généreuse, bienveillante, ouverte, toujours à l'écoute à l'égard de la SFHM dont il est aujourd'hui l'un des deux vice-présidents, en attendant mieux nous l'espérons tous. Il a mis à notre service des moyens techniques et humains très importants (parmi lesquels la compétence de Jacques Gana lui aussi en retraite), qui nous ont offert un site correctement et joliment maquetté, aussi régulièrement que gratuitement entretenu, pour lequel sur ses conseils nous avons renoncé à l'embargo de trois ou deux ans qui nous avait d'abord paru judicieux ; une revue électronique récente, voulue par Pierre Thillaud et lancée par Jacqueline Vons, qui démarre très bien, dans laquelle le traitement des images est particulièrement important ; une mise à la disposition des lecteurs d'aujourd'hui de nos publications anciennes, là encore sans contrepartie financière, cet investissement lourd étant d'une importance cruciale pour la vie et l'avenir de la SFHM. Guy Cobolet a toujours été là quand nous avons besoin de lui : il a reçu les ouvrages candidats à nos prix, et contribué à leur évaluation ; il nous a prêté gracieusement des salles pour certaines de nos réunions administratives, et est intervenu auprès des autorités décanales quand on nous a demandé une somme astronomique pour notre chère salle de séances, la magnifique salle des actes de l'ancienne Faculté ; il n'hésita pas à nous donner accès au

HOMMAGE COMPLICE À GUY COBOLET

bâtiment lorsque le personnel n'était pas disponible, allant jusqu'à nous ouvrir "la porte de derrière" quand des acteurs de "mouvements sociaux" prétendaient nous barrer le passage.

Hagiographie ? *Legenda aurea*? Non, *ex voto* pour tout ce que, pendant ses dix-huit années de gestion, il a réalisé sur nos prières, et parfois avant même que nous les lui adressions, tant son inépuisable bienveillance était aussi délicate que pénétrante, sans pour autant qu'il sacrifiât la médecine qui se fait à l'histoire de la médecine. Et je me souviens d'une longue absence, où il me manqua comme il manqua à tous, de ses mois à Bethesda, à la National Library of Medicine, où il établit des relations sympathiques et utiles, choix vraiment intéressant dans un milieu excessivement français-francotrope ! Il y rencontra notamment Michael North, alors responsable des collections anciennes à la NLM, qui contacta notre BIUM lors du lancement du projet très ambitieux qu'était la Medical Heritage Library. Cobolet et les siens après mure réflexion y adhérèrent et se lancèrent dans la valorisation internationale de leur fonds, ayant déjà aujourd'hui versé dans cette bibliothèque virtuelle la majorité des documents de Medic@, collection numérisée qu'il avait lancée presque dès son arrivée à la tête de la "BIUM".

Analyses d'ouvrages

DUBLANCHET Alain - *Autobiographie de Félix d'Hérelle (1873-1949). Les pérégrinations d'un bactériologiste*, Éditions Médicales Internationales, 2017 (impression à la demande), 348 pages, 45 euros.

Le docteur Alain Dublanquet a choisi de publier ici les pages les plus importantes de l'autobiographie de Félix d'Hérelle déposée à l'Institut Pasteur de Paris par l'un de ses descendants. Il l'accompagne de ses propres commentaires. C'est ainsi qu'il nous apprend que Félix d'Hérelle n'est pas son vrai nom, qu'il n'est pas né au Canada comme il le prétend, mais à Paris et qu'il ne détient aucun diplôme ! De plus, la préface du professeur Maxime Schwartz tend à accentuer l'aspect un peu trouble du personnage. Néanmoins, j'ai lu cette autobiographie sans aucune arrière-pensée : pour le bactériologiste que je suis ce livre est tout à fait passionnant. Dans un premier temps, on y apprend que l'auteur a beaucoup voyagé. On le voit au Canada, au Guatemala, au Mexique, en Argentine, en Afrique du Nord, en Inde, en Égypte, aux États-Unis, en Union Soviétique et ailleurs encore. Il s'adapte à tous les moyens de transport de l'époque et aux conditions matérielles difficiles dans lesquelles il doit travailler. C'est en observant que les personnes ayant contracté la rage préféreraient se rendre à Saint-Hubert en Belgique pour y subir l'opération de "la taille" avec un fil de la Sainte Étoile, plutôt qu'à l'Institut Pasteur où le savant venait de mettre au point un vaccin permettant de traiter la maladie que Félix d'Hérelle se passionne pour la microbiologie. Clin d'œil à la période charnière entre les croyances populaires et religieuses et le raisonnement scientifique donnant naissance aux sciences nouvelles de la microbiologie et l'immunologie.

Félix d'Hérelle tient à montrer qu'il suit la trajectoire de Pasteur en travaillant d'abord sur les fermentations (il cherche à fabriquer du whisky par fermentation du sirop d'érable), avant de s'intéresser comme lui aux maladies des insectes puis aux maladies infectieuses chez l'homme. Sur les traces de Pasteur qui avait éliminé les lapins du domaine de Mme Pomery en 1887 en répandant du bacille du choléra des poules (*Pasteurella multocida*), d'Hérelle lutte contre les invasions de sauterelles en les infectant par une bactérie qu'il a lui-même décrite, *Coccobacillus acridiorum* (*Aerobacter aerogenes* var. *acridiorum*). Dans le cadre de l'étude du pouvoir pathogène des bactéries, il travaille un temps sur ce qu'il appelle les "maladies artificielles" en injectant des germes pathogènes à des animaux sains, qu'ils y soient sensibles ou non. Il regrette de ne pas avoir pu consacrer plus de temps.

Son principal mérite est d'avoir observé et interprété l'apparition de "taches vierges" sur ses cultures de *C. acridiorum*. Après avoir remarqué que ces taches à "l'emporte-pièce" apparaissaient peu fréquemment et d'une manière aléatoire, il émet l'hypothèse que ce phénomène doit être généralisable. À la manière de Beijerinck qui, en 1898, avait montré que la mosaïque du tabac était due à un nouvel élément infectieux ultrafiltrable, il filtre sur de la porcelaine des selles de malades atteints de typhoïde dans le but montrer que c'est un virus qui est responsable de la maladie, la salmonelle n'étant que le microbe

de sortie. Il n'obtient aucun résultat, étant bien conscient que la proportion de germes pathogènes était trop faible au sein de la flore commensale. Poursuivant son idée, il filtre alors des selles de patients dysentériques et mélange le filtrat avec une culture de bacilles dysentériques. Quelques heures après, il étale sa culture sur un milieu gélosé et, après incubation, obtient des taches transparentes identiques à celles obtenues sur les coccobacilles des sauterelles. Le phénomène est donc bien généralisable ! En répétant ces opérations il constate que les taches claires apparaissent à partir des dernières selles avant la guérison du patient : le "virus" n'est pas à l'origine de la maladie mais, au contraire, il permet la guérison ! À partir des filtrats il multiplie le virus sur des cultures bactériennes et obtient un liquide concentré capable de rendre transparent un tube de culture de bacilles dysentérique. Il appelle "bactériophage" ce virus capable de lyser les bactéries. Il veut alors se servir de ses préparations phagiques pour guérir la maladie. Il réalise ses premières expérimentations sur des poules atteintes de typhose (infection par *Salmonella Gallinarum*). Après avoir isolé les phages, il les mélange à de l'eau de boisson des poules : les animaux malades guérissent et l'épizootie cesse, car la poule diffuse dans ses selles les phages mangeurs de bactéries. Dans un deuxième temps, il guérit un enfant atteint de dysenterie en lui faisant boire une préparation concentrée de phages. Le traitement a ainsi été généralisé aux dysenteries, typhoïde, paratyphoïde et diarrhées de l'enfant. Ses travaux ont été présentés à l'académie des sciences par Roux en 1917. Des cultures de phages ont été testées pour enrayer la peste en Égypte et le choléra en Inde.

En revanche, on peut noter un côté sombre chez ce personnage : à plusieurs reprises il assure posséder des cahiers entiers de résultats qu'il n'a pas publiés. Ce qui peut laisser un doute sur leur pertinence. Désagréable aussi lorsqu'il dit de Roux que "comme tous les faibles, c'était aussi un violent qui commençait à vociférer et finissait par céder à qui lui tenait tête". Quant à Calmette, "...ce fut mon ennemi déclaré, il m'a poursuivi de sa haine pendant tout le reste de sa vie". Félix d'Hérelle fait une très mauvaise publicité au vaccin vivant BCG de Calmette en soutenant que des mutations réverses lui redonneront son pouvoir pathogène. On est aussi mal à l'aise lorsqu'il s'étonne que personne n'ait voulu essayer le traitement contre le tétanos qu'il voulait mettre au point en vidant le patient désespéré de son sang, tout en le remplaçant par de l'eau physiologique, afin que la toxine sorte de la cellule nerveuse par exo-osmose !

La parution de ce livre est concomitante avec la prise de conscience d'une crise majeure dans le domaine de la résistance des bactéries aux antibiotiques. Ce sont les antibiotiques qui ont empêché le développement des traitements par les phages et c'est la résistance à ces mêmes antibiotiques qui les remettent sur le devant de la scène.

Si des laboratoires russes, polonais ou géorgiens n'ont jamais réellement abandonné ces traitements, on s'y intéresse de nouveau, comme ces médecins de l'Hôpital de la Croix-rousse à Lyon qui ont très récemment guéri deux patients en impasse thérapeutique d'infections ostéoarticulaires à bactéries multirésistantes par application sur la plaie des phages correspondants. Le Docteur Alain Dublanche a bien fait de nous rappeler l'existence de ce personnage hors du commun. La phagothérapie est-elle de retour ?

François Renaud

PERILLI Lorenzo - *Vocum Hippocratis Glossarium (Galen's Hippocratic Glossary)*, Berlin, Walter De Gruyter, 2017 (Corpus Medicorum Graecorum V 13,1), 417 pages.

Il s'agit là de la première édition critique du glossaire hippocratique de Galien, seul ouvrage lexicographique du médecin de Pergame, si attaché à la propriété des termes, et

premier lexique alphabétique de toute la littérature occidentale. Elle applique toutes les règles de l'art, particulièrement difficile vu le genre même de l'œuvre, et l'existence de 28 manuscrits grecs, ce qui dit assez son succès. Cette petite œuvre a été rédigée pour un certain Teuthras, concitoyen de Galien, camarade d'études, mort à Rome sous le premier assaut de la peste antonine (De indolentia 34-35), quand le futur prince des médecins avait 33 ans ; le Glossaire était alors terminé, du moins son premier jet, à l'évidence repris par la suite puisqu'il s'y trouve des traces bien repérables d'ouvrages galéniques écrits plus tard. Ce Theutras a joué aussi un rôle dans l'établissement de la bibliographie de Galien, car il possédait les papiers du médecin Eumène, rassemblés par lui tout au long de sa vie et de ses voyages, lesquels passèrent à Galien à sa mort.

L'introduction de l'ouvrage précise que l'ordre de présentation des mots hippocratiques suivra l'ordre alphabétique des 'glosses', c'est-à-dire des mots difficiles pris en considération, mots qui autrefois étaient d'usage courant mais ne le sont plus. Un tel face-à-face avec les mots est une situation fascinante et pose le problème d'une langue scientifique internationale, qui, utilisée par tous, perdra sa variété, problème que j'avais évoqué devant l'Académie de médecine : "Est-il besoin d'une langue scientifique internationale ? Perspective historique", *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, 185, 8, 2001, 1529-1537. Ce recueil est un régal, avec par exemple pour la lettre p : paralampe (à ne pas confondre avec le leucome), pemphigode (vésiculeux ou bulleux), pneumatode (plein d'air).

Lorenzo Perilli, qui s'était lancé dans la carrière avec une thèse sur *Il lessico intellettuale di Ippocrate*, est professeur à Rome. Il utilise sa langue maternelle, l'italien, pour ce livre majeur, ce que j'approuve absolument, ayant bien réfléchi sur la question qui s'est posée au moment de l'explosion de l'érudition médicale en Europe au XIX^{ème} siècle, et présenté là-dessus une communication devant la Société des antiquaires de France, "La traduction des textes scientifiques grecs ; la position de Daremberg et sa controverse avec Greenhill", *Bulletin de la société des antiquaires de France*, 1994, 296-307.

Bref, ce n'est pas un livre à lire d'affilée, de a jusqu'à z ; c'est un livre à méditer, une mine de réflexion, bien au-delà des pures ecdotique, édition, philologie et j'en passe. Des considérations très médicales, et même des notions de philosophie scientifique, qui toucheront nos lecteurs de toutes origines.

Danielle Gourevitch

DURIS Pascal et DIAZ Elvire - *La fabrique de l'entomologie. Léon Dufour (1780-1865)*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2017, 333 pages.

Cet intéressant ouvrage est la première biographie du médecin et entomologiste français Léon Dufour. Né à Saint-Sever (Landes) d'un père médecin et d'une mère issue d'une famille locale de juristes, Léon Dufour effectue ses études de médecine à Paris de 1799 à 1806. C'est à l'occasion de ce long séjour parisien qu'il assiste aux séances publiques de l'Institut où s'expriment Cuvier, Geoffroy St Hilaire, Gay-Lussac. Il rencontre également d'autres naturalistes de renom de l'époque et, en particulier, Pierre André Latreille (1762-1833), "le prince français de l'entomologie". Léon Dufour commence avec lui une longue relation scientifique et amicale qui prendra fin avec la mort de Latreille. Ces rencontres contribuent à sa formation intellectuelle et guident toutes ses recherches ultérieures. Une fois sa thèse de médecine soutenue, en 1806, Léon Dufour est appelé par sa famille à revenir à Saint-Sever. Le voyage aller s'était fait en

quatre jours, le voyage de retour prendra quatre mois au cours desquels il visitera la vallée du Rhône, la région de Marseille et de Toulouse. Il rédige un journal de voyage, document intéressant sur la vie quotidienne de la province française, dont Duris et Dias donnent quelques extraits. Ce voyage est aussi l'occasion de collectes naturalistes avec en particulier la constitution d'un herbier. Dufour n'a pas véritablement le temps de s'installer à Saint-Sever, car il s'engage en 1808 comme médecin ordinaire des armées napoléoniennes en Espagne. Engagement motivé par l'isolement relatif ressenti à Saint-Sever, par un intérêt financier peut-être et surtout par l'attrait de nouveaux horizons géographiques facilitant ses collectes naturalistes. Il apprend à dessiner au cours de ses années militaires et publie son premier mémoire sur une nouvelle espèce d'insectes dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle de Paris* en 1811. Son mémoire est retenu avec quelques réticences en raison d'une description anatomique un peu faible, ce qui va inciter Dufour à faire l'achat d'un microscope dès 1812. En 1814, apprenant la mort de son père, il quitte l'armée pour prendre sa succession et définitivement s'installer à Saint-Sever. Il y poursuit pendant de nombreuses années ses activités de médecin et de naturaliste. Il publie de très nombreux travaux entomologiques dans les revues d'excellence de l'époque et décrira des dizaines de nouvelles espèces d'insectes ainsi que leur organisation anatomique interne. C'est à l'occasion d'une de ces dissections qu'il découvre un nouveau groupe de protistes parasites, les Grégarines, "genre de ver qui vit en troupeau dans les intestins de divers insectes". Les spécialistes de ces parasites, Isabelle Desportes et le regretté Jean Théodoridès (ancien président de la Société Française d'Histoire de la Médecine), citaient de mémoire cette définition. Léon Dufour est en contact avec la communauté entomologique de son temps malgré la distance géographique et les difficultés de communication. Il devient membre correspondant de l'Académie des Sciences en 1830. Il est même sollicité pour occuper la chaire d'entomologie au Museum National d'Histoire Naturelle mais Dufour ne souhaite pas y postuler. Il reçoit le prestigieux Prix Cuvier en 1860 pour ses "travaux sur l'organisation des animaux articulés". Trois ans auparavant le prix avait été décerné au fameux naturaliste anglais, Richard Owen, inventeur du mot "dinosaur". Léon Dufour sera finalement nommé président honoraire de la société entomologique de France en 1860. La fréquentation de la nature pour collecter des insectes, des plantes et des lichens (dont il était également spécialiste) a certainement contribué au maintien d'une forme physique étonnante puisqu'il effectua une dernière ascension du pic du Midi de Bigorre (2877 mètres) à l'âge de 83 ans. À son décès, son éloge funèbre est prononcé par son ami Alexandre Laboulbène, médecin parisien de renom, professeur d'histoire de la médecine à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine mais aussi entomologiste. Léon Dufour est certainement un entomologiste majeur du XIX^{ème} siècle mais il ne soupçonnera pas la responsabilité des insectes dans la transmission de certaines maladies infectieuses. Le rôle des moustiques dans la transmission de la fièvre jaune ne sera mis en évidence par Finlay qu'en 1881. L'ouvrage de Pascal Duris et Elvire Diaz est une magnifique étude sur la vie scientifique de l'époque. Il est remarquable par son érudition, sa facilité de lecture et montre combien une pratique médicale quotidienne n'empêchait pas une activité scientifique naturaliste de haut niveau, même dans une petite ville de province. L'ouvrage est complété par la liste de ses publications et des très nombreuses nouvelles espèces d'insectes, de micro-organismes, de plantes et des lichens décrites par lui-même. Un index des personnes citées dans l'ouvrage est également disponible pour tous ceux effectuant des recherches sur les naturalistes de l'époque. L'ouvrage est illustré de nombreux documents (photos,

copie de publications, lettres...) qui auraient mérité d'être imprimés sur papier glacé. Ce livre passionnera non seulement les entomologistes mais aussi les historiens des sciences et tous ceux intéressés par la vie scientifique du XIX^{ème} siècle. Quelques chapitres et paragraphes sont consacrés à la description de l'activité médicale dans une petite ville de province au XIX^{ème} : "Le médecin naturaliste", "De la médecine à la politique", "Médecine et entomologie", "L'herbier du médecin". Les auteurs remarquent que c'est "le corps médical qui donne à la zoologie le plus de passionnés des insectes". De fait les beaux jours sont propices au développement des insectes et voient le nombre des malades reculer sensiblement... d'où du temps à consacrer à ce "loisir distingué". Laissons Pascal Duris et Elvire Diaz conclure sur la carrière de Dufour : "pour en arriver là, il a eu à surmonter bien des difficultés inhérentes à son éloignement de la capitale : aléas d'une correspondance souvent coûteuse, absence presque totale de documentation scientifique, lenteurs excessives dans la publication de ses mémoires. Autant de soucis dont l'habitant du foyer des sciences qu'est Paris n'a que peu d'idée".

Jean Dupouy-Camet

ZAMPIERI Fabio - *Il metodo anatomico-clinico fra meccanicismo ed empirismo. Antonio Malpighi, Antonio Maria Valsalva, Giovanni Battista Morgagni*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2016, 440 pages. Illustrations, bibliographie.

Le titre indique clairement la démarche suivie : étudier la naissance et l'évolution de la méthode anatomo-clinique à travers l'œuvre de trois médecins italiens successifs des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Plus exactement, il s'agit de montrer comment s'est construite la méthode de Morgagni à partir des conceptions anciennes de la maladie et du corps. Cette étude historique est aussi chronologique et plonge ses racines dans la médecine de Galien. Un premier chapitre est donc consacré à la place qu'occupent les conceptions des fonctions du corps et les explications des pathologies chez le médecin antique dans les débats entre médecine moderne et médecine empirique des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Certes, ce chapitre permet à l'auteur de préciser ultérieurement les limites de la rupture épistémologique opérée par Morgagni, mais on peut regretter sa longueur excessive et le recours systématique aux études modernes au lieu des textes originaux, les discussions proprement dites étant reportées dans les notes de bas de page, abondantes et détaillées. L'apport de la médecine arabe dans la pratique médicale et le développement de l'anatomie descriptive au XVI^{ème} siècle n'ont pas davantage retenu l'attention de l'historien, qui s'intéresse essentiellement à reconstruire les modèles sur lesquels la pensée de Morgagni s'est construite.

Marcello Malpighi (1628 Bologne-1694 Rome) fournit un premier modèle mécanique, inspiré des modèles galiléens. Professeur d'anatomie à Bologne, médecin du pape Innocent XII, Malpighi est connu pour ses observations faites au microscope ; c'est ainsi qu'en 1659 il donne une première description de la rate et qu'il découvre les capillaires deux ans plus tard. Sous l'influence de Descartes, il considère les glandes comme des machines, des filtres pour séparer les éléments constitutifs du sang, et élabore la première théorie du système glandulaire (reins, rate, foie et poumons). Mais l'observation macroscopique lors des dissections ne lui paraît plus suffisante pour expliquer la nature et la fonction des parties du corps dans l'économie de l'organisme vivant. L'observation au microscope de petites particules préparées lui permettra de définir une "anatomie subtile" (*De pulmonibus observationes anatomicae*, Bologne, 1661), qu'il étendra par analogie à l'anatomie comparée et à celle des plantes. La maladie sera perçue comme une "expé-

rience de la nature” (*De polypo cordis dissertatio*). L’auteur évoque les controverses de Malpighi avec Lipari et Sbaraglia, et résume en conclusion la position de Malpighi qui considère que les trois anatomies (anatomie subtile, anatomie comparée et anatomie des plantes), l’étude de la philosophie naturelle, de la pathologie, de la thérapeutique et de la mécanique sont non seulement utiles mais nécessaires au développement de la médecine (*non parum juvat, et omnino necessarium est*) (p. 139).

Antonio Maria Valsalva (1666-1723), élève de Malpighi, fit des études de philosophie et de médecine à Bologne, où il devint professeur d’anatomie, et fut président de l’Académie des Sciences. Il eut pour élève Giovanni Battista Morgagni qui édita les œuvres complètes de son maître ainsi que sa biographie en 1740 (*De aure, Dissertationes anatomicae*). Ses travaux se partagent entre l’observation clinique, la chirurgie et l’anatomie et portent essentiellement sur l’anatomie de l’oreille moyenne et interne. Il travailla avec le mathématicien Rondelli (p. 154) pour mesurer et modéliser la constitution mécanique des organes, leur “machine”, pour comprendre la transmission des sons et découvrit que le labyrinthe et le canal semi circulaire sont les instruments spécifiques de la perception des sons ; il peut être considéré comme un pionnier dans les recherches interdisciplinaires, puisque ce modèle mécanique a ensuite été transféré à la fabrication et à l’amélioration d’instruments de musique. Il a laissé son nom à plusieurs structures anatomiques et à certaines manœuvres (technique d’équilibrage de la pression de l’oreille). Enfin, il conçoit la pathologie comme une “expérience” qui permet de comprendre la structure et la fonction normale du vivant (p. 164), dans un chapitre très court mais très riche sur le plan des concepts.

Le dernier chapitre, le plus long, est consacré à une présentation de Jean-Baptiste Morgagni, en italien Giovanni Battista Morgagni (1682 Forli - 1771 Bologne) et à une étude de son ouvrage magistral, *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis*. Après avoir étudié la médecine et la philosophie à Bologne, Morgagni exerça d’abord à Forli sa ville natale, puis en 1711 il fut nommé professeur d’anatomie à Padoue, où il occupa pendant cinquante ans la chaire d’illustres prédécesseurs, Vésale, Colombo, Fallope et Fabrice d’Acquapendente. Il fut appelé le père de méthode anatomo-clinique : celle-ci consiste à comparer des symptômes cliniques observés du vivant et d’éventuelles structures pathologiques découvertes par les autopsies cadavériques et identifiées comme n’étant pas des altérations *post mortem*. Ces recherches s’opposent aux théories vitalistes qui considèrent la maladie comme un phénomène global, affectant tout le corps humain, comme une lutte entre des forces vitales et des forces pathologiques dans le corps. Il critique donc aussi bien Théophile Bonet (1620-1689) et son *Sepulchretum* que la *Bibliotheca anatomica* de Manget dans une série de *Controversia anatomica* (p. 214), et leur oppose son grand traité *De sedibus*. C’est une des parties les plus détaillées dans l’ouvrage de Zampieri et les plus utiles pour comprendre la nature de la méthode anatomo-clinique. Le *De sedibus* comprend 5 livres, qui se succèdent *a capite ad calcem*, comprenant des avancées majeures dans la description anatomique du système cardio vasculaire et des capillaires. D’une grande érudition historique et philologique, ces livres ont pour but d’aider le médecin à localiser la maladie et à rechercher ses causes, qui peuvent être une lésion organique, mais plus souvent un trouble fonctionnel.

Dans le contexte des doctrines médicales du XVIIIème siècle, Morgagni apparaît à la fois comme l’héritier des théories humorales et mécaniques antérieures et l’initiateur de l’anatomie pathologique définie comme une discipline fondamentale et interdisciplinaire mettant en jeu clinique, chirurgie, méthode expérimentale et conceptualisation.

Jacqueline Vons

TEYSSOU Roger - *La Thérapeutique de Fracastor. Lexique des médicaments*, L'Harmattan, Acteur de la Science, 2017, 197 pages (ISBN 978-2-343-1345269)

L'ouvrage *De contagione et contagiosis morbis et eorum curatione Libri III*, de Jérôme Fracastor, est un important traité, publié à Venise en 1546, dans lequel le célèbre médecin formule son hypothèse novatrice concernant les causes des maladies contagieuses. C'est au troisième livre de cette œuvre, consacré au traitement des maladies, que Roger Teyssou consacre son nouvel ouvrage. Celui-ci représente une continuation des recherches menées par l'auteur en histoire de la médecine, par exemple, le *Dictionnaire Mémorable des remèdes d'autrefois* (L'Harmattan, "Acteur de la Science", 2007), dont les articles ont été ici refondus et enrichis d'informations puisées à d'autres pharmacopées, du XVI^{ème} au XX^{ème} siècle, et en même temps - selon l'aveu d'un Avant-propos par moments un peu lourd à cause des énumérations trop détaillées, convenant plus à une étude historique qu'à l'introduction à un lexique -, un complément de son étude *Jérôme Fracastor (1478-1553). De la nature des choses à la nature des germes* (L'Harmattan, "Acteur de la Science", 2017).

La Thérapeutique réunit plus de cent soixante entrées classées par ordre alphabétique et scrupuleusement documentées, chacune décrivant le nom (préparations médicamenteuses, simples, médicaments non-composés des règnes végétaux, animaux et minéraux), les propriétés et les indications d'un médicament. Mais l'auteur ne se contente pas de mettre le traité de Fracastor dans la perspective de ses sources ; en allant plus loin, il retrace la carrière postérieure des remèdes étudiés par l'humaniste italien, dont les nouvelles vertus thérapeutiques sont découvertes au fil des siècles, en fonction des progrès de la pharmacologie et des sciences connexes. L'exposé de Fracastor se trouve ainsi enrichi par les apports de *L'Histoires des plantes* de Leonhart Fuchs (1560), des *Commentaires* d'André Matthioli (1579), de *La Pharmacopée des dogmatiques réformée* de Joseph Duchesne (1629), de *La Pharmacopée raisonnée* de Johann Schroeder (1698), de *la Matière médicale réformée* de Louis Vitet (1780), ou de *l'Archéologie végétale des simples* de Victor Heursel-De Meester et Robert Delmotte (1912) - et cette liste pourrait être bien allongée. Le recours aux pharmacopées de dates plus récentes fait que la publication de Roger Teyssou n'est pas simplement une contribution, plutôt synchronique, à l'étude du *De contagione* ; c'est aussi un ouvrage encyclopédique, fruit de l'érudition de l'auteur, qui guide le lecteur à travers les méandres de l'histoire des médicaments anciens.

Mais ce qui fait la force de cette œuvre en fait aussi une relative faiblesse. En voyant le titre, le lecteur s'attend à une étude de lexicographie médicale portant sur les traités scientifiques de Jérôme Fracastor ; il reçoit, cependant, on vient de le dire, une encyclopédie des médicaments qui ne prend Fracastor que pour point de départ. Malgré ce défaut, l'ouvrage de Roger Teyssou présente un très vif intérêt pour les spécialistes de Fracastor et les historiens de la médecine ainsi que pour les amateurs de l'ancienne pharmacopée.

Il reste à formuler quelques réserves sur l'aspect technique de la publication. Les dates de naissance et de mort des médecins allégués reviennent dans chaque notice. C'est sans doute utile pour celui qui ne consulte qu'une seule notice ; mais, dans l'économie de l'ensemble du *Lexique*, cela cause des répétitions superflues qu'on aurait pu éviter en ajoutant un index des noms cités accompagnés de ces dates. Ici et là les italiques manquent, ailleurs ils sont en trop ; tantôt c'est un point qu'on aimerait voir en fin de phrase. Bref,

le livre de Roger Teyssou aurait gagné en élégance si les normes de publication avaient été respectées avec plus de rigueur.

Magdalena Koźluk

TEYSSOU Roger, *Jérôme Fracastor (1478-1553). De la nature des choses à la nature des germes*, Paris, L'Harmattan, 2017, 130 p., 15€.

L'auteur s'est toujours intéressé à la médecine et aux remèdes de la Renaissance. Il publie aujourd'hui deux ouvrages avec comme point commun la figure emblématique de Jérôme Fracastor. Le second ouvrage (analysé également dans ce numéro) s'intéresse à *La Thérapeutique de Fracastor. Lexique des médicaments*. Le premier comprend à la fois un bref rappel biographique sur Fracastor, une étude sur son œuvre médicale et ses deux ouvrages fondateurs, une longue énumération de ses héritiers et enfin une partie sur les traitements de cette époque. Fracastor, le précurseur de la contagion "animée" sert, en fait, de fil conducteur à une étude plus générale sur les notions de contagion et d'infection. Il ne s'agit donc pas d'une biographie de Fracastor et effectivement l'on apprend guère de notions nouvelles sur la vie et l'œuvre de Fracastor. L'avancée des connaissances sur la nature des maladies dites contagieuses, de Lucrèce à Pasteur (en passant par Semmelweis), est en revanche plus intéressante.

Fracastor est surtout connu pour avoir inventé le personnage de Syphile, berger atteint de la maladie, dans ce grand poème latin : *Syphilis, sive morbus gallicus* paru à Vérone en 1530. Ce nom propre sera donné à la maladie - la vérole, grosse vérole ou mal français - tout d'abord par Fracastor lui-même, avant d'être pratiquement oublié jusqu'à sa renaissance à la fin du XVIII^{ème} siècle. Il est dommage toutefois que l'excellente traduction de Jacqueline Vons (présidente d'honneur de notre société) de *La Syphilis ou le mal français* paru en 2011 aux éditions *Les Belles Lettres* ne soit pas citée. Son appareil documentaire et critique est on ne peut plus complet. Cela aurait évité l'erreur d'une hypothétique édition originale publiée en 1526 (p. 21 et 42). Par ailleurs, dire que la syphilis était arrivée entre 1484 et 1495 (p. 47) est un peu vague si l'on admet l'origine américaine de la maladie (les premiers malades sont décrits en 1493).

Fracastor est moins connu pour avoir écrit un traité sur la contagion et les maladies contagieuses : *De contagione et contagiosis morbis et curatione libri III*, paru à Venise en 1546. Et pourtant c'est un ouvrage précurseur "Pour le médecin et humaniste Jérôme Fracastor, la maladie infectieuse naissait et se propageait d'organismes en organismes par l'intermédiaire de minuscules semences vivantes, vecteurs spécifique des maladies épidémiques. Son message novateur ne fut pas entendu. Il fallut plus de trois siècles pour que les médecins le comprennent..." Ainsi sont étudiées fièvres pestilentes (typhoïde), la fièvre lenticulaire (le typhus), le charbon et les bubons pesteux, la rage, la phtisie, la variole et la rougeole, la syphilis (et ses traitements gaïac et mercure) et l'éléphantiasis (lèpre). "Les héritiers de Fracastor" représente un long chapitre citant chronologiquement tous les médecins ayant peu ou prou repris les idées de Fracastor sur la contagion. "Les traitements" est un chapitre court mais dense sur les médications avec leurs indications dans les maladies contagieuses mais surtout un rappel des principes de soins selon les tempéraments et les maladies. L'on apprend ainsi que Fracastor emploie 175 remèdes pour traiter les maladies qu'il considère comme infectieuses ! La "conclusion" de 16 pages n'en est pas une : elle poursuit les principes de traitements avant de s'interroger enfin sur le pourquoi de l'échec de la théorie fracastorienne dans le monde médical : les réponses de l'auteur sont l'attachement obstiné de médecins aux enseignements de

Galien et à la séduction exercée par la génération spontanée. Une bibliographie abondante et un index des noms propres complètent utilement l'ensemble.

En somme, malgré des aller-retours incessants et parfois fatigants entre Fracastor, les maladies et la thérapeutique, c'est un petit ouvrage utile pour qui voudrait découvrir Fracastor mais surtout connaître l'évolution des idées sur la contagion et les maladies contagieuses.

Jacques Chevallier

MONTAGNE Véronique - *Médecine et rhétorique à la Renaissance. Le cas du traité de peste en langue vernaculaire*, Paris, Classiques Garnier, 2017, 443 pages, ISBN 978-2-406-06025-3 ; ISSN 2108-5471)

Les ouvrages de médecine au sein de la modernité ont déjà inspiré maintes recherches, mais l'importance, ne serait-ce que numérique, des publications scientifiques parues à cette époque-là justifie les efforts réitérés pour décrire ce riche patrimoine. Aussi ne peut-on que saluer l'étude de Véronique Montagne sur la rhétorique dans les traités de peste en langue vernaculaire. Le corpus de textes soumis à l'analyse a été déterminé avec précision : tous écrits en français, conçus par des spécialistes de diverses disciplines (médecins, chirurgiens, apothicaires) et publiés entre 1512 et 1604, c'est-à-dire à une période qui voit s'affronter l'ancien et le nouveau en matière de médecine. L'objectif que se propose l'auteure pourrait se résumer dans cette question : "Qu'est-ce que les figures, considérées comme variations du discours scientifique exemplaire qui est en train de se mettre en place [...], nous disent du contexte épistémologique et rhétorique qui est celui des traités de peste de la Renaissance" (p. 28). Dès l'Introduction à l'étude, le lecteur apprend donc que, *primò*, Véronique Montagne se concentre sur les figures analogiques et, *secundo*, que son projet est plus ambitieux que ne le suggère le titre, aux questions rhétoriques explicites se joignant des problèmes de connaissance.

Le livre se divise en quatre parties (ou chapitres ? – il eût été utile de le préciser). La première, "Les figures analogiques" (p. 37-111), envisage les critères généraux permettant de circonscrire la notion de figure. La deuxième, "Que nous apprennent les figures" (p. 113-261), porte essentiellement sur le système de l'énonciation dans les traités de peste, avec un accent mis sur la construction de l'*èthos* d'écrivain-médecin ; chose fondamentale, car pour instruire le lecteur, le locuteur doit d'abord convaincre celui-ci qu'il est digne de foi. Dans la troisième partie, "La figure analogique contextualisée" (p. 267-311), l'auteure se penche sur la place des figures dans le cadre de la dialectique médicale, ce qui lui permet de situer l'art de l'Esculape dans le cadre, plus vaste, de la pensée renaissante. La dernière partie, enfin, "Fonctions des saillances figurales" (p. 315-386), saisit les figures depuis la perspective de leurs actions sur le lecteur ; parmi elles on observe, à côté du *delectare* et du *docere*, une rhétorique du *pathos* censée faire peur au lecteur - une dimension surprenante pour un esprit positiviste, mais naturelle pour un homme du XVI^{ème} siècle. La conclusion, au lieu d'être un simple résumé de l'étude, apporte une synthèse pénétrante qui en élargit les horizons. L'ensemble de la dissertation est construit de façon limpide, l'argumentation puis les conclusions après chaque chapitre aidant à suivre la pensée de l'auteure.

Dans sa recherche, Véronique Montagne adopte une approche pluridisciplinaire, à la croisée de l'histoire de la médecine, de la rhétorique et de l'histoire des idées. Par ses analyses minutieuses d'un corpus de textes cohérent et par ses synthèses intelligentes, elle fournit un éclairage pertinent du discours médical à une époque où la pensée analo-

ANALYSES D'OUVRAGES

gique, perçant les mystères du grand Livre du Monde, possède des vertus herméneutiques incontestables. On pourrait certes attendre un développement plus ample et plus précis sur l'*exemplum* narratif : la définition citée p. 122 correspond à l'*exemplum* religieux destiné à l'évangélisation, alors que les médecins utilisent un *exemplum* laïcisé qui, dans l'*épistémè* de l'époque, est souvent appelé à jouer le rôle d'un argument (valeur cognitive) ou d'une preuve (valeur probative) non dépourvus de charme esthétique et qu'on rencontre dans les traités d'Ambroise Paré, de César Morin ou de Jean Cassal. On pourrait aussi émettre un doute sur la possibilité de considérer le traité de peste comme un "genre" : le XVI^{ème} siècle connaît bien les styles, les manières ou les formes d'écriture mais reste plutôt étranger à la notion de genre. On pourrait enfin reprocher à l'auteure quelques lacunes dans l'Index ou une datation inexacte (*Propriété et vertu des eaux, et des herbes... Composé par les medecins de la cité de Basle* remonte probablement au début des 1530). Mais ce sont là de menues imperfections qui ne remettent pas en cause la qualité de cette étude, bien documentée, riche et originale, qui représente une contribution notable à l'histoire de la médecine et, en particulier à celle de la "Dame peste".

Magdalena Koźluk
Université de Łódź

Règles générales de publication

INSTRUCTIONS AUX AUTEURS

Histoire des Sciences Médicales, organe officiel de la Société Française d'Histoire de la Médecine, publie, outre les comptes rendus des séances de la Société, les textes des communications, des comptes rendus d'ouvrages, de thèses ou de congrès.

Obligations légales :

- Les auteurs s'engagent à respecter les dispositions de la loi du 11 mars 1957 modifiée, relative à la propriété littéraire et artistique.
- Les manuscrits originaux, destinés à publier une communication faite en séance à la Société, ne doivent avoir fait l'objet d'aucune publication antérieure ni être simultanément soumis pour publication à une autre revue.
- L'auteur s'engage à demander l'autorisation du Comité de lecture s'il désire reproduire partie ou totalité de son article, après sa publication dans *Histoire des Sciences Médicales*.
- L'auteur engage seul sa responsabilité, en particulier en ce qui concerne les opinions ou les interprétations exprimées dans les exposés ou reproduites dans les analyses.

Comité de lecture et de programmation :

- En aucun cas la SFHM n'est engagée vis-à-vis des manuscrits reçus avant la décision définitive du Comité de lecture et de programmation.
- Le Comité se réserve le droit de demander des modifications du texte et/ou de la bibliographie.
- Les textes, publiés ou non, ne sont pas retournés à l'auteur.
- L'auteur recevra une épreuve imprimée de l'article pour approbation finale. Il devra impérativement retourner celle-ci sous huitaine. Aucune modification du contenu ne sera acceptée.
- L'auteur sera invité à autoriser la SFHM à publier sur son site web, via le site web de la BIUS, l'article publié dans la revue *Histoire des sciences médicales*.
- Il certifiera que les documents éventuellement reproduits dans son article (texte, illustrations...) sont libres de droits.
- L'auteur recevra un tiré-à-part électronique de son article en PDF ainsi que 3 exemplaires du numéro de la revue *Histoire des sciences médicales* où son article a paru.

Consignes éditoriales :

TEXTE :

- Le manuscrit portera au bas de la première page la date de la séance et l'adresse postale du ou des auteurs.

- Le texte sera accompagné d'un court résumé en français et d'un autre en anglais, ne dépassant pas 500 signes (espaces comprises).
- Les textes seront rédigés en français, sous Word (doc ou docx), ne dépassant pas 35000 signes (espaces comprises).
- La mise en page des textes sera la plus simple possible, sans caractères gras ni soulignés, en Times ou Times New Roman (taille 12), y compris pour les noms propres qui ne seront pas en capitales dans le texte.
- Les appels de notes seront indiqués entre parenthèses dans le texte, et les notes renvoyées en fin de texte.

ILLUSTRATIONS :

- Si l'auteur a présenté des illustrations lors de sa communication, il en choisira quelques-unes (5 ou 6) pour la publication, au format JPEG (minimum 800Ko), et envoyées par fichier séparé.
- Elles seront numérotées en chiffres arabes pour les photographies et les graphiques (Fig. 1, Fig. 2, etc.) et en chiffres romains pour les tableaux (Tableau I, Tableau II, etc.).
- Les légendes des illustrations, classées dans le même ordre que ces dernières figureront dans un fichier séparé.
- Rappel : l'auteur s'engage à ne fournir que des illustrations libres de tous droits, cette exigence valant décharge de la responsabilité de la SFHM.

NOTES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

- Les références seront strictement limitées aux travaux mentionnés dans le texte et devront être conformes à celles éditées par *PubMed* ou par l'*Année Philologique*.
- Elles doivent comporter obligatoirement dans l'ordre : nom de l'auteur (en petites capitales), suivi de initiales du prénom en majuscules ; titre intégral dans la langue de publication ; éditeur, lieu, date, éventuellement numéros de la première et de la dernière pages citées s'il s'agit d'un extrait, avec l'indication p.
ou pour un article : titre de la revue ; année de parution ; série ; numéros de la première et de la dernière pages, sans l'indication p.
- L'auteur est responsable de l'exactitude des citations, des références et des notes.

À titre d'exemple :

Article dans un périodique :

SÉGAL A. - "Le bistouri. Réflexion sur l'anse coupante et coagulante dans l'histoire de l'endoscopie". *Acta endoscopica*, 1988, 18, n° 3, 219-228.

Chapitre de livre :

FERRANDIS J.-J. - Exploiter un musée d'histoire de la médecine : le musée du Service de santé des armées au Val-de-Grâce. In : *Histoire de la médecine Leçons méthodologiques* (dir. D. GOUREVITCH), Ellipses, Paris, 1995.

Livre :

GRMEK M.D. - *Histoire du SIDA. Début et origine d'une pandémie actuelle*, Payot, Paris, 1989.

Thèse :

SALF É. - Un anatomiste et philosophe français, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), père de la tératologie morphologique et de l'embryologie expérimentale. *Thèse méd. Lyon*, 1986.

Annuaire des membres de la SFHM (2018)

Dr Abulius, Joëlle ; Dr Albou, Philippe ; Dr Allemandou, Bernard ; Dr Androustos, Georges ; Dr André, Elise ; Dr Audouard, Jean-François ; Dr Awada, Thérèse ; Dr Aymard, Jean-Pierre ; Dr Aynaud, Olivier ; Dr Baldivia, Bernard ; Pr Bange, Christian ; Dr Barbara, Jean-Gaël ; Dr Barbarin, Yves ; Dr Barbas, Stéphane ; Dr Baron, Pierre ; Dr Barrault, Marie-Laure ; Pr Barthélémy, Catherine ; Dr Bastide, Nicolas ; Pr Battin, Jacques ; M Baudequin, Henri ; Pr Bauduer, Frédéric ; Mme Baveye-Kouidrat, Laurie ; Pr Bazin, Hervé-Marie ; Dr Beauvillain de Montreuil, Claude ; Dr Benmoussa, Nadia ; Pr Berche, Patrick ; Pr Bercé, Yves-Marie ; Dr Bernard, Luc ; Pr Berriot-Salvadore, Evelyne ; Dr Bertaux, Louise ; Dr Bertrand, Michel ; Dr Biesbrouck, Maurits ; Dr Blain, Julien ; Pr Blanc, Jean-Louis ; Dr Blondel, Jean-Hugues ; Pr Blotman, Francis ; M Boarini, Serge ; Dr Bonhomme, Norbert ; Dr Bonn, Gérard ; Dr Bonnet, Françoise ; Dr Bonnet-Cadilhac, Christine ; Dr Bonnichon, Philippe ; Dr Bonnot, Daniel ; Pr Botelho, Joao Bosco ; Pr Bouchet, Alain ; Dr Boulu, Gilles ; Dr Boumal, Norbert ; Dr Bouquet, Philippe ; Dr Bourdieu, Anne ; Dr Boutaric, Jean-José ; Dr Bruniaux, Philippe ; M Bugnicourt, Alain ; Dr Bussière, Jean-Louis ; Dr Caire, Michel ; Dr Callot, Valérie ; Dr Camus, Jean-Louis ; Dr Cano, Marie-Joëlle ; Pr Capron, Loïc ; Dr Carolus-Curien, Jacqueline ; Dr Cartier, Bernard ; Pr Casassus, Philippe ; Mme Casseyre, Pierrette ; Dr Castel, Olivier ; Dr Caubet, Alain ; Dr Caumon, Jean-Pierre ; Mme Cavé, Isabelle ; Dr Cazalaà, Jean-Bernard ; Mlle Chapuis, Jacqueline ; Mlle Chapuis, Monique ; Dr Charlier, Philippe ; Dr Charon, Pierre ; Pr Chastel, Claude ; Dr Chauvin, Frédéric ; Dr Cherif, Driss ; Dr Chevallier, Jacques ; Dr Chiran de Buczewski-Abdank, Marc-Henri Dan ; M Cobolet, Guy ; Dr Comitì, Vincent ; M Conan, Patrick ; M Dahmani, Zakari ; Dr Damas, Anny-France ; Mlle Daviet-Noual, Fortunade ; Dr De Amorim, Fernando ; Pr De Costa, Caroline ; Dr De Luca, Lucien ; Mme De Mérode, Lara ; Dr De Parades, Vincent ; Pr Dedet, Jean-Pierre ; Dr Deligny, Claire ; Dr Deltombe, Xavier ; Pr Destrieux, Christophe ; Dr Dhennin, Christine ; Dr Dodin, Frédéric ; Mme Doria, Corinne ; Dr Dreiser, Renée-Liliane ; M Droixhe, Daniel ; Dr Dubois-Vallaud, Delphine ; Pr Ducoulombier, Henri ; Pr Duhamel, Marc ; Pr Dupouy-Camet, Jean ; Dr Durand, Jean-Pascal ; Dr Durand, Jean-Pierre ; Dr Durand-Perret, Martine ; Pr Dutour, Olivier ; M El Hadj, Jamel ; Dr Fabre, André-Julien ; Dr Fabre, Gérard ; M Fardeau, Francois ; Pr Fardjad, Mohammad ; Dr Felizardo, Rufino ; Dr Ferrandis, Jean-Jacques ; Dr Ferraty, Christelle ; Mme Florès-Paraire, Lyse ; Pr Fontaine, Jacqueline ; Dr Fournier, Jean-Pierre ; Dr Fremont, Bruno ; Dr Fresnais, Denise ; Dr Gameiro, Alexandre ; Dr Gaudiot, Claude ; Pr Geenen, Vincent ; Pr Gelis, Jacques ; Dr Gentili, Marc ; Pr Germain, Michel ; M Gest, Francis ; Dr Gilgenkrantz, Jean-Marie ; Pr Gilgenkrantz, Simone ; Dr Glicenstein, Julien ; M Godivès, Florian ; Pr Gonzales, Jacques ; Dr Got, Christelle ; Dr Gourdou, Jean-François ; Pr Gourevitch, Danielle ; Dr Graftieaux, Jean-Paul ; Mme Gramain, Pascale ; Dr Grand, Maurice ; Dr Grandordy, Béatrice ; Dr Grangier, René ; Dr Granier, Alain ; Mme Guegan, Danielle ; Dr Guerin, Jean-Luc ; Dr Guillet, Philippe ; Dr Guillon-Metz, Françoise ; Dr Haddad, Alain ; Dr Haddad, Muriel ; Pr Hamonet, Claude ; Dr Harbonn, Colette ; M Havé, Paul-André ; Dr Hecquard, Pierre ; Dr Henry, Paul ; Pr Hoerni, Bernard ; Dr Hutin, Jean Francois ; Dr Héraut, Louis-Armand ; Dr Imbert-Valassopoulos, Catherine ; M Jacob, Louis ; Dr Jeambrun, Pascale ; Dr Josset, Patrice ; Dr Jung, Jean-Luc ; Mme Kano, Yukiko ; Dr Kapron, Anne-Marie ; Mme Karam, May ; Dr Karamanou, Marianne ; Dr Karenberg, Axel ; M Klein, Alexandre ; Dr Kobayashi, Akira ; Pr Kottek, Samuel ; Dr Kouidrat, Youssef ; Mme Kozluk, Magdalena ; Dr Krogmann, Vincent ; Dr Labbé, Bernard ; Mme Labonnelie, Muriel ; Dr Laboudi, Fouad ; Pr Labrude, Pierre ; Dr Laffolay, Christian ; Dr Laget, Pierre-Louis ; Dr Lahaie, Yves-Marie ; Dr Lamarche-Vadel, Yacine ; Mme Lamblin-Hetzel, Géraldine ; Pr Lamielle, Jean-Claude ; Dr Lanotte, Patrick ; Dr Lasserre, Jean-Pierre ; Mlle Laurens, Isabelle ; Pr Lavabre-Bertrand, Thierry ; Dr Lazare, Jean ; Dr Le Floch-Prigent, Patrice ; M Le Guellec, Steven ; Dr Le Minor, Jean-Marie ; Mme Lebreton, Marie-Claude ; Dr Lellouch, Alain ; M Lenglet, Roger ; Dr Lepivert, Philippe ;

Dr Leroux-Bouanani, Patricia ; M Leroux-Lenci, Gaston ; Pr Levet, Jean-Pierre ; Pr Levy, Jean-Marc ; M Linon, Pierre-Jean ; Dr Long, Francois-Xavier ; Dr Lotznenou, Louis ; Dr Louarn, Pierre ; Dr Luauté, Jean-Pierre ; Pr Lunel, Alexandre ; Pr Mabin, Dominique ; M Maes, Bruno ; M Maisons, Valentin ; Dr Mangin-Lazarus, Caroline ; Pr Marganne, Marie-Helene ; Dr Martin, Gérard ; Dr Martinez, Michel ; Dr Martini, Eric ; M Masson, Grégoire ; Dr Matignon, René ; Dr Mauffrey, Pascal ; Dr Mazurak, Magdalena ; Dr Meillet, Jacques ; Pr Mercié, Patrick ; M Meroc, Nicolas ; Mme Midol-Monnet, Michèle ; M Minard, Charles ; M Monet, Jacques ; Dr Mornet, Patrick ; Dr Moutaux, Philippe ; Dr Mouthon, Jean-Marie ; Dr Mudry, Albert ; Dr Nguyen, Patrick ; M Noirrot, Fabien ; Dr Pagniez, Gerard ; Mme Pallardy, Marie-José ; Dr Papathanassiou, Dimitri ; M Payen-Appenzeller, Pascal ; Dr Peckre, Bernard ; Dr Peiffer, Gerard ; Pr Perdicoyianni-Paleologou, Helen ; Dr Perez, Stanis ; Dr Petrover, Maurice ; Dr Pfister, Pascal ; Dr Philippart, Franz ; Dr Pinelli, Pierre-Olivier ; Dr Pinet, Patrice ; Dr Piperno, Daniel ; Pr Poirier, Jacques ; Pr Poncet, Jean-Luc ; M Poreau, Brice ; Mme Portmann, Maria ; Dr Postel, Jacques ; Dr Prêté, Gérard ; M Queneau, Patrice ; Dr Quin, Grégory ; Dr Racle, Bruno ; Dr Rey, Jean-Claude ; M Ricciardetto, Antonio ; Pr Rivière, Daniel ; M Roux-Dessarps, Michel ; Pr Rouëssé, Jacques ; Dr Ruel-Kellermann, Micheline ; M Sabet Azad, Bardia ; Dr Safran, Livia ; Pr Saint, Fabien ; Pr Samama, Evelyne ; Mme Samion-Contet, Janine ; Dr Sarazin, Guillain ; Dr Sarazin, Laurent ; Dr Sardet, Michel ; Dr Schuhl, Jean-Francois ; Dr Senouci, Hadj-Mahi ; Mme Soustre de Condat-Rabourdin, Bérangère ; Pr Stahl, André ; Dr Stockmann-Genin, Nicole ; Dr Suspene, Michel ; Dr Ségat, Alain ; Dr Séguy, Bernard ; Dr Séguéla, Jean-Louis ; Dr Tailleux, Patrick ; Dr Tatossian, Jeanne ; Dr Terrier, Louis-Marie ; Dr Teyssou, Roger ; Dr Thillaud, Pierre ; Pr Thiéry, Gaëtan ; Dr Toll, Jean-Carlos ; Dr Tolédano, Ariel ; Pr Tricot, Jean-Pierre ; Dr Trépardoux, Francis ; Pr Valdes-Socin, Hernan ; Dr Van Den Broucke, Xavier ; Dr Van Heiningen, Teunis W ; Dr Van Tiggelen, René ; Pr Vandaele, Sylvie ; Pr Velut, Stéphane ; Dr Vesselle, Benoit ; Pr Vincelet, Patrick ; Pr Vons, Jacqueline ; Dr Walusinski, Olivier ; Pr Watier, Hervé ; Dr Weygand, Zina ; Dr Wyplosz, Julien ; Mme Xhayet, Geneviève ; Pr Zanzi, Italo ; Dr Zimmer, Marguerite ; Pr Zito, Nicola

**COTISATION À LA SOCIÉTÉ FRANCAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE
ABONNEMENT À LA REVUE HISTOIRE DES SCIENCES MÉDICALES**

	Cotisation à la Société, seule 2017-2018	Abonnement à la Revue, seul 2017-2018	Cotisation et abonnement 2017-2018
Membre Union européenne	50 €	85 €	135 €
Membre autres pays	50 €	90 €	140 €
Membre étudiant < 28 ans	25 €	40 €	65 €
Membre donateur	100 €	90 €	190 €
Institution Union européenne		120 €	
Institution autres pays		130 €	
Retard (par année)	50 €	85 €	135 €

Prix de vente au numéro : UE : 30 € - Autres pays : 30 € + frais d'envoi

Paiement par chèque bancaire à l'ordre de la S.F.H.M. adressé au docteur Jean-François Hutin, trésorier, 2, rue de Neufchâtel, 51100 Reims.

Références bancaires nationales - RIB : Banque : 30002 ; Indicatif : 00485 ; N° compte : 0000005584L ; clé : 28

Références bancaires internationales - IBAN : FR43 3000 2004 8500 0000 5584 L28 ; BIC : CRLYFRPP